



LE
MOIS
HISTORIQUE



2



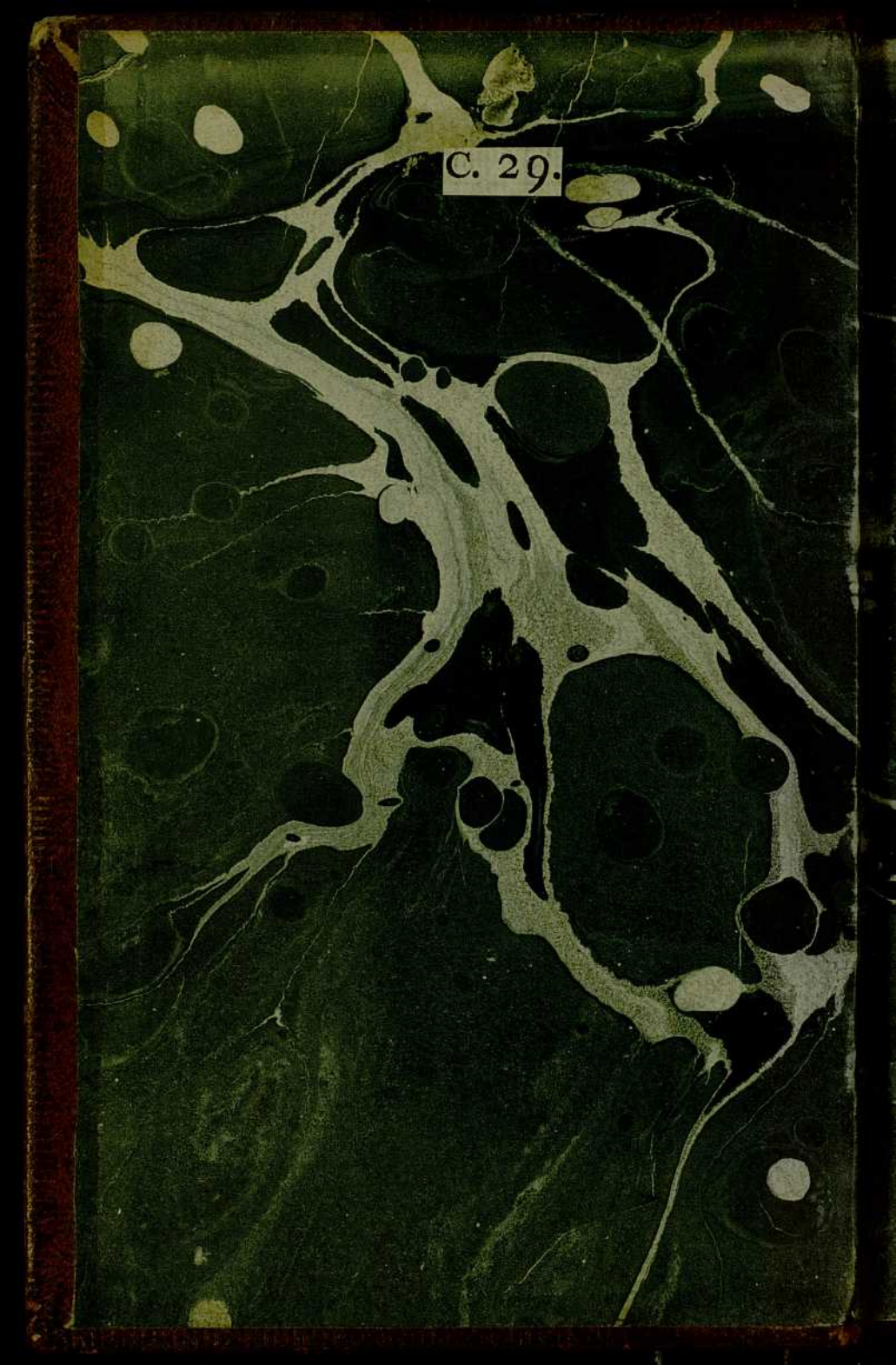
A

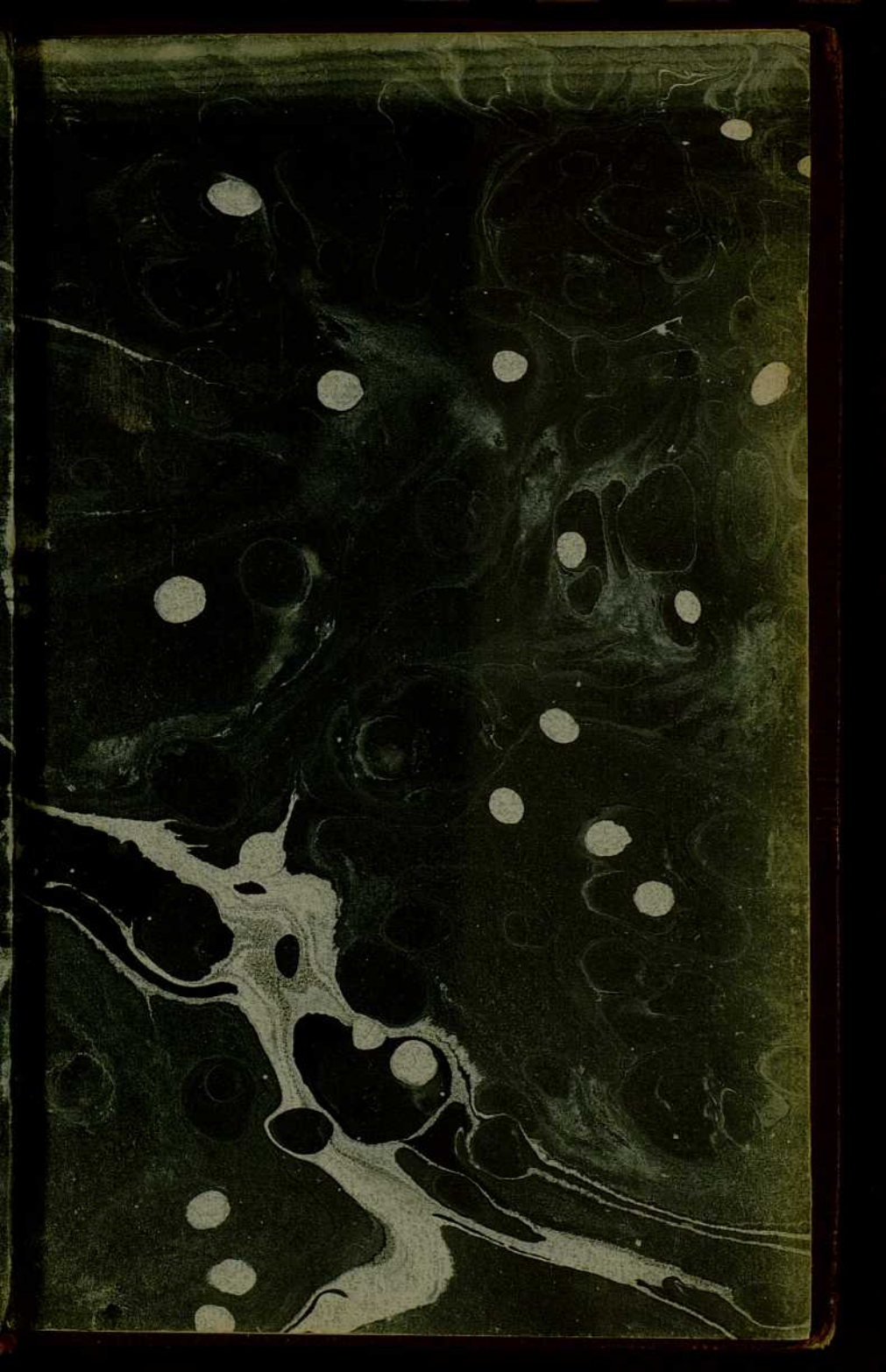
35

400



C. 29.

The image shows the front cover of an old book. The cover is decorated with marbled paper. The base color is a dark, forest green. Overlaid on this are intricate, organic patterns in a lighter green and off-white color. These patterns resemble veins of marble or perhaps a stylized, branching plant. The patterns are irregular and spread across the entire surface. A small, rectangular white paper label is stuck to the upper part of the cover, containing the handwritten text 'C. 29.' in black ink. The edges of the book cover show signs of wear and age, with some of the underlying board material visible at the corners and along the spine edge on the left.



i 11834924

BIBLIOTECA	REAL
GRAN	
Sala:	A
Estante:	35
Numero:	400

Universita Cattolica	
CANADA	
B	
1	
123	

~~4~~

~~6-493~~

~~4~~
~~14-269~~



1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19

i 11834924

BIBLIOTECA	REAL
GRAN	
Sala:	A
Estante:	35
Numero:	400

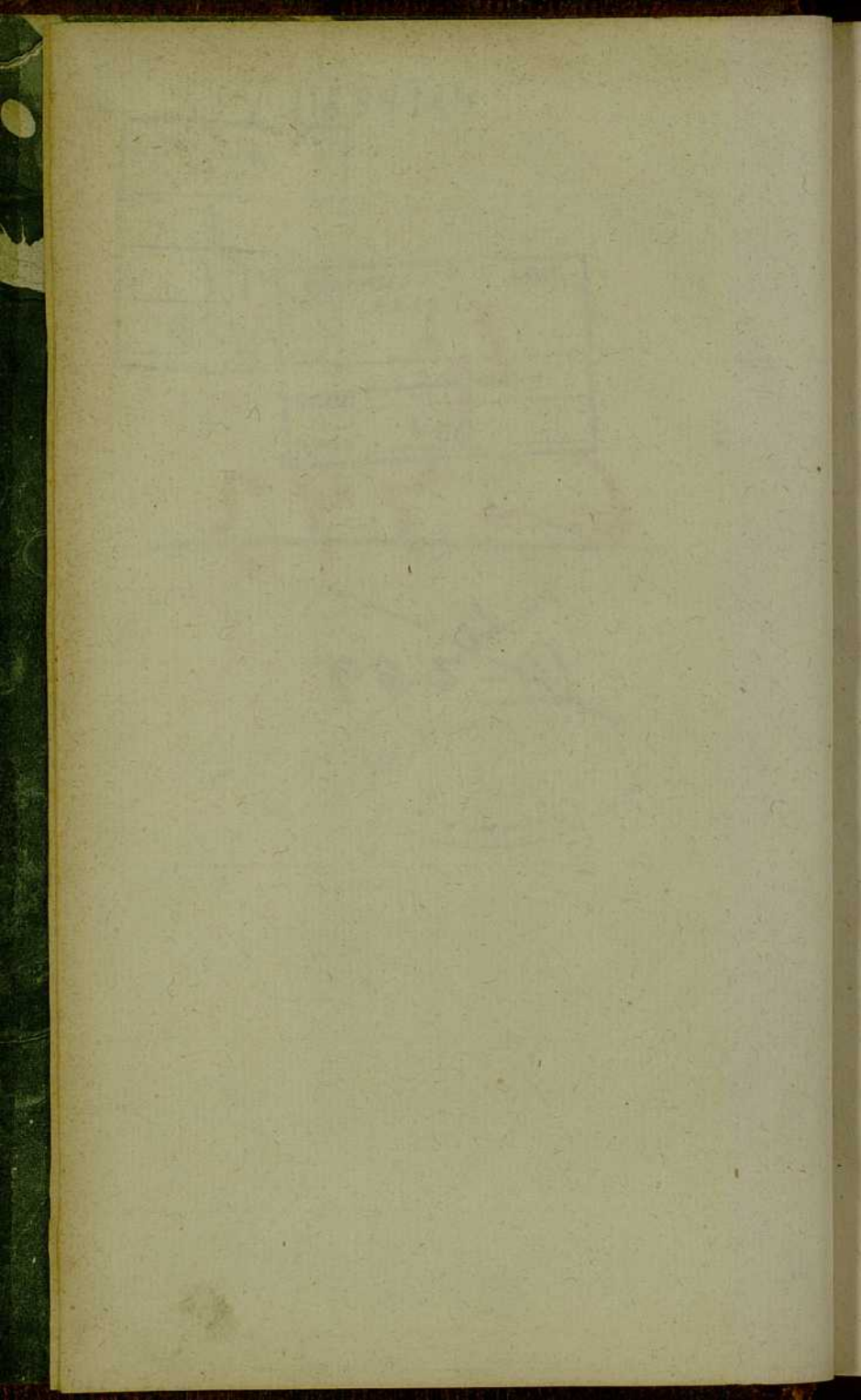
The University of CANADA	
1	B
1	1
1	123

~~4~~

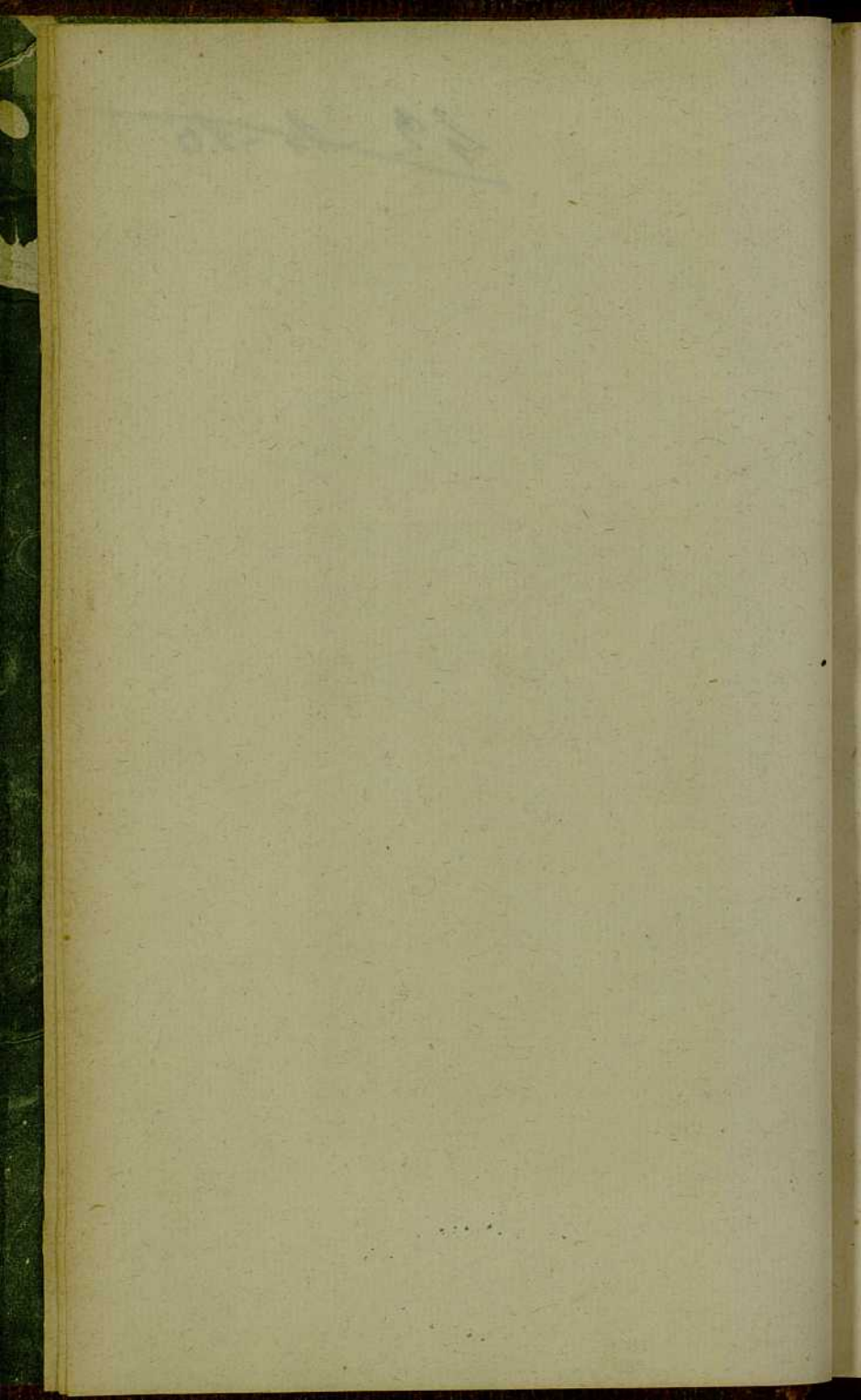
~~6-493~~

~~4~~
~~14-269~~





42-2-16



LE MOIS,

OUVRAGE PÉRIODIQUE.

(N^o. III.)

VARIÉTÉS.

PRAIRIAL.

DANS la nature, ce beau mois est celui qui présente le plus de charmes ; l'espérance que Floréal laissait entrevoir y devient plus positive. La fleur jonche les chemins, et le bouton qui la remplace sur l'arbre dont elle est tombée, nous avertit que le bienfait suivra la promesse : déjà l'épi s'est élancé de ses tuyaux humides, et rassure l'agriculteur qui n'a plus à le défendre que contre l'herbage qui voudrait l'opprimer.

Ce mois, dans l'ancien calendrier, répondait à un tiers du mois de *Mai*, et aux vingt

Tome I.

P



premiers jours de *Juin*. Cette désinence inharmonieuse de *Juin* est d'autant moins à regretter, que ce nom n'exprimait plus rien pour nous : nous avions conservé ce mot par respect pour son origine. Le mot latin *Junius* dont il dérive, vient de *Junior*, qui signifie *jeune*. Aussi les fêtes qu'il ramenait à Rome, s'ouvraient-elles par celle de la femme de *Janus*, dieu du tems, et qu'on appelait *Carne* ou *crâne*, qui voulait dire *tête*, *commencement*, parce qu'alors on regardait ce mois de *Juin* comme le commencement de l'année, qui s'ouvrait au solstice d'été ; et le mois de *Mai* dérivait de *Maior* ou *Major*, qui veut dire *l'ancien*, le *dernier*. Il n'est pas difficile de faire sentir combien toutes ces fausses dénominations, toutes ces fixations d'époques incertaines, avaient besoin d'être réformées.

On a beaucoup mieux fait de rappeler par le mot de *Prairial*, quelle est en France la position de ce mois, et quels sont les travaux qu'il ordonne : ce sont en effet ceux de la tonte et de la fauchaison.

Il semble que la nature attentive ait voulu commencer par s'occuper de la nourriture des animaux utiles que l'homme devait associer à ses travaux.

L'époque de la tonte des brebis était jadis

une fête en France, parce que, pendant six cents ans, notre pays a fourni à l'Europe les plus belles laines ; maintenant c'est en Espagne et en Angleterre que l'on fête ce moment qui donne en effet de si grands profits aux propriétaires.

Le tableau des prairies à l'instant qu'on les fauche, est un des plus agréables de la nature. Le père *Vanières* en a fait une description charmante en vers latins. Nous allons en donner l'imitation qu'en a faite *Roucher* dans son poëme *des Mois*, beaucoup trop vanté peut-être avant d'avoir paru, mais beaucoup trop déprécié depuis, et qui reprendra un jour son rang comme l'ouvrage d'un homme d'un très-grand talent, et d'un philosophe profond. Voici ce morceau :

Mais la chaleur s'irrite, et les prés sans fraîcheur
Appellent au travail le robuste faucheur.

Il marche, par essaims, vers l'aimable contrée
Qui vit le grand Henri soupirer pour d'Estrée.

Champs féconds en herbage, où deux fois tous les ans

La faux vient moissonner les plus riches présens.

Là, de côteaux fleuris, règne une double chaîne,

Qu'ombragent des forêts et de hêtre et de chêne.

A leur pied que jamais n'a battu l'aquilon,

S'élargit et s'allonge un immense vallon.

Errante en vingt canaux, l'Oise majestueuse

Y promène à long plis son onde tortueuse.

Fleuve antique, ornement de ces prés toujours verts,

Où robustes vainqueurs des vents et des hivers,

Trois ormeaux , abreuvés de ton onde éternelle ,
 M'ont prêté quelquefois leur ombre fraternelle.
 Je vais près de tes eaux , *spectateur en désir* ,
 D'une scène champêtre égayer mon loisir !

Quel grand peuple assemblé dans cette vaste plaine ,
 Y brave du midi la dévorante haleine ?
 Sous le rapide fil d'une tranchante faux ,
 Qui va , revient sans cesse , et frappe à coups égaux ,
 Il fait tomber sans choix sur le sein de Cybèle ,
 Et l'herbe la plus vile , et la fleur la plus belle.
 Ainsi tombent , ô mort ! sous ton fer meurtrier ,
 Le héros magnanime et le lâche guerrier ,
 Le mortel bienfaisant et l'ingrat qui l'outrage.

Un soin plus doux succède à ce pénible ouvrage :
 Mille essaims de faneurs s'agitent dispersés ;
 L'un étale au soleil les gazons renversés ,
 L'autre , armé d'un bâton , roule sur la prairie ,
 L'herbe que de ses feux le soleil a mûrie.
 Le visage bruni par l'excès des chaleurs ;
 Les belles du hameau sous un chapeau de fleurs ,
 Un trident à la main , la gorge demi-nue ,
 De la plaine avec eux parcourent l'étendue ;
 Des enfans sur leurs pàs traînent de longs rateaux ;
 Enfin , lorsque Vesper tombe sur les côteaui ,
 La richesse des prés en meules ramassée ,
 Sur les chars de Cérès monte en ordre entassée.
 On la traîne au hameau : la foule au même instant ,
 Au son du flageolet , l'accompagne en chantant.

La plupart des poètes qui ont embelli leurs
 ouvrages du charme de ces tableaux champêtres ,

n'ont jamais , ce me semble , essayé de peindre dans ces mêmes prairies , où les meules artistement arrangées , s'élèvent en cônes odorans , le jeu des enfans rassemblés qui s'essayaient d'en atteindre la cime. A peine le premier est-il parvenu à s'y établir , qu'à l'instant tous les concurrens se liguent en apparence contre lui , escaladent de tous les côtés les mobiles inégalités de cette forteresse. L'usurpateur enhardi , et par son droit de primauté , et par l'avantage de sa position , s'affermir sur son trône , culbute les jeunes Titans qui lui disputent l'empire , les fait rouler comme Sisyphe avec une partie de l'édifice , fait front par-tout à la fois , en tournant sur lui-même , et finit pourtant par être détrôné par un successeur qui prend sa place pour la céder à un troisième. Il m'a toujours semblé que ce tableau représentait assez fidèlement celui de la vie humaine , et que les enfans figurent assez exactement sur cette pyramide d'herbages , ce que font les hommes sur ce globe , quand ils essayent , les uns , de dominer sur leurs semblables , et les autres de s'emparer du pouvoir en se coalisant pour la liberté.

Autrefois , le 24 juin , qui répond aujourd'hui au 3 messidor , il existait un usage connu sous le nom des *Feux de la Saint-Jean*. Cet usage venait des Orientaux , qui avaient coutume de

saluer le solstice d'été par des feux sacrés, accompagnés de vœux, de sacrifices et de danses.

Plusieurs siècles après, lorsque le solstice ne fit plus l'ouverture de l'année, on continua néanmoins l'usage des feux par l'habitude que laissent toujours les idées religieuses; d'ailleurs, un jour de joie se perd difficilement, et peut-être avons-nous été trop philosophes à cet égard.

Dans le monde politique, le mois de Prairial présente en France un nouveau degré d'intérêt; c'est l'époque du renouvellement par tiers du corps législatif, et de l'entrée d'un nouveau membre du directoire exécutif. Quand nous aurons un peu vieilli en révolution et en liberté, nous serons un peu plus convaincus de l'importance de la législation des sens sur un peuple avide et susceptible d'émotions; et nous ferons une fête solennelle de ce renouvellement, qui signale l'exécution de nos lois fondamentales. Cela vaudrait mieux au 10 Prairial, que la *fête de la Reconnaissance*, qui n'a point d'objet fixe. La reconnaissance, considérée comme abstraite et sans application, n'est qu'un mot vuide de sens. Aussi la première année fut-on obligé de l'appliquer à nos armées victorieuses. Rien ne doit plus embarrasser les poètes lyriques chargés de composer des hymnes pour cette fête. Nous

voyons que cet embarras perce dans l'hymne chanté cette année, quoiqu'en général assez beau, par fois, de mouvement et de poésie. En voici quelques strophes, qui méritent d'être citées.

Paré de verdure et de fleurs,
Prairial aux champs nous appelle ;
Des prés que sa faux renouvelle,
Au ciel consacrons les primeurs.
Nos autels sont leurs pyramides ;
Leur simple parfum, notre encens,
L'abondance aux joyeux accens,
Chante sur leurs sommets humides.

C H Œ U R.

Fille de la Nature, ô mère des vertus,
Lien des cœurs, sainte reconnaissance !
Viens, sur l'ingratitude et l'orgueil abattus,
Fonder ton culte et sa douce puissance.

Tes plaisirs n'ont point de regrets,
Tes faveurs n'ont point de caprice ;
Plus belle encor que la justice,
A toi seule on permet l'excès.
Au vieillard ta pieuse adresse
Sous des fleurs cache le tombeau,
Et tu souris dans le berceau
Avec l'enfance qui caresse.

C H Œ U R.

Fille de la Nature, ô mère des vertus, etc.

Et vous, beaux-arts, vertus, talens,
Charme et flambeau de la patrie,

Pour vous sa juste idolâtrie
 Prévient la justice des tems ;
 Le Panthéon sous ses portiques
 Verra vos palmes rajeunir ;
 Avec vos noms , à l'avenir ,
 Son écho dira nos cantiques.

C H Œ U R.

Fille de la Nature , ô mère des vertus , etc.

Une cérémonie funèbre devait malheureusement cette année occuper les Français : elle a eu lieu le 20 prairial. C'est un hommage rendu par la nation entière aux mânes des citoyens *Roberjot* et *Bonnier*, plénipotentiaires français au congrès de *Rastadt*, et lâchement assassinés par l'ordre d'un gouvernement ennemi. On a déployé dans les deux conseils, et au Champ de Mars, tout le prestige des mouvemens oratoires sur cet événement affreux, pour exciter l'indignation contre les assassins. Il n'en était pas besoin : les grandes idées morales ne s'anéantissent point ; elles se réveillent avec force toutes les fois que l'intérêt réel et bien entendu du genre humain, est éminemment blessé. Or, dans cette occasion, il n'est pas un individu, pas un peuple, pas un souverain peut-être, si ce n'est *Paul Ier.*, *Pitt* et *Swarof*, qui n'ait été pénétré d'horreur pour un attentat aussi horrible au droit des gens ; il

est tel, qu'il force la philosophie même, naturellement ennemie des représailles sanguinaires et des cris de vengeance, à faire fléchir ses principes, et à désirer la punition des exécrables auteurs de ce crime atroce. Pourquoi faut-il que la nécessité de venger la gloire nationale, compromette peut-être, et le sang des héros de notre pays, et celui de ces troupeaux d'hommes qui, sans doute, en marchant contre nous, détestent au fond du cœur, et le forfait de leurs chefs, et la cause qu'on les contraint à défendre !

Cet événement semble fait exprès pour rappeler au philosophe, comme à tous les hommes, l'étrange bizarrerie de sa destinée, qui le condamne à joindre, malgré lui, les horreurs du fléau le plus destructeur, aux douces jouissances que la plus riante des saisons l'invitait à se procurer. C'est ordinairement en prairial qu'il va engraisser de son propre sang et couvrir d'un deuil funèbre, les champs qui devaient l'alimenter et le réjouir.

Et c'est dans ces beaux jours que les rois de la terre
Évoquent des enfers le démon de la guerre ;
C'est lorsque le printems précédé des zéphirs,
Des monts chargés de fleurs appelle les plaisirs,
Que la voix des tyrans nous appelle au carnage !
Leurs esclaves cruels, ministres de leur rage,
Sur des bords consacrés aux transports les plus doux,

Vont lancer le tonnerre et tomber sous ses coups.
La discorde implacable entassant ses victimes ,
Y foudroie au hasard des guerriers magnanimes ,
Des lâches au combat par la crainte entraînés ,
D'utiles citoyens , des brigands effrénés.
Satellites des rois , assassins mercenaires ,
Immolez , s'il le faut , ces monstres sanguinaires ,
Dévoués , comme vous , aux fureurs des tyrans ;
Mais respectez au moins des mortels innocens ,
Et ne poursuivez pas le citoyen champêtre
A travers les moissons que ses mains ont fait naître.
Faut-il que la victoire enivrant les vainqueurs ,
Au cri de la nature ait fermé tous les cœurs !

Saisons de SAINT-LAMBERT.

Voilà sans doute le vœu de la sagesse et de la philosophie ; mais comment espérer de le réaliser tant qu'il existera des êtres sur la terre assez dénaturés pour sacrifier toujours tout ce qui les entoure à leur désir de régner et d'immoler la liberté qu'ils redoutent. Elle triomphera , sans doute ; mais ceux qui l'auront enfin conquise ne la devront qu'à des torrens de sang humain. Aurions-nous pensé que les tableaux d'un des plus beaux mois de l'année , nous eussent conduits à des réflexions d'un genre sinistre !

Quelques revers , au commencement de cette campagne , ont obscurci de nouveau l'horison politique. Le corps législatif renouvelé par tiers , a cru nécessaire de demander des éclaircissemens au directoire sur la situation extérieure et inté-

rière de la république. Le message est resté long-tems sans réponse. Les conseils, étonnés d'un silence intempestif, se sont déclarés, le 28, en permanence. Le directoire a répondu le 29: sa réponse n'a pas paru satisfaisante. Les commissions chargées de l'examiner et d'en rendre compte, ont proposé de déclarer la nomination du C. *Treillard* nulle et inconstitutionnelle, attendu qu'il avait été élu le 26 floréal, et qu'il n'avait cessé ses fonctions législatives que le 1^{er} prairial. Le lendemain le C. *Gohier*, ancien ministre de la justice, l'a remplacé.

Le 30, les CC. *Merlin de Douay* et *La Réveillère-Lepeaux* ont donné leur démission, que les conseils ont acceptée. Leurs remplaçans sont les CC. *Roger-Ducos* et l'ex-général *Moulin*.

Le dernier de ce mois de *Prairial* est le jour le plus long de l'année : le soleil arrive au solstice, c'est-à-dire, au tropique du cancer. Il se plonge à peine sous l'horison, que le crépuscule de l'orient se fait déjà sentir avant que celui de l'occident soit tout-à-fait fini. Il est même sur le globe un point, et ce point est l'*Islande*, où le soleil ne fait que toucher l'horison, et se relève sur-le-champ ; ce qui ne permet pas à la nuit de déployer ses voiles. Ce jour est pour nous et le plus chaud et le plus long de toute l'année.

M O D E S.

LE temple de la déesse est enfin rouvert. *Bagatelle* et ses riantes avenues long-tems désertées, à cause de la rigueur prolongée de la saison, vient de reprendre tout son éclat ; et l'affluence est d'autant plus grande, que la privation fut plus longue. C'est-là qu'on se dispute à l'envi l'honneur de servir la mode, et qu'on lui consacre sa manière de se vêtir, de marcher, de regarder, tout enfin, depuis son maintien jusqu'à son langage même : c'est-là que la célèbre *Raimbaud*, la plus accréditée des prêtresses de ce temple, vient jouir du triomphe de ses initiées, caresser d'un sourire protecteur la beauté qui lui doit sa parure et qui s'enorgueillit de son suffrage, et jeter même un coup-d'œil encourageant sur celles dont le soin est confié à des prêtresses plus subalternes, mais qui, par leur goût et leur ferveur, méritent cependant d'être distinguées, et aspirent à l'honneur d'obtenir un jour une attention particulière. Parmi celles qui, jusqu'à présent, partagent la couronne, et approchent, à ce titre, le plus près du sanctuaire,

sont les citoyennes R***, B***, G*** ; mais comme la mode, ainsi que la fortune, fait souvent tourner la roue de ses faveurs, et déplace aussi rapidement qu'elle accueille, on ne voit plus qu'au second rang telles qui, les années précédentes, occupaient le premier.

Le changement des vêtemens n'est pas encore très-sensible. Ce qu'on peut remarquer de plus général, c'est la disparition presque entière des cheveux factices, et l'arrangement de la coiffure qui commence à tenir un peu plus au genre grec qu'au genre romain, adopté l'an dernier. Quant à la chevelure, l'approche des chaleurs aura sans doute fait pressentir le grand inconvénient des faux cheveux : on n'est point encore revenu cependant à la poudre, et il serait à souhaiter peut-être qu'on n'y revînt pas. Le devant de la coiffure est toujours le crocher léger et presque aérien, retombant avec un désordre arrangé sur le front et sur les tempes, de manière à ce que le haut de la figure jusqu'aux sourcils, ne s'aperçoive, pour ainsi dire, qu'à travers un tissu léger formé par les cheveux même.

L'abandon des cheveux factices a nécessairement forcé les têtes à la Titus, qui craignaient le serein et les coups de soleil, d'adopter un genre de coiffure qui suppléât au petit nombre

et au peu d'épaisseur des cheveux : ce bonnet presque général pour la forme , mais excessivement varié pour les détails , est en quelque sorte un *medium* entre les petits chapeaux et le bonnet *au Repentir*. On y peut ajouter ou la guirlande couchée de gauche à droite , ou la plume légère et teinte par ses extrémités. Ce bonnet s'appelle aussi *bonnet au Repentir* , quoiqu'il ne soit pas précisément celui dont nous avons parlé dans un de nos précédens numéros. L'origine de son nom n'est pas non plus la même ; on sait que le premier tirait le sien de l'extrême commodité qu'il offrait au beau-sexe pour pleurer au drame de *Kotz-büe*. Celui-ci paraît devoir le sien au regret naturel que la beauté doit naturellement éprouver d'avoir sacrifié un peu vite un de ses plus beaux ornemens , un de ces avantages qui distingua jadis Bérénice et Ariane , et fit placer leur chevelure au rang des constellations. C'est aussi pour la même raison que cette boucle unique légèrement déroulée et tombant d'un seul côté sur le cou , s'appelle encore *un Repentir*. Au surplus , celui des femmes , à cet égard , sera , comme tous les leurs , de très-courte durée , et la nature complaisante réparera bientôt le tort léger qu'elles ont été forcées de se faire par la nécessité de payer le tribut à la mode. En atten-

dant, on doit observer quele cit. *Leroy*, en homme d'esprit et en artiste philosophe, a fort bien conçu ce nouveau genre de bonnet; il a simplement ôté le ruban du bonnet à *la Folle*, et en a fait un bonnet *au Repentir*. C'est chez lui seul qu'on peut s'assurer du vrai type de ce bonnet dont on a déjà beaucoup altéré la pureté chez les autres faiseurs et faiseuses de modes.

On a remarqué, quant à la forme du vêtement, une chemise nouvelle; c'est une robe fermante au cou avec un bouton de goût ou un gland: cette chemise doit être en mousseline fine unie, garnie de tulle autour de la gorge et du cou; taille de redingotte, avec ceinture à l'antique, et les bordures à volonté. Cet habillement concilie à la fois le goût et la décence; il dessine et conserve les formes sans accuser trop leur nudité.

On porte aussi le canezou de mousseline unie, doublé en taffetas rose, et bordé en dentelle.

Le chapeau ou bonnet d'organdis, doublé de taffetas rose ou blanc, avec des retroussis en perles ou des fleurs en guirlandes.

Il n'y a point de changemens dans le costume des hommes.

ÉTOFFES NOUVELLES.

LA gravure ci-jointe représente les échantillons des étoffes les plus à la mode pour hommes et pour femmes.

Les cinq échantillons, n^o. 1^{er}., sont des draps de Silésie chinés qui se trouvent au magasin du C. *Payen*, au Cygne, rue Honoré, près celle des Bourdonnais.

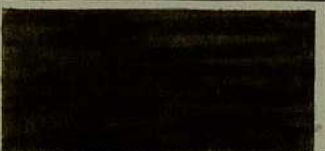
Les cinq autres, n^o. 2, dont le premier est un drap de Silésie rayé, et les quatre derniers en mousseline, se trouvent au même magasin.

Les échantillons, n^o. 3, sont des taffetas chinés, rayés et brochés, du magasin du citoyen *Vacher*, rue Honoré, au Page, en face du ci-devant hôtel d'Aligre.

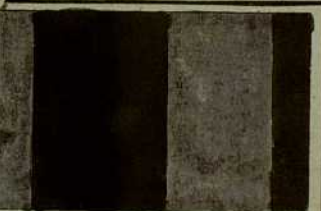
N.3.

1. draps

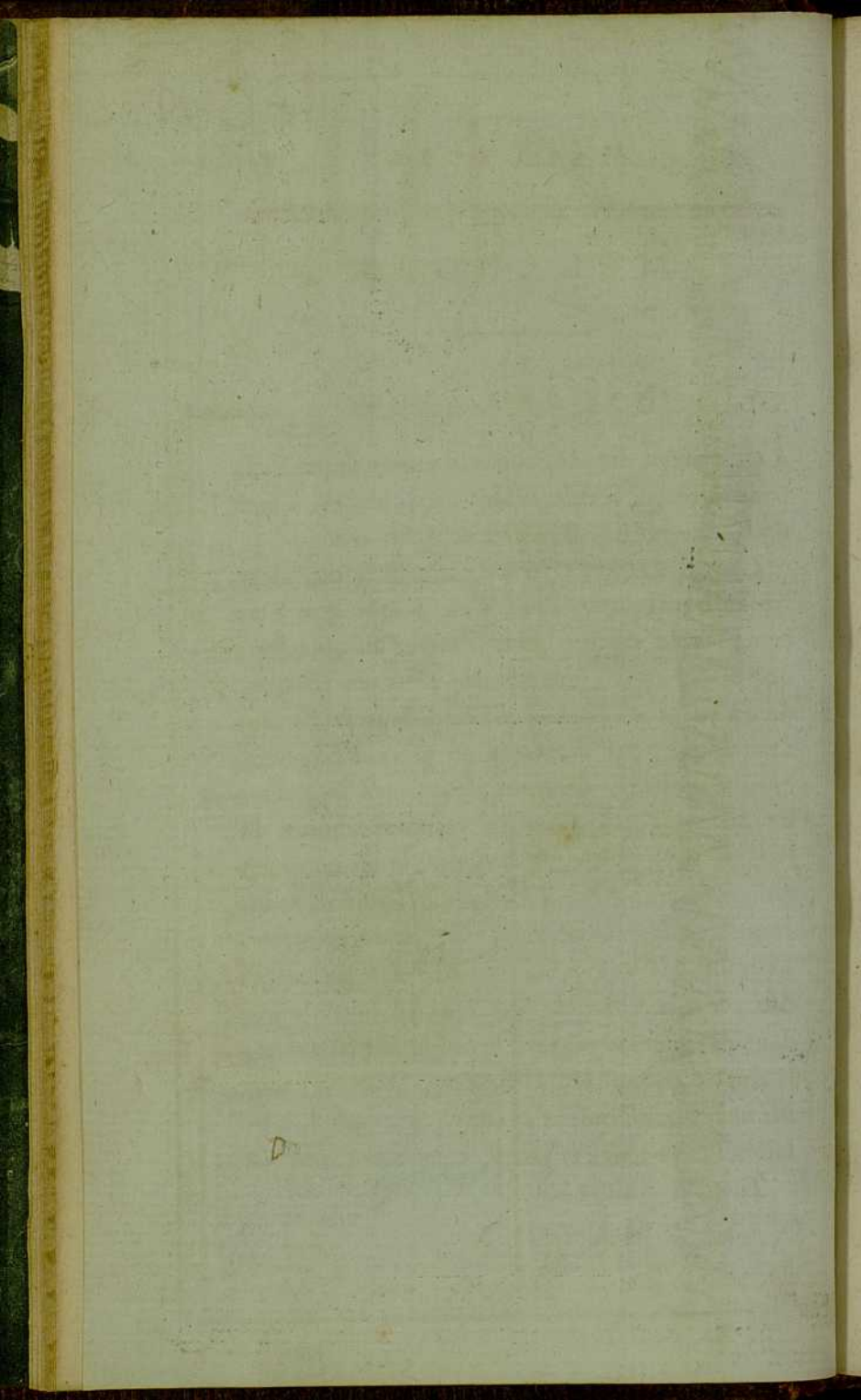
2. Etoffes pour gilets. an 7



3



N.3. Echantillons d'etoffes pour robes



M É L A N G E S.

N É C R O L O G I E.

IL est mort, dans le courant du mois de prairial ; trois hommes remarquables : les citoyens *Caron de Beaumarchais*, *Balbâtre* et *Saint-Georges*.

Le premier avait reçu de la nature un talent très-original, qui n'aurait eu besoin que d'un peu plus de culture pour s'élever au plus haut degré. Né avec l'instinct des effets du théâtre, on l'a vu se distinguer d'abord dans la carrière dramatique, par l'intéressante pièce d'*Eugénie*, ensuite, par celle des *deux Amis*, ou le *Négociant de Lyon*. C'était alors le commencement de l'invasion du drame sur la scène ; et on ne vit en *Beaumarchais* qu'un prosélyte de plus pour un genre que le goût sévère s'efforçait de proscrire. Mais bientôt son procès au nouveau parlement *Maupeou*, lui donna occasion de développer, dans des mémoires, tout le sel de la plaisanterie la mieux assaisonnée. Il foudroya, dans ces cinq *Mémoires*, infiniment curieux, tous ses adversaires tour-à-tour, et lança, coup sur coup, sur

Goezmann et le nouveau parlement, sur madame *Goezmann*, sur d'*Arnaud-Baculard*, sur *Marin*, et quelques autres personnages connus, de ces traits dont le *ridiculum acri* laisse long-tems la cicatrice à ceux qui ont eu le malheur de se les attirer. Les *Lettres provinciales* n'ont rien de plus antique peut-être que ces *Mémoires*, et on se rappellera long-tems la sensation prodigieuse qu'ils firent alors. *Beaumarchais*, disait-on, aurait dû donner ses *drames* au barreau, et ses *Mémoires* à la comédie. Ce mot lui inspira sans doute le désir de montrer qu'il saurait aussi bien qu'un autre se distinguer dans le genre comique, et le *Barbier de Séville* parut. Quelques tâches d'affectation et de mauvais goût dans le style, mais peut-être plus encore les nombreux ennemis que le succès de ses *Mémoires* lui avait attirés, firent tomber la pièce à la première représentation. Cette chute n'empêcha pas les littérateurs raisonnables de distinguer dans l'ouvrage une originalité de verve comique, une force de conception d'intrigue, une gaieté franche et scintillante qui devaient ramener tôt ou tard le public : l'événement a confirmé la prédiction de quelques hommes de goût qui pronostiquaient alors le succès futur de cet ouvrage. C'est une des pièces du théâtre français qu'on revoit souvent avec le

plus de plaisir, et *Molière* lui-même n'eût désavoué, je pense, ni le premier acte, ni la scène entièrement neuve de l'étonnement de *Bazile*, ni ce caractère de tuteur devinant tout, et contre l'usage, si difficile à tromper, ni ce dénouement ingénieux, sortant tout-à-coup de ce qui semblait devoir l'éloigner.

Le *Mariage de Figaro* fut une époque célèbre encore pour la gloire dramatique de *Beaumarchais*; les obstacles sans nombre que la censure et la cour apportèrent à sa représentation, ne firent que donner plus d'activité à l'auteur et de célébrité à l'ouvrage. Cent représentations successives n'avaient pas encore diminué l'affluence. On sait très-bien que le nombre des représentations n'est pas toujours une des preuves les plus solides du mérite d'un ouvrage, témoins *Timocrate* et *les Battus paient l'amende*. Mais on est forcé de convenir qu'en supprimant quelques longueurs faciles à retrancher maintenant, et corrigeant quelques taches dans le style, cette pièce est une des plus fortement intriguées et des plus amusantes du théâtre.

Beaumarchais était né avec de l'énergie dans le caractère, et une persévérante opiniâtreté le fit constamment réussir dans ce qu'il entreprit. C'est cette qualité, jointe à beaucoup de finesse et



de perspicacité dans l'esprit qui l'a rendu tout-à-la-fois propre aux affaires et au théâtre : les unes l'ont conduit à la fortune , et l'autre à la célébrité. Il n'était pas très-instruit , très-versé dans la littérature ancienne , et peut-être son talent en a été plus original , plus à lui : il n'avait pas toujours le goût très-sûr ; mais il connaissait bien les hommes , et c'était encore une des qualités qui constituent essentiellement et l'auteur comique et l'homme d'état. *Beaumarchais* était l'un et l'autre.

L'homme assez indépendant pour ridiculiser le parlement *Meaupeou* , dans le tems où le despotisme de la cour de France venait de briser la dernière barrière qui défendait la liberté , assez courageux pour faire le monologue du cinquième acte du *Mariage de Figaro*, devait être très-important à la cour et aux grands qu'il ne ménageait pas , et il ne faut pas chercher plus loin la cause des calomnies atroces qu'on a déversées sur lui pendant quelque tems. Tout le monde sait qu'il fut enfermé , par ordre du roi , à l'instigation de *Monsieur* , dans la maison de Saint-Lazare , destinée alors à la correction des enfans indisciplinés ou vicieux. Cette vile et cruelle plaisanterie qu'une cour corrompue et despotique faisait à un homme à talent , dévoilait son aveugle imprévoyance et sa plate ineptie ; elle réussit d'autant



moins, que les germes de la révolution commen-
çaient à poindre dans les esprits indignés, et
Beaumarchais fut vengé très-peu de tems après.

La littérature doit enfin à *Beaumarchais* une
des plus belles éditions de *Voltaire* qui ait été
faite depuis la mort de ce dernier. La partie ty-
pographique n'en est pas tout-à-fait assez soi-
gnée. On y a laissé des fautes nombreuses ; et
c'est peut-être ce qui fera rechercher davantage
par la suite celle que *Palissot* vient de donner ;
mais au tems où parut la première, c'était un
bienfait.

Cet esprit distingué, qui tiendra sa place
parmi les personnages célèbres du siècle, s'est
éteint subitement, et sans qu'aucun symptôme
précurseur ait annoncé sa fin. Il a été enterré
dans son jardin, boulevard Antoine. Il emporte
les regrets sincères de sa famille, de ses amis et
des auteurs dramatiques. Le cit *Collin-Harleville*
a prononcé sur sa tombe un discours funèbre,
composé par le cit. *Gudin*, l'un des plus zélés
amis de *Beaumarchais*.

Balbâtre avait, aux yeux des artistes, le double
intérêt de descendre du grand *Rameau*, et d'avoir
lui-même un talent très-distingué dans l'art de
l'organiste. Il n'est personne qui ne se souvienne
de l'affluence qu'il attirait, et du plaisir qu'il

faisait à l'église Saint-Roch quand il était annoncé pour jouer de l'orgue à la messe de minuit, ou quand il jouait un *Te Deum*, en l'honneur de quelque réjouissance. Il rivalisait alors avec *Couperin* ; mais ils brillaient tous les deux par un genre différent : *Balbâtre* par la mélodie de ses chants, et *Couperin* par la savante harmonie de ses accords. C'est avec regret qu'on voit se perdre aujourd'hui l'exercice d'un instrument qui, dans les élans religieux, porte avec lui un caractère véritablement plus solennel que tous les autres. On pourrait, je pense, en tirer parti dans les fêtes nationales.

Saint-Georges a obtenu une grande célébrité dans un art dont le mérite commence à se perdre un peu pour nous, et se perdra peut-être tout-à-fait pour nos descendans, celui de l'escrime, cet art si plaisamment ridiculisé dans le *Bourgeois gentilhomme* de *Molière*, était devenu nécessaire à des hommes qu'un reste des usages de la féodalité condamnait au préjugé de vider leurs querelles en duel, et de tuer leurs semblables ou de les faire tuer, pour réparer l'affront d'une injure. Nul ne poussa si loin que *Saint-Georges* l'agilité, l'adresse, la célérité de la main et de l'œil qu'exige cet exercice. Mais ce n'était pas là son seul et unique mérite : tous les développe-

mens de la gymnastique, tout ce qui pouvait demander l'adresse des doigts, la force du corps, la justesse du coup-d'œil, la grace du maintien, était sûr de trouver *Saint-Georges* au premier rang. Il excellait également à courir, à sauter, à jouer à la paume, au billard, à la balle, à monter à cheval, à jouer du violon. Il avait, de plus, le très-grand mérite d'une bravoure réelle, indépendante de sa supériorité dans l'art de manier l'épée et de diriger le pistolet. Il avait à cet égard une réputation très-bien établie; et quoique très-vif et très-susceptible, on l'a vu patienter, retarder la répression d'une injure plus long-tems qu'il ne l'eût fait, s'il n'eût été retenu par la conscience de sa force. Il s'imposait la loi de décliner son nom de bonne heure, pour avertir ses provocateurs du danger qu'ils couraient.

Il nous reste de lui beaucoup de romances charmantes et des *concerto*, dont plusieurs ont paru sous le nom du fameux *Jarnowich*, que ce grand maître n'a pas désavoués.

Cet homme, cher à la société par ses talens aimables, et cher à ses amis par son caractère, est mort à Paris le 21 prairial.

THE MIMIC. Le Moqueur, (*Tiré du Parent's assistant.*)

M. et M^{de}. Montague passèrent un été à Clifton, avec leurs trois enfans, *Frédéric*, *Sophie* et *Marianne*, dont l'éducation les avait beaucoup occupés. Ils sentaient de quelle importance sont les premières impressions, et combien les circonstances peuvent influencer sur le caractère, et par conséquent sur le bonheur des jeunes gens. Ils s'attachaient avec le plus grand soin, à ce que leurs enfans, à mesure que la scène du monde se déployait devant eux, vissent les objets sous leur véritable point de vue.

On dit souvent : il faut que les enfans voient et jugent par eux-mêmes. Mais les enfans ne découvrent jamais qu'une partie des objets. Ils sont incapables de saisir un ensemble. Les aperçus qu'ils prennent dans la conversation, et les remarques partielles qu'ils font dans le monde, les conduisent à une fausse estimation des moyens de bonheur, à de faux jugemens sur les hommes et sur la société. M. et M^{de}. Montague mettaient, par cette raison, un grand intérêt à bien choisir

leurs connaissances : ils savaient que tout ce qui se dit devant les enfans devient une partie de leur éducation. En arrivant à Clifton, ils cherchèrent à se loger seuls dans une maison ; mais ils n'y réussirent pas : celle qu'ils prirent était déjà en partie occupée.

Pendant les quinze premiers jours, ils entrevirent à peine les personnes qui logeaient au même étage : c'était un quaker et sa sœur. Les enfans avaient remarqué celle-ci comme une personne d'une fraîcheur extrême, et ils s'étonnaient qu'on vînt aux eaux avec l'apparence d'une si belle santé. Sa toilette, fort recherchée, les avait aussi beaucoup frappés. Ils avaient observé que, quand elle montait en voiture, son frère avait un soin extrême d'empêcher que sa robe ne touchât à la roue. Cette attention leur avait persuadé que ce brave quaker était le frère du monde le plus tendre, et qu'ils étaient tous deux fort heureux.

La demoiselle qui occupait le rez-de-chaussée était une grande parleuse et une personne fort active. On la voyait sans cesse à la fenêtre et sur l'escalier. On n'entendait qu'elle dans la maison. La première fois qu'elle rencontra Marianne sur l'escalier, elle l'arrêta pour lui faire mille caresses, « Quelle charmante enfant ! s'é-

cria-t-elle , quelle délicieuse petite ! comment vous appelez-vous ? Moi ! je m'appelle Thérèse Tattle. Il était assez inutile de le dire , parce que vingt fois , au moins , chaque matin , on entendait crier à la porte : Miss Thérèse Tattle y est-elle ? Miss Thérèse y est ou n'y est pas ».

Il n'y avait personne aux eaux qui menât une vie plus dissipée que Miss Tattle. Elle y avait beaucoup de connaissances , qu'elle avait soin de recruter , en tenant registre exact des arrivans , en consultant tous les matins la liste des souscripteurs des bals , des concerts et de lectures ; en sorte que , sans rien lire jamais que cela , et avec la précaution de se maintenir la tête bien libre de soins domestiques , elle se mettait dans la mémoire toutes les naissances , les morts et mariages ; les anecdotes instructives , amusantes , scandaleuses , toutes très-nécessaires à la conversation des eaux , et très-essentiels à la réputation d'une femme aimable.

Miss Tattle n'eut pas plutôt appris qu'une famille d'un bon nom était établie dans la même maison , qu'elle résolut de s'introduire. Elle commença par faire sa cour à la petite Marianne. Ce furent d'abord des agaceries , des sourires , des petits mots de louange , en passant. Marianne ne douta pas qu'une personne si prévenante et

si souriante, ne fût extrêmement bonne : elle se sentit toute disposée à répondre à de telles avances. D'ailleurs, il y avait une chose qui la tentait singulièrement, de faire la connaissance de Miss Thérèse ; c'est que celle-ci avait un perroquet vert, qui causait à merveilles. Un matin donc, Marianne passait dans le corridor qui séparait les appartemens ; la porte se trouva ouverte. La petite aperçut le perroquet dans sa cage, et lui dit : « Bon jour, Jacot ». --- Miss Thérèse sortit alors, la prit par la main, et la fit entrer pour voir Jacot ; et puis, tout de suite, elle lui offrit un morceau d'un gâteau glacé, séduction bien sûre à l'âge de Marianne.

Le lendemain, Miss Thérèse prit la liberté de se présenter chez M^{de}. Montague pour se justifier de la liberté qu'elle avait prise de présenter son perroquet à la charmante petite Marianne. « J'ai encore, ajouta-t-elle, à me justifier d'avoir offert un morceau de gâteau à cette charmante petite. J'ai eu tort, je le sens, mais c'est qu'elle m'a séduite tout-à-fait, cette enfant ; c'est la ressemblance parfaite d'un homme dont la figure et les manières m'avaient charmée. Il y a de cela une douzaine d'années : c'était un jeune Montague, d'une famille fort respectable à laquelle je suis alliée ; car je suis proche pa-

rente des Jones de Mérionethshire, qui, comme vous savez, tiennent aux Manwairings de Bedfordshire. Il y a un de ceux-ci qui a épousé une Griffith, cousine germaine de M. Montague. C'est cette relation qui m'a encouragée à me présenter chez vous, Madame, et à vous témoigner mon désir de faire votre connaissance ».

Une fois introduite dans la famille, Miss Tattle fit des visites fréquentes ; et un jour, elle entreprit M. Montague sur le chapitre de l'éducation. « J'entends tout le monde, lui dit-elle, attaquer votre système d'éducation ; je voudrais bien, qu'une fois, vous eussiez la complaisance de me l'expliquer un peu, afin que je pusse répondre aux gens avec connaissance de cause ». M. Montague chercha un prétexte et éluda cette communication. Alors Miss Thérèse se retourna sur Madame, et lui dit tout bas : « faites attention à la taille de cette petite : il lui faut des baleines, et une leçon de danse à cette enfant ». M^{de}. Montague fut très-alarmée. On examina la taille de Marianne, avec le plus grand soin, et Miss Tattle après avoir dit d'abord que l'épaule droite et la hanche gauche avaient quelques dispositions à se jeter, oublia son dire, et prononça le moment d'après, en croyant répéter ce qu'elle avait dit, que c'était l'épaule

gauche et la hanche droite qu'il fallait soigner.

Madame Montague eut le bon esprit de ne point se laisser trop alarmer. Alors Miss Tattle essaya de l'inquiéter sur ce que Frédéric grandissait, et n'apprenait rien. Il lui faudrait un maître, ajouta-t-elle, pour l'avancer dans le grec et le latin, et aussi pour lui apprendre les langues mortes. Ce serait une sottise à une femme de parler de ces choses-là; mais avec tout cela, on peut répéter ce qu'on a entendu dire à des gens qui s'y connaissent : on prétend qu'il est impossible qu'un jeune homme apprenne bien les langues mortes par-tout ailleurs qu'à l'université. Il y a d'ailleurs une chose qui importe tout autant; c'est d'avoir, pour instituteur, un homme qui ait voyagé, et qui ait vécu avec des gens de qualité. Je connais un sujet qui est ce qu'il y a de mieux dans ce genre. Je me fais un plaisir de le recommander. Il était chez un jeune lord qui n'a plus besoin de lui, parce qu'il a été tué en duel.

Aucun des conseils de Miss Tattle ne fit son effet sur les parens; mais elle ne se rebuta point : elle attaqua les enfans. Elle ne fit pas grande impression sur Sophie, quoiqu'elle employât avec elle la ressource ordinaire, la flatterie. Sophie désirait ardemment l'approbation de ses parens, mais elle était peu empressée de plaire aux étran-

gers. Elle avait treize ans : c'est-à-dire, qu'elle était dans cet âge où les jeunes filles qui n'ont rien dans la tête peuvent être tout-à-coup entraînées par la mode et la dissipation, et où les éloges commencent à avoir de la prise sur la vanité.

Sophie ne pouvait donner dans de tels pièges, elle, dont le jugement et le goût avaient été également soignés. Sophie savait plaire, sans se montrer autre qu'elle n'était. Chacun écoutait avec plaisir, quoiqu'elle n'eût adopté aucune phrases d'usage ou de ces tournures à la mode que les jeunes filles saisissent et emploient de préférence. Miss Tatle avait souvent observé que tout ce qui tenait à la mode avait une influence irrésistible sur les jeunes filles. Elle fut toute étonnée que ces choses-là n'eussent point de prise sur Sophie. M^{de}. Montague avait appris à sa fille que rien ne vaut la simplicité, et que le naturel a presque toujours l'avantage sur les graces acquises.

Quant à Marianne, à force d'entendre dire à Miss Tatle qu'elle était un enfant charmant, elle commença à le croire. Elle avait été jusques-là absolument exempte d'affectation ; mais peu-à-peu elle imagina que tout le monde devait être occupé d'elle ; et que, soit qu'elle parlât, soit qu'elle se tût, soit qu'elle fût en mouvement ou en repos, chacun avait les yeux sur elle. Lorsque

M^{de}. Montague paraissait s'inquiéter de ce petit amour-propre, Miss Tatle, après avoir fait l'éloge des yeux et des cheveux de la petite, ajoutait, pour raccommoder tout : « vous savez, au reste, que les jeunes demoiselles ne doivent jamais penser à leur figure : on n'aime point les gens pour leur beauté, mais pour leur bonté ».

Il faut qu'on suppose les enfans bien stupides lorsqu'on imagine qu'ils croiront ce qu'on leur affirme, en contradiction avec tout ce qu'ils observent d'ailleurs. Ils sont très-bons physionomistes. Ils apprennent fort vite le langage des regards ; et, en général, tout ce que l'on dit d'eux leur fait plus d'impression que ce qu'on leur adresse à eux-mêmes.

Miss Tatle avait eu soin de dire, en présence de Frédéric, qu'il avait un talent charmant pour l'imitation. Le jeune homme n'avait point laissé tomber ce mot. C'était un enfant d'un naturel très-aimable, mais il aimait singulièrement la louange ; et les encouragemens de Miss Tatle lui donnèrent une telle émulation, qu'à force de s'exercer à contrefaire tout le monde, il devint un véritable bouffon. Au lieu de s'attacher à observer les caractères et les manières, pour former son jugement, et apprendre à se conduire, il n'était occupé qu'à chercher quelque ridicule,

dans la tournure, le geste, ou la prononciation des gens qu'il voyait, afin de les contrefaire dès qu'ils auraient tourné le dos.

M. et M^{de}. Montague n'avaient pas plutôt découvert ce que c'était que Miss Thérèse Tattle, qu'ils avaient cherché un autre appartement. Ils n'étaient pas gens à compromettre le bonheur de leurs enfans, pour ménager une simple connaissance. On leur avait parlé d'une maison à louer à quelque distance de Clifton. Ils résolurent d'aller la voir. Comme ils comptaient être absens tout le jour, ils pensèrent bien que Miss Tattle ferait l'officieuse auprès des enfans; mais ils ne jugèrent pas convenable de leur défendre d'y aller, de peur qu'ils n'en fussent tentés. « Vous ferez comme vous voudrez, dirent-ils à leurs enfans; si Miss Tattle vous propose d'aller la voir, vous pourrez lui refuser ».

A peine le carrosse était-il hors de la vue des fenêtres, qu'il arriva un billet à l'adresse de Frédéric. Voici ce qu'il contenait.

« Miss Thérèse Tattle fait ses complimens à l'aimable Frédéric. Elle a aujourd'hui un mal de tête affreux. Ce serait à lui une véritable charité que de venir prendre le thé chez elle, et d'amener la charmante Marianne. Pour les maux de nerfs, il n'y a que la distraction qui soulage.

Le

Le docteur a assuré Miss Tattle que si elle restait seule, elle succomberait. Elle espère donc que l'aimable Frédéric ne lui refusera pas de venir, et de l'amuser un peu. Nous aurons des macarons : la charmante petite Marianne les aime. Si Miss Sophie avait la bonté d'en être, elle serait bien aimable ».

A la première lecture du billet, Frédéric et Marianne se mirent à rire en regardant Sophie, comme pour lui faire comprendre qu'ils n'étaient pas si sots que de donner dans les flatteries de Miss Thérèse. A une seconde lecture, Marianne observa que c'était pourtant une bonne personne que cette demoiselle, puisqu'elle avait pensé d'elle-même aux macarons ; et Frédéric remarqua qu'il ne serait pas juste de se moquer d'elle ; précisément par la raison qu'elle avait mal à la tête ; ensuite roulant le billet dans ses doigts, il dit à Sophie. « Allons, quitte ta peinture un moment, et donne-nous un conseil. Voyons, que répondrais-tu ? — Moi... Je ne sais pas... Je trouve que... Nous pourrions refuser. — Oui, sans doute, nous pourrions refuser : je sens bien cela ; mais il s'agit de n'être pas grossier pourtant. — « Tu as donc envie d'accepter ? — Je n'ai pas dit un mot de cela, pourquoi est-ce que tu me fais parler ? Voilà les filles : elles ne raisonnent

jamais de bonne-foi --- Il était fâché d'avoir été deviné, et il mit de l'humeur dans ces mots. Sophie rougit un peu : elle s'en aperçut, et par cette raison elle rougit davantage. --- Bon, s'écria Frédéric, voilà ce que c'est, la voilà en colère !

Sophie n'aimait pas qu'on se moquât d'elle. Un mouvement de dépit la saisit ; et tandis qu'elle agitait vivement son pinceau dans le verre, Frédéric continuait ses plaisanteries sur ses belles couleurs, et il répétait que les femmes ne sont pas fortes sur la logique, et qu'il est impossible de raisonner avec elles.

On frappa à la porte, et la conversation en resta là. Le domestique de Miss Thérèse entra. Il apportait les complimens de sa maîtresse. Il dit aux enfans que sa maîtresse les attendait à boire le thé.

» Elle nous attend, s'écria Frédéric, dans ce cas, il nous y faut aller ». Le laquais ouvrit la porte, et se plaça auprès, comme pour les inviter à passer. Frédéric descendit ; Marianne le suivit, et Sophie s'excusa sur ce qu'elle était occupée. Miss Tattle était assise auprès de la table à thé, avec un grand plat de macarons devant elle, quand les enfans entrèrent. Elle se dit ravie de les voir, et désolée de ne point voir

Miss Sophie. Marianne rougit un peu d'avoir suivi précipitamment son frère, et d'avoir pris un autre parti que Sophie. Elle avait beau se répéter que ses parens l'avaient laissé libre de faire ce qu'elle voudrait, elle n'était pas parfaitement sûre de n'avoir point eu tort. Cependant, à force de manger des macarons, et d'entendre des flatteries, elle se persuada qu'elle avait eu raison.

Après le thé, Miss Tattle dit à Frédéric : « Allons, M. Frédéric, vous m'avez promis de me faire rire : amusez-moi, je vous en prie, car je suis vraiment malade ».

Ecoute, mon frère, dit Marianne, sais-tu ce qu'il nous faut faire ? Il nous faut jouer M. et M^{de}. Carboncle, à table, vis-à-vis l'un de l'autre ; cela divertira Miss Thérèse.

Alors Frédéric composant son geste et sa voix, se mit à jouer une espèce de scène entre un mari mécontent de tout, aussi gourmand que bourru, et sa femme transie de frayeur, et le flatant servilement pour l'appaiser et l'endormir.

» Que d'esprit a cette petite créature ! s'écria Miss Tattle, quand il eut fini ! Savoir saisir ces nuances à son âge ! Vous me ferez mourir de rire, Frédéric ; continuez, je vous en prie ». Miss Marianne se retourna (en riant aux éclats) vers Frédéric, qui était occupé à étudier Miss Tattle,

elle-même, pour la contrefaire après la visite, et elle lui dit : « Ah ! mon frère, fais-nous à présent Miss Croker chantant un air italien ». Frédéric après avoir fait mille petites façons, ainsi que Miss Croker, se mit à chanter comme elle, avec la charge italienne la plus comique ». Délicieux ! délicieux ! s'écria Miss Tattle, je ne connais rien de si parfait. A présent, dit Marianne, lis-nous les papiers comme M. le conseiller Pouf. Oui, oui, reprit Miss Tattle, faites-nous le conseiller Pouf, vous serez bien aimable ». Frédéric prenant une voix et une déclamation théâtrale, fit semblant de lire des articles de gazettes très-mordans et très-satyriques, où le caractère de Miss Tattle ne fut pas épargné sans qu'elle s'en aperçût. Encouragé par les éloges, Frédéric dit tout ce qu'il savait. La petite Marianne se joignit à lui, et lui servait d'interlocuteur, et Miss Tattle riait à n'en pouvoir plus. « Allons, allons, disait-elle, encore quelque chose ; en vérité, vous êtes un excellent docteur, je ne sens plus mes nerfs, je suis presque guérie ».

« Certes ! je n'en peux plus », dit Frédéric, je suis fatigué ; et il s'étendit dans un fauteuil. Son rôle commençait à l'ennuyer, et les louanges de Miss Tattle lui donnaient du dégoût. Il soupira ».

» Ah , ah ! un soupir ! dit Miss Tattle. Vous qui amusez tout le monde , vous soupirez ! ! !

» Marianne , dit Frédéric , te souviens-tu de l'homme au masque ? »

» Quel homme au masque ?

» Cet acteur , ce bouffon , dont nous parlait mon père. Ne te souviens-tu pas ? cet homme qui pleurait derrière son masque , et qui faisait rire tout le monde ».

» Oh ! c'est plaisant ! s'écria Miss Tattle , de pleurer sous le masque. Mais , je vous prie , qu'est-ce que vous avez donc ? Vous êtes pâle , M. Frédéric , voulez-vous boire un peu de vin d'Espagne ? »

Elle sonna , et lorsque la porte s'ouvrit , au lieu de son domestique , qu'elle croyait voir entrer , elle vit deux petites figures noires. C'étaient des ramoneurs. Le plus grand des deux lui dit : « Madame nous avons entendu la cloche , et M. votre frère nous a dit de monter quand nous entendrions sonner ».

» Qu'est-ce que c'est que mon frère ? je n'ai point de frère ».

» M. Eden » ,

» Ah , fort bien ! dit Miss Tattle , d'un ton de complaisance , ils me prennent pour Miss Eden » . Elle était flattée d'être prise pour une

jolie femme, quoiqu'il fût déjà un peu obscur, et que la méprise fût faite par des ramoneurs. Elle se mit donc à rire de très-bonne grace, et leur dit de monter à l'étage au-dessus.

Comme ils s'en allaient, en la remerciant, il lui vint un scrupule. « Qu'est-ce que ces ramoneurs peuvent avoir à faire là-haut, à cette heure-ci ? le savez-vous, Christophle ? »

Son domestique, qui apportait des bougies, lui répondit : Non, mademoiselle, je ne le sais pas. On en a bien parlé là-bas dans la cuisine ; mais je n'ai entendu que d'une oreille, parce que quand mademoiselle a sonné, j'ai compris que c'était pour les bougies ».

» Eh bien, descendez, Christophle, informez-vous de ce que c'est que cette histoire ; et en remontant, vous nous apporterez du vin d'Espagne, avec quelques macarons pour la petite Marianne ».

Le laquais demeura assez long-tems avant que de remonter ; et pendant ce tems-là, la conversation languit un peu. Enfin il revint, et dit : « Mademoiselle, les petites bonnes gens m'ont conté toute l'histoire ; et voici ce que c'est. Un de ces jours passés, ils étaient tous les deux à ramoner, de grand matin, dans ce quartier-ci. Et voilà que le plus petit était monté le premier

jusqu'au haut d'une cheminée. L'autre voulut le suivre, et le pauvre petit bon-homme resta comme étouffé dans le canal, qui était fort étroit. Il cria à son frère de l'aider. Celui-ci appella tant, qu'à la fin il se fit entendre du vieux quaker qui passait dans la rue ».

» Ah ! mon dieu ! s'écria Marianne ; eh puis ? »

» Eh puis, voilà mon quaker qui comprend d'abord de quoi il s'agit, et qui se met à courir »...

» Ha, ha, ha, c'est plaisant ! s'écria Miss Tattle : ce quaker qui court ! »

» Et il fit si bien qu'il s'enfila dans la cheminée, et tira d'affaires le petit bon-homme ».

» Oh ! ce vieux quaker dans la cheminée ! reprit Miss Tattle, en riant. Et je m'étonne s'il monta avec sa perruque ? »

» Mademoiselle, je veux mourir, dit le laquais, d'un air content, si ce n'est pas la question que j'ai faite au ramoneur. Mais ces gens-là sont grossiers : ça n'a point d'égards. Il m'a répondu : « Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est qu'il m'a sauvé la vie ». Alors j'ai demandé la même chose au plus petit. Il m'a répondu qu'il n'en savait rien, parce qu'il était en-haut ; mais que quand il était descendu, il

avait trouvé M. Eden avec sa perruque, et un bras tout ensanglanté ».

» Pauvre M. Eden ! s'écria Marianne ».

» Oui, cette histoire est fort bonne, reprit Miss Tattle. Il est certain qu'il arrive tous les jours que ces ramoneurs sont étouffés dans des cheminées. » Elle s'aperçut que ce qu'elle disait si gaîment faisait un mauvais effet, pour elle, sur l'esprit de Frédéric et de Marianne. Et elle ajouta : « Il est sûr que s'il y avait réellement du danger, ce quaker a fait une chose qui a son mérite ».

» Comment du danger ! dit Marianne, il lui a sauvé la vie : c'est un très-belle action ».

» Certainement, reprit-elle, c'est un coup de la providence. Il faut bien faire remarquer cela, quand on fait l'histoire. Et je vous prie, Christophle, dans quelle maison est-ce que cela est arrivé ? »

» C'est chez Milady Battersby ».

» Ah !... j'y suis. Voilà mon homme qui avait envie de s'introduire. Ils sont fins ces quakers. Cela va me faire une fort bonne histoire pour la première fois que je verrai Milady. On peut appeler cela un expédient charitable. Je sais de très-bonne part qu'il avait envie de se faire présenter dans cette maison ; et le hasard n'est pas malheureux ».

Quand le domestique fut sorti , elle se retourna vers Frédéric , et lui dit : « mon cher M. Frédéric , il faut que vous me fassiez un plaisir. J'ai demain Milady Battersby. Il faut absolument que vous me permettiez de vous présenter à elle. Je vous réponds d'avance que vous la ferez mourir de rire , et qu'elle vous aimera de tout son cœur. Voyez , il faut absolument que vous me promettiez de venir : je vous le demande comme un service. N'est-ce pas que vous me promettez ? »

» Oh , mademoiselle , je ne pourrais pas vous promettre cela. Mon père et ma mère seront de retour demain. Je ne pourrais absolument pas vous promettre ».

» Si vos parens sont de retour , vous comprenez que je ne prétends pas exiger que vous me promettiez décidément ».

» S'ils reviennent demain , reprit Frédéric , je leur en demanderai la permission ». Il n'avait point d'envie d'accepter , mais il ne savait comment dire non.

» Comment , à votre âge , M. Frédéric , vous demandez permission pour venir prendre le thé chez moi ! »

» Mais... je n'y suis point obligé. Seulement , à l'ordinaire , je demande ces choses-là à mes

parens , quoiqu'assurément , ils me laissent , en général , parfaitement le maître de faire comme je l'entends.

» Ah ! fort bien. Alors vous serez le maître de venir : c'est ce que je voulais dire. Vous voyez le plaisir que je m'en fais , et vous êtes trop poli pour me refuser ».

Frédéric fut embarrassé. Les femmes qui se donnent la peine de gâter les jeunes gens , troublent souvent leur jugement , et faussent leurs notions de morale , en leur parlant des devoirs de la politesse , et en en prenant le jargon. Ils découvrent tout-à-coup un système nouveau , et ils entendent un langage qui est en contradiction avec leur sentiment. Ils hésitent alors entre les principes et les motifs ; de peur de se montrer ignorans , ils prennent de l'affectation ; et il arrive souvent que , pour ne point paraître un enfant , un jeune homme devient un sot.

» Mademoiselle , dit Frédéric , je ne voudrais pas assurément manquer à . . . ce qu'exige la politesse. Mais . . . je ne sais pas si mes parens connaissent Milady Battersby. Peut-être que . . . »

» Prenez garde ! lui dit Miss Tatle , en riant de son embarras. Vous voudriez être dispensé de me faire plaisir , et vous ne savez pas comment vous y prendre. N'est-ce pas cela ? Quand on a

un talent, on se fait presser : c'est la règle. A présent, je m'en vais vous dire ce que je voulais vous demander. Vous connaissez ce vieux quaker qui demeure ici dessus. C'est un parfait original. Il n'y a rien de si plaisant que de le voir entrer dans une chambre avec sa mine roide, son chapeau à trois cornes, et son éternelle sœur. Nous nous en sommes parfaitement diverties l'autre jour avec Milady. Si vous pouvez nous rendre ça, ce serait, je le parie, ce qu'on aurait jamais vu de plus parfait. Mais le difficile de la chose, c'est que ce vieil original ne dit jamais le mot. Moi, je ne sais rien inventer; mais vous qui avez tout l'esprit possible, vous devriez inventer un moyen de le mettre en scène. Quelques minutes vous suffiraient. Vous le saisiriez : vous le sauriez par cœur tout de suite, et vous nous divertiriez infiniment ».

» Oh, dit Frédéric, s'il ne s'agissait que d'inventer quelque chose pour le voir, ce ne serait pas le difficile; car je sais bien un moyen de parvenir dans son appartement, sans qu'il s'en doute; mais cela ne veut pas dire que je veuille le faire, car décidément je ne le veux pas ».

» Quelle charmante créature ! dit Miss Tatkle à demi-voix. Dites-moi donc, mon cher amour, dites-moi ce que vous inventez ? Dites » ?

» Oui, mais souvenez-vous que je ne veux pas m'y prêter, au moins ».

» Dites toujours. Ensuite vous ferez ce que vous voudrez ».

(*Frédéric imite la voix du petit ramoneur.*)

» Ah ! dit Miss Tattle, quelle illusion parfaite ! si j'avais été tournée de l'autre côté, j'aurais juré que ce petit ramoneur était dans la chambre ».

» A présent vous comprenez. Je suis à-peu-près de sa taille. Si je me barbouillais la face, et que je misse ses habits, je parierais ma tête, que le vieux quaker ne me reconnaîtrait pas ».

» Charmant ! charmant ! J'étais sûre qu'il allait trouver quelque chose de parfait. Je m'en vais sonner. Nous ferons monter ce petit homme ».

» Non, non, non ! Je ne le veux pas absolument, s'écria Frédéric ; vous m'avez promis que vous ne me presseriez pas ; et très-sérieusement, je ne le veux pas. J'ai seulement voulu vous dire mon invention ».

» Allons, allons, je ne veux pas être indiscrete, puisque cela vous fait de la peine. Je voudrais seulement savoir si ces petits ramoneurs sont encore là-bas. Vous ferez ce que vous voudrez, après cela. Christophle, dit-elle à son

laquais qui entrerait, les petits ramoneurs sont-ils encore là-bas ? »

» Oui, mademoiselle ».

» Et ont-ils été chez le vieux quaker ? »

» Non, mademoiselle, pas encore. Ils ne doivent monter que quand il sonnera, parce que Miss Bertha repose; et pour tout au monde, le quaker ne voudrait pas qu'on réveillât sa sœur, quand elle dort. Et c'est la demoiselle qui les fait venir, parce qu'elle a été curieuse de voir le petit homme à qui son frère a sauvé la vie ».

Eh bien, Christophle, descendez tout de suite, et faites-le monter. Allez; mais prenez garde que nous n'en voulons qu'un ».

Christophle amena le ramoneur; et comme il n'était pas moins curieux que sa maîtresse, il arrangeait le feu; il faisait semblant de chercher quelque chose sur la cheminée, pour savoir ce qu'on dirait à cet enfant. Il fallut que Miss Thérèse lui répétât deux fois que cela suffisait. Dès qu'il fut sorti, elle s'écria : « Bon ! voilà qui est à merveilles. Voici de la lumière : passez tous deux dans ce cabinet, et changez d'habits. Ecoutez, mon ami, vous ferez comme vous voudrez après; mais il faut que vous me montriez comme vous serez joli en ramoneur, entendez-vous ? »

» Allons, je le veux bien : c'est une mascarade. Puisque cela vous amuse, je m'en vais changer d'habits avec lui. Je le veux bien ».

» Mais, mademoiselle, dit Marianne pendant que son frère changeait d'habits, je trouve pourtant que Frédéric a raison sur.... »

» Sur quoi? mon cher amour ».

» Sur ce qu'il dit qu'il ne voudrait pas aller chez ce Monsieur, pour l'étudier, et se moquer de lui après. Il me semble que cela ne serait pas bien ».

» Et pourquoi, ma chère petite ! »

» Parce qu'il est si bon ce Monsieur, il n'a pas voulu qu'on réveillât sa sœur ».

» Oh ! il est bien aisé d'être bon dans ces petites choses-là : ce n'est pas la bonté cela. D'ailleurs, il n'aura pas long-tems à être bon avec elle. Elle ne lui sera sûrement pas long-tems à charge ».

» Comment donc l'entendez-vous ?

» J'entends, ma chère enfant, qu'elle mourra un de ces jours.

» Elle mourra ! Quoi, avec ses belles couleurs ! Ah, mon dieu ! que son pauvre frère sera affligé ! Mais elle ne mourra pas, je crois ; car elle est si leste, que quand elle monte et descend

l'escalier, on dirait un oiseau. J'espère que vous vous trompez ».

» Si je me trompe, je m'en vais vous dire ce qui me console ; c'est que le docteur Cardimon se trompe aussi, car c'est lui qui le dit. Il prétend que, si les eaux ne font pas un miracle, il est impossible qu'elle s'en tire. Et cependant, voyez l'obstination ! je n'ai jamais pu l'engager à consulter le docteur ».

» Si elle le consultait, il la ferait peut-être mourir de peur. Puisqu'elle est malade, c'est encore une raison pour que Frédéric ne monte pas chez eux : il pourrait la déranger ».

Mais, ma chère enfant, qu'est-ce que vous avez donc tout-à-coup ? vous dites des choses tout-à-fait étranges ? Pourquoi votre frère la dérangerait-il plus que le ramoneur ? »

» Cela nefait rien, reprit Marianne, je trouve qu'il aurait tort, et je veux le lui dire. Taisons-nous, le voilà, dit Miss Tattle. Bravo ! bravo ! oh la bonne figure de ramoneur ! »

» Excusez un peu, madame, dit Frédéric, je sommes un petit bien crotté. J'avons peur de salir le tapis de madame ».

» Délicieux ! tout ce qu'on peut imaginer de parfait ! J'en étais sûre. Avec ce talent-là, on réussit à tout. » Puis, sans s'embarrasser des

sollicitations de Frédéric, elle sonna pour dire à Christophle de faire monter l'autre ramoneur. Le laquais ne s'aperçut point du déguisement, et Miss Tattle en conclut que l'autre ramoneur prendrait Frédéric pour son camarade. Cela ne manqua pas. Il imitait la voix, l'accent, la démarche, le geste, si parfaitement, que l'autre y fut trompé. Et tandis qu'ils étaient en présence, on entendit tout-à-coup une sonnette ».

» Ah ah ! dit le vrai ramoneur, la demoiselle sonne, il nous faut monter ».

» Allez donc, petites bonnes gens, allez, dit Miss Thérèse. Voilà un schelling que je vous donne. Je ne veux pas vous retenir : montez ». Elle poussa en même-tems Frédéric en dehors ; puis elle ferma la porte à la clef.

Marianne fort inquiète, attendait impatiemment le retour de son frère. Elle crut entendre quelqu'un qui descendait l'escalier, et elle s'approcha de la porte ; mais le bruit cessa. Quelques instans après, il se fit un mouvement sur le palier, et on entendit plusieurs voix qui parlaient ensemble ».

» Ah, miséricorde ! s'écria Miss Tattle ; je parie que c'est vos parens qui sont de retour ».

Marianne ne fit qu'un saut vers la porte, qu'elle ouvrit, et elle courut au bas de l'escalier. Il y avait

avait, au-dessous de la lampe, un groupe de tous les domestiques de la maison, et au milieu de ce groupe, était Frédéric, la tête ensanglantée, auprès du ramoneur, qui lui tenait un bassin, dans lequel son sang coulait.

» O ciel ! s'écria Miss Thérèse, une hémorragie ! qui est-ce qui a une clef ? une grosse clef entre les épaules : il n'y a que cela, ou des toiles d'araignées. Des toiles d'araignées ! Ah mon dieu ! cet enfant va perdre tout son sang ! »

» Ce mot augmenta l'effroi de Marianne, qui se mit à crier : « Sophie ! Sophie ! viens : cours, Frédéric perd tout son sang ! »

Christophle arrachant le bassin des mains du ramoneur, lui dit : « vous n'êtes pas fait pour tenir le bassin à un gentilhomme : donnez-moi ça ».

» Non, non, dit Frédéric, laissez-le lui tenir. Il n'a pas eu dessein de me blesser ».

» Je ne savions pas, reprit le ramoneur, que c'était un gentilhomme dà ! comment est-ce que je l'aurions deviné ! »

» C'est vrai cela : comment aurait-il pu le deviner ? dit Frédéric. Laissez-lui tenir le bassin ».

Sophie accourut fort effrayée, et elle eut de la peine à reconnaître son frère. Miss Berthe descendit aussi, et dès que Marianne l'aperçut,

elle courut à elle , et jettant ses bras autour de sa taille : « ah , Madame , s'écria-t-elle , mourra-t-il ? perdra-t-il tout son sang » ?

» Non , ma chère , ne t'effraie pas , répondit Miss Berthe ».

» Allons ! Miss Marianne , dit Miss Tattle , ne faites donc pas des scènes de désespoir comme celles-là. Mademoiselle , ce n'est rien : ce n'est rien du tout. Une plaisanterie , une mascarade ; voilà tout. Tâchons seulement que vos parens ne nous surprennent pas ».

» Ne crains jamais l'œil de tes parens , dit d'une voix douce , le quaker , qui suivait sa sœur.

» Oh ! M. Eden ! s'écria Frédéric ; j'ai eu bien tort. » N'allez pas me trahir , lui dit à l'oreille Miss Thérèse. — Je ne pense pas à parler de vous , lui répondit Frédéric. — « Ah ! reprit-elle , avec un cri d'effroi , j'entends la voiture de vos parens ! »

» Mon frère , dit Miss Sophie , ne crains point l'arrivée de mes parens. — Laissez-le parler ».

» Eh , mon dieu , mademoiselle , je ne prétends point l'empêcher de parler. Je dis seulement , que ce n'est pas trop le moment , en présence de tous les domestiques ».

» Tiens , dit le quaker , en ouvrant la porte de son appartement , voilà un endroit où tu peux

dire la vérité en tout tems , et en présence de qui que ce soit ».

» Monsieur , me pardonnerez-vous ? lui dit Frédéric ».

» Te pardonner ! et quoi ? »

» Pardonne-lui sans lui demander pourquoi , dit Miss Berthe.

» Monsieur , je me suis déguisé dans cet habit ; et je me suis introduit chez vous , dans l'intention d'étudier vos manières , et de vous jouer ensuite. Je suis descendu à la cuisine ; et pour faire rire les domestiques , je me suis mis à vous contrefaire. Ce brave garçon de ramoneur s'est fâché ; il m'a dit que je devrais avoir honte ; que vous lui aviez sauvé la vie , et que vous veniez de me donner de l'argent. Je me suis moqué de lui , et je lui ai dit que s'il continuait à parler , je lui appliquerais un soufflet. Il n'a pas voulu se taire , et je l'ai frappé. Alors nous nous sommes battus. Je suis tombé. Les domestiques m'ont relevé saignant par le nez comme vous voyez ; et vous avez été témoin du reste. A présent , Monsieur , puis-je espérer que vous me pardonnerez ? » En achevant ces mots , Frédéric saisit la main de M. Eden.

» Ami , lui répondit le quaker , en retirant sa main qui était extrêmement enflée , non pas

celle-là , mais l'autre ; » et il lui tendit l'autre main , en souriant.

» Ah oui , sans doute ! s'écria Frédéric ; cette main blessée me rappelle plus fortement mes torts. Quelle honte ! quelle conduite ! ah , j'espère que , de ma vie , je n'oublierai cette leçon , et qu'à l'avenir je me conduirai toujours en homme comme il faut ».

» Ami , il faut dire en homme. Oui , ajouta le bon quaker , en lui secouant la main d'un air d'affection , j'en suis convaincu que tu te conduiras en homme. Si cela n'était pas , il faudrait que cette mine barbouillée fût bien trompeuse ».

» Vous avez raison , Monsieur , de bien augurer de lui , dit Marianne. Je répondrais de mon frère. Je suis sûre que jamais on ne lui persuadera de faire ce qu'il croira être mal. A présent Frédéric , lave-toi ».

Il allait en effet se laver , lorsque la voiture de M. Montague s'arrêta devant la porte , au grand effroi de Miss Thérèse. Il entra avec sa femme. Les enfans coururent à leur rencontre sur l'escalier. M. et M^{de}. Montague furent extrêmement surpris , et presque alarmés , de reconnaître Frédéric dans ce déguisement bizarre , et avec la face ensanglantée. Il les assura qu'il était blessé fort légèrement , et qu'il aurait mé-

rité d'être beaucoup plus maltraité. Il allait leur faire son histoire ; mais M. Eden l'interrompit, et après avoir dit à M. Montague ce qu'il en savait, il ajouta : « il n'y a point de mal à tout cela. Ton fils a fait une faute ; mais sous ce vêtement sale, son ame est pure. Il a senti son tort, et l'a réparé en l'avouant. Il n'a point cherché à te faire un mystère de la chose ; et cela m'a donné bonne opinion du père et du fils. Je te parle avec franchise, ami, c'est ma manière : mais, ajouta-t-il, en se tournant vers Miss Thérèse, qu'avez-vous fait de l'autre ramoneur, il voudra s'en aller ».

Elle ne répliqua pas, mais elle courut chez elle, et revint un moment après avec un air consterné. « Ah, ciel ! s'écria-t-elle en entrant, voilà une chose véritablement abominable ! ah, pour le coup, M. Frédéric, votre papa et votre maman vont bien avoir lieu d'être fâchés. Figurez-vous que ce petit scélérat a décampé avec vos habits ; et il faut qu'il ait passé par la cheminée, car il était enfermé. Mais c'est égal, on le rattrapera : j'ai mis Christophle après. J'en suis vraiment désolée, Monsieur Montague. Vous prenez cela avec une tranquillité parfaite, et il n'est pas moins vrai que c'est fort piquant. Un vêtement tout neuf ! il faut véritablement que

vous soyez d'une extrême bonté pour ne point vous en mettre en colère ».

» Mademoiselle, lui répondit M. Montague avec un dédain très-poli, je regarde ce petit accident-là, et ce qui est arrivé à mon fils, ce soir, comme des circonstances très-heureuses dans son éducation. Je suis convaincu, qu'à l'avenir, il se conduira par ses propres lumières, et avec beaucoup plus de sagesse. J'ai la parfaite confiance que désormais la petite ambition de faire rire ne l'entraînera plus jusqu'à oublier les égards qu'on doit au mérite, et le respect qu'on doit à la vertu.

INFLUENCE DU MAGNÉTISME SUR LES MOUCHES.

LE professeur *Voigt*, allemand, rapporte dans son journal, qu'un amateur qui avait un aimant artificiel, suspendu dans son cabinet, muni de la pièce de fer qui conserve sa vertu et qu'on nomme le *contact*, remarqua, pendant plusieurs années, que les mouches qu'on voyait souvent sur d'autres pièces de fer, ne se posaient point sur l'aimant artificiel; et que celles qui en approchaient par hasard ne tardaient point à s'en éloigner, comme si ce voisinage les eût incommodées.

Il serait nécessaire de faire quelques observations sur ce phénomène; et si le fait était bien prouvé, on pourrait magnétiser le fer poli pour éviter qu'il ne fût sali par les mouches.

S P E C T A C L E S.

Coup-d'œil général.

LA saison des beaux jours a ramené le goût des fêtes champêtres, sur-tout depuis que les théâtres ont perdu momentanément quelques-uns de leurs premiers talens ; il est naturel qu'on s'en déd mmage dans ces lieux où se trouvent ensemble et les plaisirs d'une promenade agréable, et ceux de la brillante réunion des beautés de cette grande ville ; mais la concurrence de ces endroits destinés à de pareilles réunions , en les divisant trop , en rassasiant le public sur les avantages qu'on y trouve , fatiguant plutôt par leur nombre qu'elle ne plaisait par la variété , le public a lui-même borné ses jouissances pour les rendre plus sûres et plus piquantes. Ce n'est plus qu'à Bagatelle et à Tivoli qu'on se rend assiduellement. Ce dernier jardin , par son site , par sa variété , par la distribution commode des plaisirs qu'on y peut trouver , par le goût qui règne dans les fêtes , devait triompher de tous ses rivaux. Les autres sont réduits à devenir des cafés ordinaires

où l'on paye en entrant un seul franc la jouissance du jardin pour y consommer son billet en rafraîchissemens. Cependant *Tortoni* et *Coblentz*, c'est-à-dire, ce boulevard étroit et incommode, où l'on est inondé de poussière, et au grand soleil, continue d'avoir encore quelques anciens habitués ; mais on ne tardera pas à l'abandonner tout-à-fait ; car on remarque que les femmes y paraissent moins jolies, et que les vêtemens les plus élégans n'y sont jamais vus à leur avantage, par l'inconvénient du trop grand jour, et de l'inférieure poussière.

Le Théâtre Français, rue de la Loi, vient enfin de rouvrir ; mais au lieu d'y trouver la réunion qu'on espérait, on n'y rencontre que les comédiens de l'ancien théâtre de la République, desquels même se sont sans doute séparés ceux des comédiens français que *Sageret* avait eu le secret d'y réunir. On n'y voit ni *Molé*, ni *Fleury*, ni *Contat*, ni *Dazincour*.

De son côté, le théâtre de l'Odéon vient de fixer aussi son association dans la salle de la Cité ; mais il paraît avoir perdu *Saint-Fal* et *Saint-Prix*, et les citoyennes *Raucourt* et *Simon* ; en sorte que, dans les deux troupes, ce sont précisément les premiers talens qui se sont séparés, et que si *Molé*, *Contat*, *Fleury*, *Dazincour*,

Larive, *Saint-Phal*, *Saint-Prix*, *Raucourt*, pouvaient faire entre eux une association, ils pourraient composer le troisième théâtre, et s'appeller à plus juste titre le vrai Théâtre Français.

Il vaudrait mieux que leurs intérêts bien entendus les portassent à prendre chacun dans les deux troupes la place qui les appelle et qui leur convient : le vœu des gens de lettres serait encore une fois rempli, et le bien de l'art lui-même s'y trouverait aussi. L'hiver fera sans doute faire des réflexions aux dissidens qui n'ont pas peut-être encore très-bien compris combien leur sort était précaire dans les départemens, et combien il le deviendrait davantage.

Malgré les pertes qu'ont faites les deux théâtres, si les premiers talens s'obstinaient à nous priver de leur présence, il ne faudrait pas encore désespérer des efforts de ceux qui restent, et du bon effet de la concurrence des deux théâtres. Tout dépend des nouveautés qu'ils donneront, et du soin qu'ils apporteront à la mise des ouvrages. Peut-être aussi des prétentions moins exagérées sur le montant des honoraires donneront plus de facilité aux entreprises sociétaires de se soutenir, et le besoin d'union et d'ensemble, en échauffant leur zèle, les fera-t-il prospérer ?

Déjà les infatigables et courageux artistes de l'Odéon redoublent d'efforts pour ne pas laisser refroidir l'intérêt qu'on leur a témoigné. Ils remettent avec soin les pièces qui peuvent attirer, telle que *la Femme jalouse* ; ils en donnent de nouvelles ; ils sont justes et honnêtes envers les auteurs, circonspects et décens avec le public , et tout porte à croire qu'ils réussiront.

Le théâtre rue de la Loi possède encore un répertoire immense , et les talens précieux des *Talma*, des *Baptiste*, des *Dugazon*s, des *Grandmesnil*, des citoyennes *Fleuri*, *Petit* et *Simon*.

Avec autant de ressources, on peut donner quelque chose à l'espérance, et je le répète, l'hiver seul peut décider du succès et du maintien de ces établissemens. Il faut que les comédiens et le public modèrent leur impatience jusques-là. Vendémiaire de l'an huit verra sans doute la fin de bien des maux , et l'aurore d'un état solide et fixe dans toutes les parties du corps politique , dont la crise touche à sa fin, malgré l'état d'anxiété où il se trouve : c'est l'espoir et le pressentiment des observateurs amis de leur pays et des arts.

THÉÂTRE DE LA RÉPUBLIQUE
ET DES ARTS.

A D R I E N, Opéra.

ADRIEN, général romain, et désigné pour successeur de *Trajan*, dont la fille *Sabine* lui est destinée, a vaincu le roi des Parthes *Cosroès*, et se prépare à recevoir à *Antioche* les honneurs du triomphe. *Emirène*, fille de *Cosroès*, prisonnière d'*Adrien*, a inspiré la passion la plus vive au vainqueur, et déjà même il se dispose à quitter la fille de *Trajan*, quand celui-ci survient, et place *Adrien* entre ses premiers sermens et son nouvel amour.

De son côté, *Pharnaspe*, amant aimé d'*Emirène*, vient réclamer la liberté de son épouse, en apportant sa rançon : *Cosroès*, implacable ennemi d'*Adrien*, sous le simple déguisement d'un soldat, est témoin du refus que fait le vainqueur, de rendre *Emirène* à *Pharnaspe*. Il arme alors en secret contre lui, et le force de nouveau à se défendre.

Adrien, indigné de cette trahison, et de la préférence qu'*Emirène* donne ouvertement à *Pharnaspe*, la menace d'user des droits de sa victoire, et de faire mourir son père et son amant, si elle ne se rend à ses vœux : il veut même fléchir *Cosroès*, en lui offrant d'épouser sa fille ; mais l'intrépide roi des Parthes brave *Adrien*, jusques dans ses fers, et fait jurer à sa fille de détester son barbare vainqueur. Cette scène est fort belle.

Vaincu lui-même par tant de fermeté, par les conseils vertueux de son ami *Flaminius*, par les larmes de cette *Sabine* qu'il trahit, par ses remords et par le cri de son honneur, *Adrien* pardonne à *Cosroès*, rend la liberté à *Emirène*, l'unit à *Pharnaspe*, restitue tous ses droits à la fille de *Trajan*, et complète ainsi ses victoires par celle qu'il remporte sur lui-même.

Ce sujet est tiré presque mot pour mot du célèbre *Metastase*, qui l'a, le premier, inventé. Le citoyen *Hoffmann*, pour le transporter sur la scène lyrique de France, n'a fait que les changemens commandés par nos mœurs actuelles, et par la susceptibilité chatouilleuse des néo-phytes républicains, qui ne peuvent encore entendre prononcer sur la scène le nom de *trône* et de *roi*, sans en craindre l'influence sur l'es-

prit public : on en a donc supprimé tout ce qui pouvait prêter à la plus légère allusion ; et comme l'intérêt de ce sujet tient beaucoup plus aux événemens et aux caractères qu'à la dignité des personnages , le poëme n'y a rien perdu : cependant quelques représentans , trompés sans doute par d'anciennes éditions du poëme composé en 1786 , ont accusé en termes peu mesurés , le gouvernement d'avoir souffert un passage qu'ils regardaient comme *contre-révolutionnaire*. L'exagération était un peu forte , même dans le cas où l'on eût mis sur la scène le trait d'histoire dans toute sa pureté. A plus forte raison , n'a-t-on pu s'empêcher de la trouver extraordinaire , quand d'après le rapport très-simple du ministre de l'intérieur , il a été prouvé qu'il n'y avait dans le poëme dénoncé , rien au monde qui pût blesser l'oreille la plus susceptible ; et de fait , il ne se trouve pas un mot qui fournisse le plus léger prétexte à la malveillance de faire la moindre allusion. Il serait bien tenu , après dix ans de révolution , de prendre une attitude moins défiante , moins aigre , et sur-tout de ne pas répéter les lieux communs si usés , à la faveur desquels on ramènerait , si l'on pouvait , le régime décemviral , le vandalisme , et la ruine des théâtres et des bibliothèques.

L'ouvrage avait eu un succès mérité aux deux premières représentations ; la petite attaque n'a fait qu'augmenter celui de la troisième.

Le poëme nous a paru d'un genre un peu froid, mais la marche en est sage, et les rôles de *Sabine* et de *Cosroès* sont tracés avec art ; si celui d'*Adrien* est un peu monotone, les oppositions corrigent autant que possible ce léger défaut.

La musique est savante, et cependant quelquefois mélodieuse ; l'esprit des caractères est parfaitement saisi ; les chants sont d'un puissant effet ; le citoyen *Mehul* a confirmé sa grande réputation par ce bel ouvrage, beaucoup trop long-tems suspendu pour sa gloire.

Les décorations sont faites avec goût, et produisent un ensemble majestueux. Le pont qui s'écroule par la surcharge des combattans, et qui les entraîne dans sa chute, est d'un effet prodigieux.

Les ballets sont dessinés avec esprit, sur-tout celui du premier acte où dansent *Vestris* et la citoyenne *Gardel*.

La pièce est jouée et chantée avec beaucoup d'ensemble, par les citoyens *Laisné*, *Adrien*, *Laforêt* et *Dufresne*, et par les citoyennes *Maillard* et *Henri*.

THÉÂTRE FRANÇAIS,
LES SOCIÉTAIRES DE L'ODÉON.

L'ENTRÉE DANS LE MONDE,

Comédie en cinq Actes.

LES Sociétaires du Théâtre de l'Odéon, qui jouent maintenant, tous les jours impairs, sur le théâtre de la Cité, ont donné, le 27 prairial, la première représentation de *l'Entrée dans le monde*, du cit. *Picard*.

Une comédie de mœurs, en cinq actes, en vers, n'est pas, comme on sait, un ouvrage ordinaire, et depuis long-tems, sur-tout depuis l'inaction de *Collin d'Harleville*, nous n'avions d'espérance que dans le talent de *Picard* pour nous en produire quelqu'une; c'est aussi lui, c'est l'auteur estimable d'une première comédie du bon genre, et jouée avec succès à l'Odéon, sous le titre de *Médiocre et rampant*, qui vient d'en fournir une seconde peut-être meilleure encore que la première, au théâtre de la Cité.

Une intrigante et un chevalier d'industrie s'emparent de concert d'un jeune homme de
vingt

vingt ans, récemment arrivé à Paris, pour y achever son éducation. L'une veut en faire l'époux de sa fille, l'autre en tirer quelque profit. Leurs efforts réunis parviennent à égarer l'imprudent jeune homme, au point de se livrer entièrement à ses corrupteurs, d'oublier ses amis et sa maîtresse, de s'enflammer pour une jeune coquette déshonorée, fille de l'intrigante, et de signer un dédit qui compromet sa fortune et son honneur. Mais si d'un côté trois personnages odieusement vicieux, séduisent un moment la jeunesse et l'inexpérience de *Therigni* à son entrée dans le monde, de l'autre, trois secours puissans militent pour le sauver : un vieux militaire son protecteur, un ami raisonnable et une maîtresse sensible et généreuse. Leur lutte est le nœud de la pièce, le triomphe des mœurs en est le dénouement.

Ce sujet, dont les premières bases sont à-peu-près celles du joli conte de *Jeannot et Colin* de *Voltaire*, ébauché jadis à la scène par *Florian*, présente à-la-fois et de l'intérêt et du comique. Les oppositions y font ressortir les caractères : on aurait pu les dessiner plus fortement, tirer plus de parti des situations, faire des tableaux plus vrais du monde et de ses dangers. Mais l'ouvrage tel qu'il est, malgré quelque faiblesse

dans le plan , quelques inconvenances dans les scènes , quelques incorrections dans le style , est attachant et digne de son succès. Depuis long-tems , la disette de bons ouvrages , nous rend , et doit nous rendre moins sévères sur ceux qui rappellent le bon genre , qui présentent un plan suivi , un nœud raisonnable , une action soutenue , un dénouement plausible , des caractères naturels. Tout cela se trouve dans l'ouvrage du citoyen *Picard* : aussi le public lui témoigne-t-il , par ses applaudissemens , l'intérêt qu'il inspire , et comme un des soutiens du bon genre , et comme un des appuis d'un théâtre qui lutte avec tant de courage contre les nombreux obstacles que les circonstances lui ont fait éprouver.

Les citoyennes *Béfroï* et *Josset* méritent de plus en plus les suffrages du public , par les espérances qu'elles donnent toutes les deux.

Le cit. *Vigni* , dans le rôle de *Dablanville* , auquel il a donné une physionomie très-originale , quoique le personnage soit odieux , fait présager qu'il sera très-utile , et qu'il réussira très-bien dans les rôles de caractères comiques.

Si *Picard* veut mûrir un peu plus ses plans , creuser un peu davantage le cœur humain , soigner encore mieux son style , et allier la pureté avec

le naturel précieux qu'il a déjà, il est à croire qu'il sera bientôt en première ligne sur la liste des auteurs comiques de ce siècle : toutes ses productions ont un caractère particulier qui fait concevoir les plus grandes espérances ; mais qu'il n'oublie pas que le style fait vivre plus longtemps les pièces ; qu'il les conduit seul à la postérité, et que l'incorrection est un germe de mort dans les meilleurs ouvrages.

THEATRE DE L'OPERA-COMIQUE
NATIONAL, RUE FAVART.

LE CHAPITRE SECOND,
Opéra comique en un Acte.

LA pièce donnée à ce théâtre sous le titre de *Chapitre second*, est une bluette, un papillotage d'esprit et de saillies qui ne souffre pas l'analyse, mais qu'il faut avoir vu pour s'en faire une idée : il tire tout son succès de la multiplicité des traits spirituels que l'auteur y a semés, j'oserais dire avec une profusion trop recherchée et presque fatigante. Il en tire aussi beaucoup de la musique fraîche et chantante du citoyen Solié, et du jeu piquant des citoyennes *Carline* et *Saint-Aubin*.

L'auteur de cette bluette, dont le succès est complet, se nomme *Emmanuel Dupaty*, auteur d'*Arlequin tout seul*, et de plusieurs vaudevilles gracieux : la singularité du titre vient de ce que la pièce n'a que deux personnages, et fait le chapitre second de celle qui n'en a qu'un. Si l'auteur a envie de faire vingt chapitres, il faut

dra rélargir les théâtres ; mais on l'engage, pour le bien de l'art et pour le sien , à s'élancer dans la carrière comique, et à quitter ce genre éphémère dont le succès ne vaut pas ce qu'il coûte de dépense d'esprit. On l'invite aussi à ne pas tourner l'étude et la culture des lettres en ridicule , en insinuant que celui qui s'y applique est un pédant , et que l'homme aimable doit les dédaigner ; c'est ce qu'un mot applaudi de sa pièce veut faire entendre. Cette façon de penser légère et frivole, mène à des succès de coterie, jamais à la célébrité, encore moins à la gloire.

THEATRE DU VAUDEVILLE,
RUE DE MALTRE.

ARLEQUIN RESTAURATEUR,
Comédie en un Acte et en Vaudevilles.

C'EST un assez joli rien dont quelques couplets ont été redemandés. On y trouve de la gaieté et de la grace.

Les auteurs, (car on ne dit plus l'auteur d'un vaudeville) sont la citoyenne *Dufresnoi*, avantageusement connue dans les lettres par de fort jolis vers, et un anonyme modeste qui cependant n'a encore eu que des succès dans sa part de collaboration de plusieurs vaudevilles, bien différent en cela de quelques petits chansonniers qui se font presque un titre de vanité de leurs chûtes.

M O L I È R E A L Y O N,
Comédie en un Acte et en Vaudevilles.

Molière, directeur de sa troupe à Lyon, est invité par sa famille à quitter sa profession d'acteur pour reprendre celle de tapissier ou de

greffier plumitif : on lui députe à cet effet un de ses oncles qui le trouve précisément sur son théâtre à l'heure de la représentation. Mais plus fier de son nom que de celui des *Pocque-lin*, et entraîné par la vocation de son génie, il ne se laisse point séduire; au contraire, de concert avec *Chapelle* et une partie de sa troupe, il séduit son oncle, et le force à jouer lui-même *Gorgibus* dans les *Précieuses ridicules*. De son côté, le subdélégué de l'intendance de Lyon, amoureux de la *Béjart*, et rival de *Molière*, espère obtenir l'ordre du gouvernement pour rappeler le poète à Paris; mais l'ordre qu'il apporte est sa propre condamnation, car il renferme un privilège accordé à *Molière* pour emmener sa troupe et jouer à Paris, sur le théâtre du Palais cardinal.

Ce fonds léger où *Molière* est peint avec goût et finesse, brille sur-tout par une facture de couplets qu'il faudrait proposer pour modèle à plusieurs de nos chansonniers, trop négligens sur la partie du style. Tous ceux de la pièce dont nous parlons, portent un cachet de finesse, de précision et d'originalité qui rappelle les *Collé*, les *Panard*, les *Voisenon*, les *Favart* et les bons écrivains du genre : nous n'en citerons pour preuves que les trois suivans, où *Molière* et *Chapelle* veulent prouver que l'auteur comique peut quel-

quefois suppléer à la loi , et frapper ce qu'elle ne peut atteindre.

M O L I E R E.

Que , d'orgueil prompt à s'enivrer ,
Un Cotin m'assomme et m'ennuie.
A quel tribunal le livrer ?
A la justice de Thalie.
La médecine impunément
Me drogue et s'en rit à ma barbe :
Rendrez-vous plainte au parlement
Contre la casse et la rhubarbe ?

Un avare , un vil usurier
Sur le malheur compte et spécule.
Si la loi semble l'oublier ,
Lançons les traits du ridicule.
Maint hypocrite effrontément
Fait des fortunes si subites.
Trouverez-vous un parlement
Qui démasque les hypocrites ?

Châtiera-t-on par un arrêt
Le petit-maître qui se vante ?
Défendra-t-on par un décret
A ma femme d'être savante ?

C H A P E L L E.

Ou , si je suis par un amant
Inquiété.... bien pis peut-être....
Trouverez-vous un parlement
Qui puisse m'empêcher de l'être.

Cet ouvrage , moins applaudi que les calembourgs et les méchancetés ou les allusions , a pourtant obtenu le suffrage universel des gens de goût et des partisans du style.

Les auteurs sont les citoyens *Desprez* , *Deschamps* et *Ségur* , dont la réputation est déjà faite.

THEATRE DES TROUBADOURS,
provisoirement RUE MARTIN.

C'EST une chose avantageuse aux plaisirs du public que l'établissement d'un théâtre rival , dans quelque genre que ce soit : le zèle des entrepreneurs , pour s'attirer la confiance et l'estime , tourne au profit de tout le monde.

Le directeur du théâtre des *Troubadours* fait succéder les nouveautés avec une rapidité qui prouve et son désir de plaire et son goût tout-à-la-fois , et qui fait pareillement honneur aux talens qu'il emploie , et qui le secondent par leur zèle.

Les deux pieces qu'il a données dans le courant du mois ont réussi et le méritaient.

*M. DE BIEVRE, ou L'ABUS DE L'ESPRIT,
Calembourg en un Acte et en Vaudevilles.*

M. de Bièvre, si connu et par ses pointes et par la pièce bien écrite du *Séducteur*, veut épouser une jeune personne. Il a pour rival *M. Dechambre*, qui fait profession de détester ce genre, effectivement si importun et si fastidieux. A la longue *M. de Bièvre* et son valet font tant et tant de calembourgs, que la jeune personne se croit obligée de donner la préférence au langage de la nature. Ainsi *M. de Bièvre*, dans la même journée, doit à ses calembourgs la perte de son procès, celle de sa maîtresse, et le danger d'un duel. Il s'en console, comme on peut croire, et va porter ailleurs sa manie incurable.

Il y a beaucoup d'esprit dans cette pièce, qui n'est, comme on voit, qu'un cadre où l'on peut introduire tous les calembourgs connus : on en retrouve en effet de toutes les couleurs, dont les uns appartiennent effectivement à *M. de Bièvre*, et les autres à ses imitateurs. Mais du moins est-ce là leur place : aussi faut-il convenir que les auteurs ont atteint leur but, et qu'on rit beaucoup à cette plaisanterie, où chaque jour on ajoute quelques pointes ; ce qui

la rend nouvelle , même pour ceux qui l'ont déjà vue.

On a dû trouver très-plaisant aussi, que, pour ce petit acte , on eût rassemblé *onze* auteurs , et parmi lesquels se trouvent des noms qu'on était loin , sans doute , de soupçonner : tels sont ceux de *Légouvé* , *Luce* , *Salverte* et quelques autres. Cela prouve que , par délasement , des auteurs tragiques et des philosophes peuvent arborer , une fois en leur vie , la marotte de Momus. Pourquoi non ? *Racine* n'a-t-il pas fait les *Plaideurs* ? Ce qui a paru étonner davantage , c'est la disparate de noms des coopérateurs ; il est sûr que *Légouvé* figurant en croupe sur le Pégase du vaudeville avec *Chazet* , présente quelque chose de bizarre ; mais si l'on veut bien y réfléchir , il paraîtra tout naturel que les graves auteurs voulant voyager dans le domaine du calembourg , qui doit être étranger pour eux , prennent pour guide momentanément , un des plus intimes habitués du pays.

L'ouvrage a très-bien réussi : il est joué et chanté avec beaucoup de soin et d'ensemble.



*LE VAL-DE-VIRE, (1) ou LE BERCEAU
DU VAUDEVILLE, Comédie en un Acte.*

Au quinzième siècle, *Olivier Basselin*, foulon de *Vire* en Normandie, faisait des chansons qu'il chantait dans les réunions villageoises; ces chansons qui avaient pris naissance dans le canton de *Vaux*, qu'habitait *Basselin*, sur la rivière de *Vire*, s'appellèrent *Vaux-de-Vire*; et telle est l'origine du nom de *Vaudeville* donné depuis par corruption aux chansons joyeuses.

Un théâtre consacré spécialement à ce genre ne pouvait guères se dispenser d'en célébrer le fondateur *Basselin*, et c'est ce que viennent de faire, avec succès, les citoyens *Armand Gouffé* et *Georges Duval*, déjà connus par la jolie pièce de *Clément Marot*.

Basselin ne veut donner sa fille qu'à celui qui fera la plus jolie chanson. Il s'imagine bien que *Georges*, son amant, inspiré par l'amour, sera

(1) La gravure ci-jointe représente les Costumes des principaux rôles de la pièce.

1. Basselin.

3. Georges.

2. André de la Vigne.

4. Adèle.

1



2



3



4





le vainqueur : c'est même pour écarter les prétentions d'un vieux bailli , méchant et amoureux , qu'il le fait concourir. Celui-ci emploie le secours du poëte *Lavigne*, et lui demande une chanson. *Lavigne* se moque du bailli , et lui fait chanter sa défaite. *Georges* obtient la préférence sur ses deux concurrens *Blaise* et le *Bailli*.

Ce petit ouvrage a le mérite de présenter de très-jolis tableaux et des couplets fort spirituels : les uns et les autres font excuser le défaut de fonds et la ressemblance trop prononcée du dénouement avec celui du *Jugement de Midas*. L'allégorie du coucou et du hibou disputant au rossignol le prix du chant , est heureuse , mais le moyen est trop évidemment semblable. On désirerait aussi que le poëte *Lavigne* ne prît pas les soixante pistoles du Bailli pour une chanson qu'il veut faire tourner contre lui.

Malgré ces observations , la pièce jouit d'un succès réel et bien mérité , et les auteurs se placent , à ce qu'il semble , fort heureusement sur la ligne des vrais soutiens du vaudeville.



P O É S I E S.

PRIAM AUX PIEDS D'ACHILLE, REDEMANDANT LE CORPS D'HECTOR.

Scène tirée du vingt-quatrième chant de l'Illiade.

LES voiles de la nuit épaissis par degrés ,
Déjà couvrent au loin les champs décolorés :
Sur son char que précède une immense richesse ,
Le monarque Troyen , accablé de tristesse ,
Mais guidé par l'espoir de racheter son fils ,
Marche secrètement vers les camps ennemis.
Mercure le conduit et brisant les barrières ,
Fait peser le sommeil sur toutes les paupières.
Bientôt l'œil de Priam distingue , à la hauteur
De la tente du chef , le toit dominateur ,
Couvert de jones brillans , dépouille des prairies ,
Et dressé par des mains au travail aguerries.
Un vaste et long espace en précède l'accès ;
D'un tissu de rameaux , l'enchaînement épais ,
Y forme une clôture étroitement serrée ,
Dont une lourde porte ouvre ou défend l'entrée.
Pour la faire mouvoir , trois robustes soldats
Uniraient vainement tout l'effort de leurs bras ;
Elle obéit et fuit sous le seul bras d'Achille.
Mercure , en y touchant , rend l'obstacle inutile ;

Et là, quand par ses soins, Priam est introduit,
» Reconnais, lui dit-il, le dieu qui t'a conduit.
» Du puissant Jupiter j'ai rempli l'ordre auguste;
» Mais cachant aux mortels la faveur la plus juste,
» Nous ne devons prêter qu'un invisible bras :
» Ici, je vais cesser d'accompagner tes pas ;
» C'est à toi, maintenant, d'achever notre ouvrage.
» Ose, sans différer, porter avec courage
» Ta douleur éloquente aux pieds de ton vainqueur :
» Parle-lui de son père, et touche son grand cœur ».

IL dit et prend son vol vers la voûte éthérée.
Priam obéissant à cette voix sacrée,
Descend, laisse les chars au soin d'un écuyer,
Et de la tente, enfin, marche vers le foyer.
Achille, seul, pensif, sa table encor servie,
Songeait à ses douleurs plus qu'au soin de sa vie.
Ses tristes compagnons, assis, mais loin de lui,
Imitaient son silence et plaignaient son ennui.
Soudain, à ses genoux, Priam se précipite,
Les presse, et dans l'excès du trouble qui l'agite,
Baigne de pleurs la main toute fumante encor
Et du sang de ses fils et du meurtre d'Hector.
Ainsi lorsqu'un proscrit fuyant la loi fatale
Qui le frappe de mort sur sa terre natale,
D'un étranger puissant accourt chercher l'appui,
Tout s'étonne, s'émeut, se tait autour de lui :
Tel l'aspect de Priam pleurant aux pieds d'Achille,
D'un long saisissement rend le cercle immobile,
Quand la voix du vieillard, à travers les sanglots,
En soupirs douloureux, laisse échapper ces mots :
» ACHILLE ! au nom des dieux, dont vous êtes l'image,

- » Rappelez-vous un père, un père de mon âge,
 » Sur le seuil du tombeau, chargé du poids des ans;
 » Peut-être qu'assailli par des périls pressans,
 » Il cherche en vain le bras vengeur de sa vieillesse;
 » Mais le nom de son fils console sa détresse;
 » Vous vivez, il le sait; son paternel amour
 » Sourit à votre gloire, espère un prompt retour.
 » Ah! de son sort au mien, affreuse différence!
 » J'avais des fils nombreux, ma superbe espérance,
 » Quand les Grecs ont paru sur ces bords étonnés,
 » L'impitoyable Mars les a tous moissonnés.
 » Un seul adoucissant mes constantes misères,
 » Combattait pour venger et nos murs et ses frères;
 » Il n'est plus : ce héros, valeureux comme vous,
 » Notre appui, mon Hector est tombé sous vos coups.
 » Je viens redemander ses dépouilles funestes;
 » Prenez tous mes trésors, et rendez-moi ses restes;
 » Épargnez-moi l'affront d'un refus odieux;
 » Soyez compatissant et respectez les dieux.
 » Songez à votre père : ah ! je suis plus à plaindre !
 » A quel plus grand effort roi s'est-il vu contraindre !
 » D'un père malheureux les lèvres ont pressé
 » Sur le sang de ses fils la main qui l'a versé ».

ACHILLE s'est ému : le nom chéri d'un père
 Réveille une douleur que la pitié tempère.
 Il retire ses mains, détourne le regard,
 Repousse doucement le suppliant vieillard.
 Du lieu qui réunit leurs regrets et leur plainte,
 Leurs souvenirs amers ont attristé l'enceinte.
 Priam pleure son fils aux pieds d'un ennemi;
 Achille pleure ensemble un père et son ami.

M A I S recueillant enfin son ame soulagée,
 Et soulevant le poids dont elle était chargée,
 Le héros tend la main à ce roi malheureux,
 Dont l'âge et l'infortune ont blanchi les cheveux.
 Il voit avec respect ce front si vénérable
 Que le tems sillonna, que la douleur accable.
 Il le relève enfin, et lui parle en ces mots :

- » INFORTUNÉ monarque ! Achille plaint tes maux :
- » Achille, en même-tems, admire ton courage :
- » Chez le fléau des tiens, dans ce lieu de carnage,
- » Sans doute, c'est le ciel qui conduit tes vertus :
- » Mais sachons mettre un frein aux regrets superflus ;
- » Ainsi le veut des dieux la puissance suprême ;
- » Ils nous privent des biens qu'ils gardent pour eux-
 » même.
- » Le bonheur n'est point fait pour les tristes humains :
- » La coupe des douleurs est seule dans nos mains ;
- » Ou si le sort cruel, par un caprice étrange,
- » D'un plaisir fugitif y permet le mélange,
- » C'est pour nous rendre encor nos tourmens plus
 » amers.
- » Mais compte les mortels qui, dans cet univers,
- » Ecrasés sous les maux dont elle est poursuivie,
- » Traînent, en gémissant, le fardeau de la vie.
- » Eh ! qui plus que mon père avait droit au bonheur,
- » Admis, quoique mortel, au plus brillant honneur,
- » A l'éclat du pouvoir, aux dons de la richesse,
- » A la table des dieux, au lit d'une déesse.
- » Quel fruit de tant de biens reçoit-il aujourd'hui ?
- » Il n'a qu'un fils : hélas ! ce fils est loin de lui.
- » Forcé d'abandonner mon père et ma patrie,

» Sur des bords étrangers je consume ma vie ,
» Je gémis , sans pouvoir leur consacrer des jours
» Dont on sait que la gloire abrégera le cours ;
» Et je me vois ainsi , jouet d'un sort perfide ,
» De tes maux et des miens , l'instrument homicide.
» Et toi-même , des rois jadis le plus heureux ,
» Fier de te voir revivre en tes enfans nombreux ,
» Quand vingt peuples , soumis à ton obéissance ,
» Adoraient , à l'envi , ta gloire et ta puissance ,
» Quel nuage sanglant a pesé sur les tiens ,
» Et versé le trépas sur Troye et ses soutiens !
» Mortels , n'espérons pas vaincre la destinée !
» Oppose une ame ferme à sa rage obstinée ,
» Et calme , s'il se peut , d'inutiles transports ,
» Qui n'arracheront point ton fils aux sombres bords.

» N o n , jamais le repos ne tarira mes larmes ,
» Si je n'ai vu l'objet qu'ont immolé vos armes ,
» Si mes pleurs n'ont coulé sur le corps de mon fils.
» Achille , hâtez-vous d'en recevoir le prix.
» Rendez , rendez Hector à mon impatience :
» Que le ciel soit chargé de votre récompense ,
» Et que l'heureux Pélée , aux pieds de vos autels ,
» Vous entoure bientôt de ses bras paternels.

A I N S I parle Priam. L'impétueux Achille ,
Parcourant le vieillard d'un regard moins tranquille ,
» Cesse , lui répond-il , de m'attendrir encor ;
» C'est ma mère et le ciel qui te rendent Hector !
» Sans le secours des dieux , nul n'aurait eu l'audace
» De franchir de mon camp le redoutable espace ;
» Mais tremble , qu'irrité par tes vœux indiscrets ,
» Je ne désobéisse aux immortels décrets ».

De sa tente, à ces mots, avec force il s'élance.
Alcime, Automédon, le suivent en silence :
Ces guerriers généreux, par un zèle assidu,
Cherchent à suppléer l'ami qu'il a perdu.
A ses ordres, tous deux pressés de satisfaire,
Détèlent les coursiers ; et du riche salaire
Apporté dans le camp pour la rançon d'Hector,
Vont aux pieds de leur chef déposer le trésor.
Le char ne reste orné que des voiles funestes
Qui du héros troyen doivent couvrir les restes.
Les captives d'Achille, avec un soin pieux,
Versent sur le cadavre un parfum précieux ;
Et d'une eau salubre arrosant ses blessures,
Réparent du trépas les sanglantes injures.
Loin des yeux de Priam s'accomplit ce devoir :
On craint qu'à cet aspect, un père, au désespoir,
Du vengeur de Patrocle attirant quelque outrage,
Du céleste secours ne détruise l'ouvrage.

M A I S déjà sur le char l'appareil est dressé ;
Sous son voile funèbre Hector est remplacé ;
Il en reçoit l'honneur des mains d'Achille même,
Qui, rendu par ces soins à sa douleur extrême,
Et contre ses assauts, encor mal affermi,
Invoque, en soupirant, l'ombre de son ami.

» Patrocle ! lui dit-il, me vois-tu, sans colère,
» Rendre le noble Hector aux larmes de son père.
» Les dieux l'ont ordonné ; j'obéis à leur voix,
» Sans jamais oublier mes sermens et tes droits.
» Sa rançon, ces trésors, et tous leurs dons profanes,
» L'immortelle amitié les consacre à tes mânes.
» Patrocle ! si mes cris vont encor jusqu'à toi,
» Lis au fond de mon cœur, juge et pardonne-moi »

Soudain , d'un pas rapide , il vole vers sa tente ,
S'assied et dit : » Priam ! j'ai rempli ton attente ;
» Hector est sur ton char : lorsque d'un nouveau jour
» Une aurore de plus va marquer le retour ,
» Pars , emmène ton fils : que la douce espérance
» Te rende le courage et calme ta souffrance ,
» Par un léger repas , viens , distrais ta douleur :
» Niobé , comme toi , victime du malheur ,
» Perdit tous ses enfans , et supporta la vie ;
« Supporte-la comme elle ; Hector même t'en prie.
» Porte dans Ilion son superbe soutien ;
» Les tombeaux de tes fils te demandent le sien.
» Ta main va l'élever au sein de tes murailles ;
» C'est-là que tous tes pleurs suivront ses funérailles ».

Il se lève à ces mots : d'une jeune brebis
Sur de longs javelots disputant les débris ,
La main d'Automédon , près d'un feu qu'il ranime ,
Change en mêts savoureux les chairs de la victime.
Sur l'autel de Bacchus modestement paré ,
Alcime sert bientôt le festin préparé.
Le vin frais a brillé dans les coupes vermeilles ,
Et les dons de Cérès ont garni les corbeilles.
Priam , sur son vainqueur , fixe un œil étonné ;
Par un charme secret il se sent entraîné.
Sur ce front magnanime , où la grandeur est peinte ,
De la souche céleste il reconnaît l'empreinte.
L'œil d'Achille , à son tour , contemple la beauté ,
L'air noble de Priam , son regard de bonté ;
Il prête aussi l'oreille à sa douce éloquence.
Ainsi , d'un même attrait éprouvant la puissance ,
Le fils de Dardanus et le vainqueur d'Hector ,
S'admirent , sont surpris , et s'admirent encor.

Le monarque troyen se lève, et dit : Achille !
Par vos soins généreux mon ame est plus tranquille ;
Souffrez que le sommeil , ce bienfait précieux ,
De ma longue douleur soulage enfin mes yeux.
Depuis que mon Hector a perdu la lumière ,
Sans repos , sans honneur , couché dans la poussière ,
Voilà le seul instant qui de mon deuil témoin ,
De mes jours défaillans m'aït vu prendre le soin.
Il dit , Achille ordonne : à sa voix attentives ,
Leurs flambeaux à la main , accourent les captives.
Bientôt , sous le portique où Priam est conduit ,
Leurs mains ont préparé l'asyle de la nuit.
Sur le sol , avec soin , s'élèvent entassées
Des hôtes des forêts , les dépouilles pressées.
Là , sur d'épais tapis , que la pourpre a couverts ,
Les payots de Morphée a ses yeux sont offerts.

MONARQUE d'Ilion , dit le fils de Pélée !
La paix de ton sommeil aurait été troublée ,
Si , pour ta sûreté , je ne t'avais soustrait
Loin du lieu que j'habite , à tout œil indiscret.
Dans la rumeur d'un camp , l'exacte vigilance
Pourrait , au roi d'Argos , signaler ta présence ;
Et de ce fier rival te livrant au pouvoir ,
Du rachat de ton fils , t'enlever tout espoir ;
Mais ici ne crains rien , et parle sans mystère :
Pour remplir à ton gré l'auguste ministère ,
De rendre au grand Hector les funèbres honneurs ,
Quel tems exige-tu ? je l'accorde à tes pleurs :
Et contenant des Grecs la vaillance guerrière ,
Je ferme des combats la sanglante carrière.

NOBLE fils de Thétis ! dit Priam satisfait !

Mon cœur sent tout le prix de ce nouveau bienfait.
 De l'urne cinéraire on va marquer la place ;
 L'éloignement des bois , et l'effroi qui nous glace ,
 Aux funèbres apprêts porteront des lenteurs :
 Neuf jours , dans nos foyers éclaireront nos pleurs ;
 Le dixième verra fumer notre hécatombe ;
 Nos mains , le jour suivant , élèveront la tombe ,
 Et si du sort , enfin , tel est l'ordre fatal ,
 Du combat , le douzième , entendra le signal.

Tes vœux seront remplis , lui répondit Achille ,
 Intéressant vieillard ! tu partiras tranquille.
 Je suspens douze jours le glaive du trépas ;
 Ma parole est sacrée , et tu n'en doutes pas.
 Que ta main dans la mienne en soit ici le gage.
 J'y compte , dit Priam touché d'un tel langage ;
 Et leurs mains se serrant par un même transport ,
 Scellent dans leur adieu leur mutuel accord.

LACHABEAUSSIERE.

R O M A N C E.

Paroles de COUPIGNY, Musique de H. BERTON.

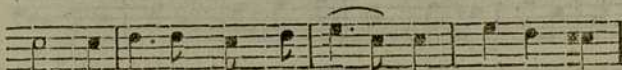
Andante amoroso



As-tre des nuits, et vous, heures pai-si --- bles,



De la lu-mière é-loi-guez le re-tour. Ar-rê-tez-



vous : laissez les cœurs sen-si --- bles Gé-mir dans



l'ombre, et sou-pi-rer d'a-mour, Gé-mir dans



l'ombre, et sou-pi - rer d'a - mour.

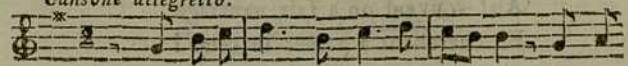
PARDONNEZ-MOI, touchante Eléonore,
Ces vers remplis de ma timide ardeur ;
Mais mon secret me resterait encore,
Si j'avais pu le garder dans mon cœur.

DE vous aimer qui pourra se défendre ?
Je vous adore, et ne le dis qu'à vous.

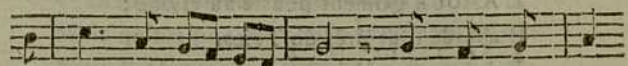
Ce simple aveu que j'ose faire entendre
Est déjà même un bonheur assez doux.

ACCOMPAGNÉ de l'ombre et du mystère,
Je reviendrai chaque soir dans ces lieux;
Vous entendrez leur écho solitaire
Vous répéter mes soupirs et mes vœux.

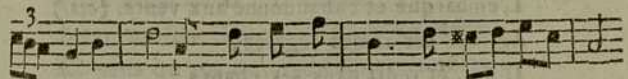
LE VOYAGE DE L'AMOUR ET DU TEMS,

*Paroles de SEGUR jeune, Musique de GUICHARD.**Cansone allegretto.*

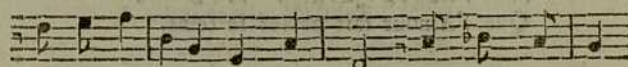
A voya-ger pas-sant sa vi--e, Cer-tain



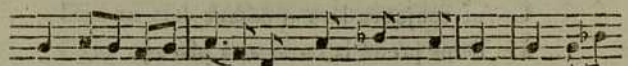
vieil-lard nom-mé le Tems, Près d'un fleuve ar-



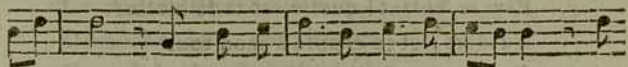
rive et s'é-cri-e: Ay-ez pi--tié de mes vieux ans,



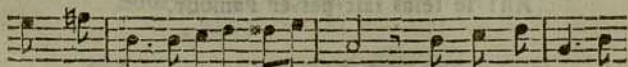
Ay-ez pi-tié de mes vieux ans. Eh quoi, sur ces



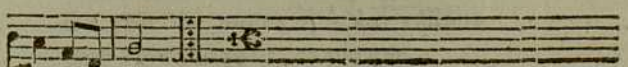
bords on m'ou-bli-e, Moi qui comp-te tous les



ins-tans! Mes bons amis, je vous sup-pli-e, Ve-



nez, ve-nez passer le tems, Venez, ve-nez pas-



ser le tems.

DE l'autre côté sur la plage,
Plus d'une fille regardait,
Et voulut aider son passage
Sur un bateau qu'Amour guidait. (*bis.*)
Mais une d'elles, bien plus sage,
Leur répétait ces mots prudens:
Ah! souvent on a fait naufrage
En cherchant à passer le tems!

L'AMOUR gaîment pousse au rivage:
Il aborde tout près du Tems.
Il lui propose le voyage,
L'embarque et l'abandonne aux vents. (*bis.*)
Agitant ses rames légères,
Il dit, et redit dans ses chants:
Vous voyez bien, jeunes bergères,
Que l'Amour fait passer le tems.

MAIS tout-à-coup l'Amour se lasse:
Ce fut toujours là son défaut.
Le Tems prend la rame à sa place,
Et lui dit: Quoi! céder sitôt? (*bis.*)
Pauvre enfant! quelle est ta faiblesse?
Tu dors, et je chante à mon tour
Ce vieux refrain de la sagesse:
Ah! le tems fait passer l'amour.

LA VALLÉE DE MONTMORENCY.

AIR: *De la Croisée.*

CERTAIN auteur avec éclat,
Mais qu'un peu de honte accompagne,
Pour flatter un vil tribunat,
Fit l'éloge de la Montagne.
Avec moins d'esprit, plus de sens,
Et sans qu'un remords l'ait troublée,
Ma muse se plut en tout tems

A chanter la Vallée.

C'est sur les monts que les Titans
Ont au ciel déclaré la guerre ;
C'est sur des monts que les volcans
Menacent d'embrâser la terre.
Le souffle de l'aridité
Dessèche leur cime isolée,
Quand la douce fécondité
Sourit à la Vallée.

Si, sur ce globe, on voit des monts
Nécessaires à sa structure,
On voit du moins que les vallons
Ont été faits pour sa parure.
Si, sur les rocs, l'onde en courroux,

Roule sa fougue déréglée ,
 Son cours paisible , utile et doux ,
 Caresse la Vallée.

C'est sur un mont bien escarpé
 Que la gloire a son domicile ;
 Mais c'est aux vallons de Tempé
 Que règne le plaisir facile.
 La peine de long-tems gravir ,
 Glacerait ma muse assoufflée ;
 J'immole la gloire au plaisir.

Hommage à la Vallée !

Je sais que sur un double mont
 Quelquefois le plaisir habite ,
 Quand à l'heureux fils d'Apollon
 La route n'est pas interdite ;
 Mais n'en déplaît à ses appas ,
 La volupté n'est pas comblée ,
 Si l'on y reste et ne peut pas
 Descendre en la Vallée.

Mais ce n'est Tempé ni Délos ,
 Ni Josaphat , qu'ici je chante ;
 Une Vallée , à mes pinceaux ,
 Offre une image plus touchante :
 Celle que , par des beaux écrits ,
 L'auteur d'Emile a signalée ,
 Présente à tous mes sens ravis ,
 La plus belle Vallée.

C'est-là que j'ai vu chez D***
 Plus d'une sœur de Polymnie ;

Là , j'ai vu le beau rendez-vous
Et des grâces et du génie.
Là , de mille talens divers ,
J'ai vu la foule rassemblée ;
Là , j'ai vu que le dieu des vers (1).
Aime aussi la Vallée.

O toi , le plus beau des climats ,
Temple des fleurs , séjour des belles !
Pourquoi faut-il que les frimats ,
Pour quelque tems , te privent d'elles ?
De ton charme si précieux ,
L'hiver , hélas ! t'a dépouillée.
Reçois nos regrets , nos adieux.
Adieu chère Vallée.

Mais cette mort n'aura qu'un tems :
Réparant bientôt tes disgrâces ,
Tu verras l'amoureux printems
Ramener les fleurs et les grâces.
Alors renouvelant tribut
A ta beauté renouvelée ,
Nous te dirons cent fois salut ,
Salut belle Vallée.

L A C H A B R A U S S I E R R E .

(1) On sait que c'est dans la vallée de Montmorency qu'habite Saint-Lambert, et qu'on y réunit quelquefois Legouvé, Arnault, Saint-Marcel, Desherbiers, et plusieurs autres poètes.

LITTÉRATURE.

Essai sur les Fables et sur leur histoire, adressé à la citoyenne DUBOCCAGE. — Ouvrage posthume de JEAN-SYLVAIN BAILLY, 2 vol. in-8°. A Paris, chez GUILLAUME DEBURE, l'aîné, rue Serpente, N°. 6.

LE nom seul de l'auteur de cet ouvrage doit intéresser tous ceux qui ont lu les divers écrits dont il a enrichi les sciences et la littérature française. Le souvenir de cet illustre martyr de la révolution doit arracher des larmes à tous les cœurs sensibles : il offrit un grand exemple des vicissitudes humaines, et sa mort un grand modèle de force et de courage à tous ceux qui, comme lui, se sont sacrifiés à la cause du peuple ; de ce peuple qui, comme dit Charron : *est envieux et malicieux ennemi des gens de bien, contempteur de vertus, et voulant mal aux gens d'honneur sans savoir pourquoi.*

Cet ouvrage qui est, en quelque façon, la suite des *Lettres sur l'Origine des Sciences et sur l'At-*

l'antide de Platon, que *Bailly* a donné au public, est du petit nombre de ceux qui feront honneur à la fin de ce siècle, et qui doivent consoler les vrais littérateurs de ce torrent de misérables productions dont nous sommes inondés. Outre le charme du style dont le secret semble s'être perdu pour nous, on y trouvera une érudition immense qui vient heureusement à l'appui du système que l'auteur s'est proposé. Il veut nous prouver de de plus en plus que les peuples du nord furent les instituteurs de la mythologie, et c'est dans les monumens que l'antiquité nous a laissés épars dans ses ténèbres, que *Bailly* cherche l'origine des Fables, et non comme *Pluche* et *Warburton*, dans le culte des animaux ou les hiéroglyphes des égyptiens. Il se transporte chez les plus anciens peuples de la Grèce; il suit les colonies étrangères qui vinrent s'y établir; il parle des fêtes de ces premiers tems, et s'arrête à l'île de Délos, et sur-tout aux relations très-intimes que les Hyperboréens, ou peuples du nord, avaient conservées avec son temple. « Ils y envoyaient, dit-il, » annuellement les offrandes de leurs fruits. C'est » un fait attesté par *Hérodote*, *Pausanias* et *Cal-* » *limaque*. Des vierges choisies, accompagnées » par cent jeunes gens d'un courage et d'une » vertu également éprouvés, portaient les of-

» frandes ; mais les droits de l'hospitalité ayant
» été violés envers ces jeunes filles , les Hyper-
» boréens , pour ne pas les exposer davantage ,
» prirent le parti de faire passer , de main en
» main , leurs offrandes par le moyen des peuples
» qui se trouvaient sur la route ». Ces offrandes
envoyées à Délos ont l'air d'une redevance , d'un
hommage rendu par un peuple , au peuple dont
il est originaire ; mais *Bailly* veut prouver le
contraire , et fait voir que les dieux de la Grèce
lui avaient été donnés par le nord. Les premiers
prophètes de Delphes furent , selon lui , Hyper-
boréens. Parmi eux se trouve un certain *Olen* ,
qui paraît avoir été aussi le premier poète de
la Grèce. Il était venu de Lycie , et ses ayeux
du septentrion. C'est lui qui avait fondé les cultes
d'Apollon et de Diane qu'il a chantés dans ses
hymnes , et qui furent les dieux les plus révé-
rés des grecs.

Bailly décrit ensuite la situation des Hyper-
boréens par rapport à la Grèce , et il nous fait
voir comment , de proche en proche , ces peuples
ont pu être connus de ses habitans ; il fait plus ,
il nous prouve qu'ils eurent autrefois des alliances
très-intimes , et le scythe *Abaris* , personnage de
la plus haute antiquité , vint dans la Grèce pour
renouveler l'amitié ancienne qui existait entre

ses compatriotes et les habitans de Délos. Il paraîtra singulier que le culte du dieu de la lumière ait été apporté par des peuples qui, disait-on, avaient chaque année une nuit de six mois, et dont les campagnes étaient couvertes de neiges presque toute l'année; mais on peut répondre aux incrédules, que comme le retour du soleil était le plus grand bienfait pour les Hyperboréens, il était naturel qu'ils l'accueillissent avec de vifs témoignages de joie, des chants et des offrandes, et qu'ils lui élevassent des autels de reconnaissance, plutôt que les nations qui en jouissaient toute l'année.

De ce chapitre l'auteur passe à la fable des enfers. C'est celle qu'il regarde comme une des plus utile aux hommes. » On ne peut, dit-il, » contenir le méchant sur la terre que par la » loi; la loi ne peut rien sans la force, et lorsque » le méchant a la force en main, lorsqu'il est » le maître de faire la loi ou de l'interpréter, » la justice abandonne la terre, elle se réfugie » dans le ciel, et l'innocence lève les mains vers » elle, en implorant la mort qui fait rentrer » l'oppresser et l'opprimé dans la même poussière. C'est alors que le ciel s'ouvre et que la » révélation, ou à son défaut, la sagesse, y lit » le dogme d'une autre vie, où, devenus égaux,

» nous sommes tous jugés avec équité, et où
» sont distribués les châtimens et les récompenses.
» Cette vérité que nous trouvons chez les payens
» sous la forme des fables, est devenue la consolation des petits et l'effroi des grands. Le
» méchant fort et puissant, serait trop heureux
» s'il n'y avait pas de dieu, si la mort pouvait
» frapper son ame comme son corps, et la terre
» l'engloutir tout entier. Le spectacle des hommes,
» frémissans d'eux-mêmes, est une leçon vivante
» pour l'humanité ». Il semble que le malheureux *Bailly* prévoyait sa destinée, lorsqu'il écrivait ces paroles; mais, selon lui, la croyance de l'immortalité de l'ame a été assez tardive dans la Grèce. Elle ne fut enseignée que par *Phérecidas*, maître de *Pythagore*; mais on y eut de bonne heure la connaissance des enfers. On distinguait deux choses dans l'homme, le corps dissoluble, et l'ombre qui passait au séjour des morts, mais qui conservaient un souvenir de leur union, et un certain amour l'un pour l'autre. C'était un malheur d'être privé de la sépulture, l'ombre en était instruite, et restait inconsolable et errante sur les bords du *Styx*, jusqu'à ce qu'on eût rendu le dernier honneur à sa dépouille mortelle. Ici l'auteur fait la description de l'enfer des anciens, et la rapproche des idées que les

Hyperboréens avaient apportées dans la Grèce. Il passe delà à la fable des *Argonautes*, à celle d'*Orphée* et des *Muses*, et les discute d'une manière très-séduisante, et propre à faire adopter son système. Nous ne le suivrons point dans tous ses détails, les bornes de ce journal nous prescrivent d'y renvoyer le lecteur, qui ne se repentira point d'avoir lu son ouvrage. S'il juge qu'il est possible que ce ne soit qu'un roman, il conviendra du moins qu'il est plein d'esprit et d'instruction, qu'il meuble la tête de grandes choses, et que la lecture en est bien préférable à celle de ces monstrueux romans dont la foire de Leipsick inonde l'Europe.

 LES DINERS DU VAUDEVILLE, N^o. 33,

Prairial an 7.

ON trouve dans ce N^o. des couplets très-agréables du C. *Pis*. Il a encore cette fois-ci le double mérite des difficultés vaincues. Le sujet qui lui est tombé au sort est le *Dialogue*. Voici un des seize couplets qui forment sa chanson, et qui riment tous en *ogue*. Elle est sur l'air : *Te bien aimer, ô ma chère Zélie !*

Quand *Fontenelle* écrit un *dialogue*,
Que de bons mots y sont par lui versés !
Mais que d'auteurs dont j'ai le catalogue,
Dans leurs écrits n'en versent pas assez !

Le C. *Philipon-la-Madelaine* fait aussi remarquer cinq couplets qui ouvrent le Recueil, dans lesquels il a chanté le mois Prairial.

Mais ce qui étonnera le plus sans doute, c'est que *Chazet* ait su profiter de son sujet (*l'Accident réparé*), pour faire amende honorable au public. Il termine sa chanson par deux couplets sur l'air : *Mon père était pot*. Les voici.

Mes amis avant de finir,
Un mot encor, de grace ;

Pour mieux nous montrer l'avenir

Le passé tient la glace.

Traçons

Des leçons ,

Mais adoucissons

Les traits de la satire ;

Songeons qu'un couplet

Quand il pique , plaît ,

Jamais quand il déchire.

Moi-même cédant aux attrait

D'un malin vaudeville ,

J'ai fait ce que je blâme ; mais

Je veux changer de style.

L'auteur qui prétend

Réformer gaîment

Des mœurs comme les nôtres ,

Doit se corriger

Avant de songer

A corriger les autres.

Ainsi voilà *Chazet*, réformateur de nos mœurs,
qui nous promet de nous corriger gaîment, quand
il se sera corrigé. Heureusement nous avons du
tems devant nous.

CHARLES ET ALMA, ou *les Amours du sire d'Urgel et de la comtesse de Lodève*, 2 vol. in-12. chez LARAN, libraire, Palais Egalité, galerie de bois à droite, du côté du jardin, n°. 245.

L'AUTEUR dit dans son avertissement que » deux jeunes gens s'aiment avec transport ; leur amour est approuvé de leurs parens , et l'hymen doit les unir un jour. Jusques-là rien ne trouble un bonheur qui naît d'une flamme légitime ; mais dès l'instant qu'ils s'écartent du sentier de la vertu , et qu'ils ont commis une faute grave , un malheur affreux vient les punir. Homicides , abandonnant la maison paternelle , séparés pendant long-tems , objets du courroux du ciel , tourmentés de remords , ils ne se rejoignent que pour expirer à l'instant ». Tel est le plan simple et moral de cet ouvrage ; l'auteur paraît l'avoir bien rempli. L'intérêt s'y soutient d'un bout à l'autre , et le style mériterait les éloges du lecteur , s'il n'était surchargé de comparaisons et de détails qui appartiennent plus au poëme épique qu'au roman qui demande plus de simplicité : on peut lui reprocher aussi des descriptions trop

multipliées, des néologismes, et le retour trop fréquent de termes qui doivent être relégués dans les livres des savans et des artistes; mais on doit dire que, quoique fort jeune, l'auteur est l'un et l'autre, et ses défauts sont admirablement rachetés par des morceaux pleins de graces et de beauté. Tel nous a paru l'épisode d'*Algar et d'Aïnor*, qui est raconté par un vieil hermite. Nous avons admiré la description du sabbat, dans laquelle l'auteur n'a rien oublié de ce qui pouvait épouvanter l'imagination du lecteur : il y a rassemblé tout ce que l'histoire nous a transmis sur les mystères des sorciers; et le morceau serait vraiment digne de figurer dans un poëme; mais l'érudition que l'auteur y a prodiguée nous a paru un peu hors d'œuvre, quoique le siècle où la scène est placée fût celui de toutes les superstitions. Les sorciers n'y cherchaient pas tant de façons, et savaient fort bien évoquer les diables et opérer leurs sortilèges sans tout l'appareil qui est ici étalé aux yeux du lecteur. Pour être bon écrivain, comme bon peintre, il faut donner à son tableau les lumières, les ombres et les couleurs qui leur conviennent, et c'est cet art sur-tout qui les rend imitateurs de la nature, et fait admirer leurs ouvrages.

L'auteur du *Sire d'Urgel*, pour notre commo-

dité, a enrichi son livre de notes qui expliquent les mots qui pourraient nous arrêter; mais n'importe; je n'aime point, dans un roman qui se passe au douzième siècle, qu'on me parle des Romains, des Grecs, des magiciens de Pharaon, de la pythonisse de Saül. L'ignorance même de ce tems m'intéresse; et je veux, quand je suis avec nos bons ayeux, qu'on me laisse avec leurs mœurs et leurs usages, tout grossiers qu'ils puissent être. J'engage donc, pour mon compte, le jeune homme intéressant qui a composé ce roman, à soigner, à l'avenir, le coloris de son style. Tout annonce qu'il peut donner un jour des ouvrages qui seront bien reçus du public.

Nota. L'abondance des matières nous force à renvoyer au N°. prochain la Réponse à l'*Essai sur le Drame*, que nous avions annoncée pour celui-ci.

A G R I C U L T U R E.

*OBSERVATIONS et Expériences sur les moyens de
prévenir la coulure de la vigne.*

LA culture de la vigne en France est une de celles qui doivent fixer d'une manière particulière l'attention des cultivateurs, parce qu'aucune nation ne peut rivaliser avec elle, ni sur la qualité, ni sur la quantité des produits, en les considérant sous le point de vue de la consommation la plus habituelle, et même la plus propre à satisfaire en même-tems le goût et la fantaisie des consommateurs.

Mais la culture de cette plante exige des soins et une attention de la part de ceux qui s'y livrent, qui en diminueraient beaucoup le produit et la qualité, s'ils négligeaient d'en suivre tous les détails en vrais observateurs.

Nous ne rendrons pas compte ici de tous les soins que doit prendre un propriétaire de vignes, ni de tous les accidens auxquels cette plante est sujette ; nous ne parlerons que de la coulure, un

de ceux qui diminuent le plus considérablement l'abondance des récoltes, accident que des expériences suivies par des cultivateurs éclairés et instruits peuvent diminuer, et même rendre presque nul, en suivant exactement les procédés contenus dans le procès-verbal que nous allons transcrire.

Quoique ces procédés ne puissent laisser aucun doute sur les résultats qu'en ont obtenus des cultivateurs dont les lumières et une pratique de grand nombre d'années nous sont connues, nous pensons que, pour fixer définitivement les idées sur cet objet, les cultivateurs de tous les pays vignobles, et particulièrement ceux où les vins deviennent un objet de commerce vraiment intéressant, doivent prendre dans la plus grande considération les expériences que nous leur indiquons : nous les invitons à les répéter, et à nous communiquer leurs résultats : nous nous ferons un devoir de les propager par la voie de notre journal, et par tous les autres moyens qui sont à notre disposition.

EXTRAIT des minutes déposées aux archives de l'Administration municipale du canton de Brunoy.

Ce jourd'hui 19 messidor an 5 de la république, une et indivisible, nous *Pierre-Louis Davous*,

Louis-Antoine Leprevost, commissaires nommés par arrêté de l'administration municipale du canton de Brunoy, en date du 29 prairial dernier, et de l'administration centrale du département de Seine-et-Oise, suivant la lettre de ce mois : *Louis-Jacques Venteclef*, *Antoine Lacroix* ; *François Guérin* et *Jean-Charles Droit* ; aussi commissaires de l'administration municipale, nommés par le même arrêté ; *Philippe-Victoire Vilmorin*, cultivateur, membre du bureau consultatif d'Agriculture, et *Pierre Fleuret*, cultivateur, tous deux demeurans à Paris, au lieu et place du cit. *Labergerie*, commissaires nommés par le ministre de l'intérieur, à l'effet d'être présens à une opération indiquée par le cit. *Lambry*, cultivateur à Brunoy, ayant pour objet d'empêcher la coulure de la vigne, laquelle opération consiste dans une incision circulaire sur le bois de l'année précédente, et à enlever un anneau de la substance corticale, vulgairement appelée *écorce*, de la largeur d'une ligne au plus :

Nous sommes transportés, 1^o. dans le jardin du cit. *Venteclef*, audit Brunoy, où le cit. *Lambry* et quelques-uns des commissaires ont opéré sur une quantité assez considérable de ceps de différentes espèces, en observant de

laisser, soit sur le même pied, soit sur ceux environnans, des sujets sur lesquels il n'a point été opéré, pour servir de pièce de comparaison.

2°. Dans la vigne du cit. *Senex*, aîné, située à Sablons, tenant du nord au cit. *Fillon*, où il a été opéré de même à différens endroits de la pièce.

3°. Chez le cit. *Baudin*, cultivateur à Brunoy, où il a été opéré sur quelques ceps en espalier et contre-espalier de chasselas de Bar-sur-Aube, reconnu pour couler constamment depuis environ quinze ans.

Il est à observer que l'opération du citoyen *Lambry*, d'après l'expérience qu'il en a faite, ne devait avoir lieu que sur les sujets commençans à entrer en fleur ; que c'est de cette manière que lui et les commissaires ont le plus généralement opéré ; mais cependant ils ont aussi opérés sur des sujets moins avancés en fleur, en observant de les marquer par des brins de jonc ; d'autres en pleine fleur, et enfin sur des sujets sortis de fleur.

Le cit. *Lambry*, qui, en attendant la réunion des commissaires, avait été invité par l'administration municipale de commencer ses opérations là où il le jugerait convenable, a annoncé l'avoir faite chez le cit. *Chevalier*, propriétaire à Soulnis ; ce qui a augmenté d'autant les expé-

riences, par les différentes expositions où se trouvent placés les sujets opérés.

Et pour constater les résultats desdites opérations, les susdits commissaires ont indiqué leur réunion au 24 fructidor prochain, dix heures du matin. (*Suivent les signatures.*)

Et le 24 fructidor an 5 de la république française, une et indivisible, dix heures du matin, nous, *Philippe-Victoire Vilmorin, Pierre Fleuret, Pierre-Louis Davous, Louis-Antoine Leprevost*, commissaires dénommés au procès-verbal ci-dessus, et *Henri-Alexis Tessier*, membre du bureau consultatif d'Agriculture, commis par le ministre de l'intérieur à l'effet de constater, conjointement avec les citoyens susnommés, le résultat des expériences mentionnées audit procès-verbal, en présence des cit. *Noisette, Lambry et Baudin*, cultivateurs à Brunoy; le cit. *Senex*, aussi cultivateur; les cit. *Caseau et Beaurain*, propriétaires à Mandres; le cit. *Litski*, cultivateur à Varennes; les citoyens *Boucher et Payseu*, cultivateurs à Yerres: nous sommes transportés dans le clos cultivé par le cit. *Baudin*. Nous avons remarqué, 1°. que tous les scions, soit simples, soit bifurqués, sur lesquels l'opération a été faite, portaient des grappes parfaitement garnies, tandis que ceux sur lesquels

on n'avait fait aucune incision, ont éprouvé les mêmes accidens de coulure qui constamment avait lieu tous les ans.

2°. Que, malgré la manière d'opérer indiquée par le cit. *Lambry* sur le bois de l'année précédente, néanmoins ayant aussi opéré sur du bois de trois ans, nous avons vérifié que les résultats ont été absolument les mêmes.

3°. Que dans le jardin du cit. *Venteclef*, la vigne n'ayant pas coulé, l'effet de l'opération est presque insensible, si ce n'est cependant sur un cep connu pour couler assez habituellement, où les raisins se trouvent généralement beaux sur les ceps opérés.

4°. Que dans la vigne du cit. *Senex*, tous les ceps opérés ont produit des grappes plus garnies, et l'effet a été bien plus sensible sur des ceps de meillier blanc et de goet noir.

Le cit. *Baudin*, a déclaré qu'à l'égard des ceps précoces, sur lesquels on avait opéré dans son clos, l'effet a été tel, que la maturité a été accélérée de plus de quinze jours, et que pour pouvoir en tirer parti, il a été obligé de le récolter; que l'effet de l'opération a encore été de rendre le raisin plus gros qu'à l'ordinaire.

Il est à remarquer que le bois prend plus de grosseur au-dessus de l'incision, et que l'opéra-

tion accélère non-seulement la maturité du bois, mais encore celle du fruit.

Il a été constaté que les ceps sur lesquels l'incision a été faite trop profondément et au-delà de l'écorce, ont été altérés dans le bois et le fruit.

Il est observé que la remarque faite par le cit. *Baudin*, sur l'accélération de la maturité, a déjà été faite, tant au bureau d'Agriculture qu'à l'académie des Sciences, et que cet effet était déjà généralement connu relativement à la maturité des fruits.

(*Suivent les signatures.*)

L O I.

Loi du 24 prairial concernant l'action en rescision contre les ventes d'immeubles faites pendant la dépréciation du papier-monnaie.

ART. I^{er}. En conséquence du paragraphe troisième de l'article premier de la loi du 19 floréal an 6, relative à l'action en rescision, pour cause de lésion d'outre moitié, contre les ventes d'immeubles pendant la dépréciation du papier-monnaie, les experts ne doivent avoir égard aux facilités et avantages résultans des termes accordés pour le paiement du prix de la vente, qu'à raison desdits termes, sans pouvoir prendre en considération la dépréciation qu'auraient subis les assignats aux époques des paiemens.

La valeur assignats sera toujours celle qui avait lieu lors de la vente.

II. Quand la vente aura été faite à termes, avec stipulation de l'intérêt au taux légal, il ne sera fait aucune déduction sur le prix à raison dudit délai.

III. Lorsque dans la vente faite à termes, il aura été stipulé que, pendant les termes, il n'y aurait point lieu au paiement des intérêts; pour l'estimation de la lésion, il sera fait déduction sur le prix de vente fixé en assignats, valeur nominale, du montant de l'intérêt légal, en même valeur nominale d'assignats, jusqu'aux époques où les paiemens

mens ont dû être faits, suivant la convention ; et en cas de paiemens par anticipation , jusqu'aux époques de paiemens.

IV. Si la vente a été faite à termes , avec stipulation d'un intérêt à un taux inférieur au taux légal , il sera fait déduction sur le prix capital de la vente , sous le mode établi par le précédent article , jusqu'à concurrence du déficit , pour atteindre l'intérêt au taux légal.

LIVRES NOUVEAUX.

*OUVRAGES de Littérature Française ou Étrangère
qui ont paru en prairial.*

Voyage dans la haute et basse Egypte, fait par l'ordre de l'ancien gouvernement; par *Savary*. 5 vol. in-8°. , avec 1 vol. in-4°. , renfermant 40 planches en taille-douce. Prix , 21 et 25 fr. Chez *Buisson* , rue Haute-Feuille , n°. 20.

Lycée, ou *Cours de littérature ancienne et moderne*; par *J. F. Laharpe*. 8 vol. in-8°. Prix , 36 fr. Chez *Agasse* , rue des Poitevins , n°. 18.

Histoire naturelle de Buffon , rédigée par *Savary*, avec des notes. 60 vol. in-8°. , proposés par souscription. Les deux premiers volumes paraissent. 8 fr. Chez *Dufart* , libraire , rue des Noyers.

Précis historique des campagnes de l'armée du Rhin et Moselle pendant l'an 4 et l'an 5; par le citoyen *Dedou* , l'aîné, avec une carte. Prix , 4 fr. 50 cent. Chez *Magimel* , quai des Augustins.

Mémoires d'Hypolite Clairon, et réflexions sur la déclamation théâtrale, publiés par elle-même, seconde édition. Prix , 4 fr. Chez *Buisson* , rue Haute-Feuille.

Essais politiques, économiques et philosophiques, traduits de l'anglais; par *Benjamin* , comte de Rumford , membre des sociétés royales de Londres

L I V R E S N O U V E A U X. 339

et Dublin, de l'académie royale de Berlin, etc. etc.
2 vol. in-8°. Prix, 10 fr. 50. cent. A Genève,
chez *Manget*; à Strasbourg, chez *Levrault*; à Lille,
chez *Vanakere*; à Bordeaux, chez *Lafite*. A Paris,
chez *Fuchs*, rue des Mathurins; *Maradan*, rue
Pavée-André-des-Arts; *Dugour*, rue Serpente.

*Voyage historique et pittoresque de l'Istrie et de
la Dalmatie*; par le citoyen *Cassas*, rédigé par
J. Lavallée, neuvième livraison. Chez *Née*, gra-
veur, rue des Francs-Bourgeois-Michel; et chez
Barez, éditeur, rue Mélée, n°. 7.

*Essai sur les antiquités du Nord et les anciennes
langues septentrionales*; par *Charles Pougens*, de
l'institut national de France, de la société philo-
technique de Paris, etc. Deuxième édition. Paris,
chez *Charles Pougens*, imprimeur-libraire, quai
Voltaire, n°. 10.

*Opérations des changes des principales places de
l'Europe*; par *Joseph-René Ruelle*. Troisième édi-
tion, corrigée et augmentée. 1 vol. in-8°. Prix,
6 fr. Chez *Blanchon*, libraire, rue Haute-Feuille.

*Essai sur les causes qui, en 1649, amenèrent en
Angleterre, l'établissement de la république; sur
celles qui devaient l'y consolider; sur celles qui l'y
firent périr*. Par *Boulay* (de la Meurthe), repré-
sentant du peuple. in-8°. Prix, 1 fr. 50 cent. Chez
Baudouin, imprimeur du corps législatif.

*Grammaire raisonnée, ou principes de la Langue
française*; par *J. Edme Serreau*. 1 vol. in-8°.
Prix, 2 fr. 50 cent. Chez *Richard*, *Caille*, et
Ravier, libraires, rue Haute-Feuille.

Elémens d'arithmétique, à l'usage des écoles primaires; par J. B. Sarret. 1 vol. in-8°. Prix, 3 fr. 75 cent. Chez Firmin Didot, rue Thionville.

Observations pour les instituteurs, sur les élémens d'arithmétique, à l'usage des écoles primaires; par le même. Chez Firmin Didot, rue Thionville.

Méthode de Maupin, sur la manière de cultiver la vigne, et l'art de faire le vin. Un vol. in-8°, avec deux planches en taille-douce. Prix, 3 fr. 50 cent. Chez Delaplace, libraire, rue de la Harpe, n°. 124.

Tableau du règne végétal, selon la Méthode de Jussieu, par E. P. Venténa, de l'institut national de France, l'un des conservateurs de la bibliothèque du Panthéon. 4 vol. in-8°. avec fig. A Paris, chez l'auteur, carré Gênevieve, n°. 8; et chez Fuchs, libraire, rue des Mathurins.

Mémoires et observations de chimie de Bertrand Lepelletier, docteur en médecine, membre de l'institut national de France, etc. 2 vol. in-8°. Prix, 10 fr. Chez Croullebois, libraire, rue des Mathurins.

Introduction à l'art d'écrire par principe, démontrée par des modèles d'écriture française, suivie de l'anglaise, romaine, et coulée allemande; par J. F. Kiechel. 1 vol. oblong, avec 26 planches. Prix, 9 fr. Chez Kœnig, libraire, quai des Augustins, n°. 18. A Strasbourg, chez le même, rue du Doule.

Cours d'études encyclopédiques, ou nouvelle encyclopédie élémentaire, par François Pages, auteur de *l'histoire secrète de la révolution*, 6 vol. in-8°.

avec 62 tableaux. Prix 56 fr. Chez *Artaud*, libr. quai des Augustins, n^o. 50.

Voyage en Hongrie, précédé d'une description de la ville de Vienne, et des jardins impériaux de Schœnbrun, par le docteur *Robert Townson*, traduit de l'anglais par *Cautwell*, 3 vol. in-8^o. avec 18 planches. Prix 15 fr. Chez *Poignée*, imprimeur-libr. rue Haute-Feuille, n^o. 16.

Narrative of the loss of the ship Hercules, etc. Histoire du naufrage du vaisseau l'Hercule, commandé par le capitaine B. Stout, sur la côte d'Afrique, le 16 juin 1796; et détail circonstancié de ses voyages dans les déserts de l'Afrique méridionale, et dans les colonies jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, in-8^o. Prix 3 schell. *Johnson*, 1798.

Abrégé d'anatomie, à l'usage des élèves en médecine et en chirurgie, 2 vol. in-12. Prix 5 fr. Chez *Etienne Barrois*, libraire rue Haute-Feuille, et *Méquignon*, rue de l'Ecole de Santé.

Œuvres posthumes de Dalember, 2 vol. in-12, 5 fr. Chez *Charles Pougens*, imprimeur-libraire, quai Voltaire.

Manuel pour servir à l'histoire naturelle des Oiseaux, des Poissons, des Insectes et des Plantes, traduit du latin de *J. Reinhold Fooster*, par *J. B. F. Leveillé*, médecin de l'école de Paris, 1 vol. in-8^o. Prix 5 fr. Chez *Villier*, libraire, rue des Mathurins.

Traité élémentaire de Statique, à l'usage des écoles de la marine, par *Gaspard Mengs*, 1 vol. in-8^o. avec 5 planches. Chez *Besson*, libraire, rue de la Loi.

342 LIVRES NOUVEAUX.

Dieu, poëme épique en huit chants, par P. Gallet, 1 vol. in-8°. Prix 3 fr. Chez Artaud, lib. quai des Augustins.

PIÈCES DE THÉÂTRE.

Le Quart-d'heure de Rabelais, com. en un acte, en prose, mêlée de vaudevilles, par les CC. *Dieu-la-Foy* et *Prévôt-d'Iray*, représentée pour la première fois sur le Th. du Vaudeville, le 15 nivôse an 7. Prix 1 franc 50 cent. avec des airs notés.

Arlequin tout seul, com. monologue, en prose et en vaudevilles, par *Emmanuel Dupaty*, représentée sur le même théâtre, le 14 frimaire, an 7. Prix 1 fr. 50 cent. avec gravure et des airs notés.

Cadet Roussel misantrope et Manon repentante, parodie de *Misanthropie et Repentir*, comédie en un acte, représentée sur le Th. des Variétés, jardin Égalité, le 4 floréal an 7. Prix 1 fr. 50 cent.

Clément Marot, vaudeville anecdotique en un acte, par les CC. *Armand Gouffé* et *Georges Duval*, représenté pour la première fois sur le Th. des Troubadours le 19 floréal an 7. Prix 1 fr. 50 cent. avec la musique.

Toutes ces pièces se trouvent chez le libraire au théâtre du Vaudeville, ou à son imprimerie, rue des Droits-de-l'Homme, N°. 44.

ROMANS NOUVEAUX.

Aventures de Donald Campbell, dans ses voyages aux Indes, par terre, traduit de l'anglais par C. Ch. 2 vol. in-12, avec figures. Prix 5 fr. Chez Gide, place Sulpice.

Charles et Alma, ou les amours du sire d'Ur-

L I V R E S N O U V E A U X. 343

gel, 2 vol. in-12. Prix 2 fr. 50 cent. Chez *Laran*,
imprimeur-libraire, Palais Egalité.

Conrad, ou le Croisé, anecdote du XII^{me} siècle, traduit de l'allemand par *M. Muller*, 1 vol.
in-12, fig. Prix 2 fr. Chez *Gide*, libraire, place
Sulpice.

Clémence de Villefort, par l'auteur de *Marie
de Saint-Clair*, 2 vol. in-12, avec figures. Prix
3 fr. Chez *Dentu*, imprimeur-libraire, Palais
Egalité, galerie de bois, n^o. 24.

Henri Willoughby, 2 vol. in-12. Prix 7 schell.
London. Chez *Kearsley*.

Arthur Fitz-Albini, 2 vol. in-12. Prix 7 schell.
Londres. Chez *White*.

Geraldina, nouvelle tirée d'une histoire récente,
traduite de l'anglais par *Carlos D. Zeir*, 3 vol.
in-12 avec figures. Prix 5 fr. Chez *Nicolle*, libr.
rue du Bouloy, n^o. 56.

*Le nouveau Faublas, ou les aventures de Flor-
belle*, pour faire suite au *Faublas de Louvet*, par
J. F. Mimault, 4 vol. in-18. fig. Prix 4 fr. Chez
Le Petit, libraire, quai des Augustins.

Walsingham, 5 vol. in-12, fig. Chez *Rabaut le
jeune*, libraire, place du Carousel.

*Eugène et Eugénie, ou la surprise conjugale,
histoire de deux enfans d'une nuit d'erreur, et de
leurs parens*. par le citoyen *Desforges*, 4 vol. in-
12, figures. Prix 7 fr. 50 cent. Chez *Marignon*,
rue de la Monnaie.

Frédéric, par *J. F.* auteur de *la Dot de Suzette*,
3 vol. in-12, fig. Prix 5 fr. Chez *Plassan*, impr.
libraire, rue du cimetière St. André-des-Arts.

344 LIVRES NOUVEAUX.

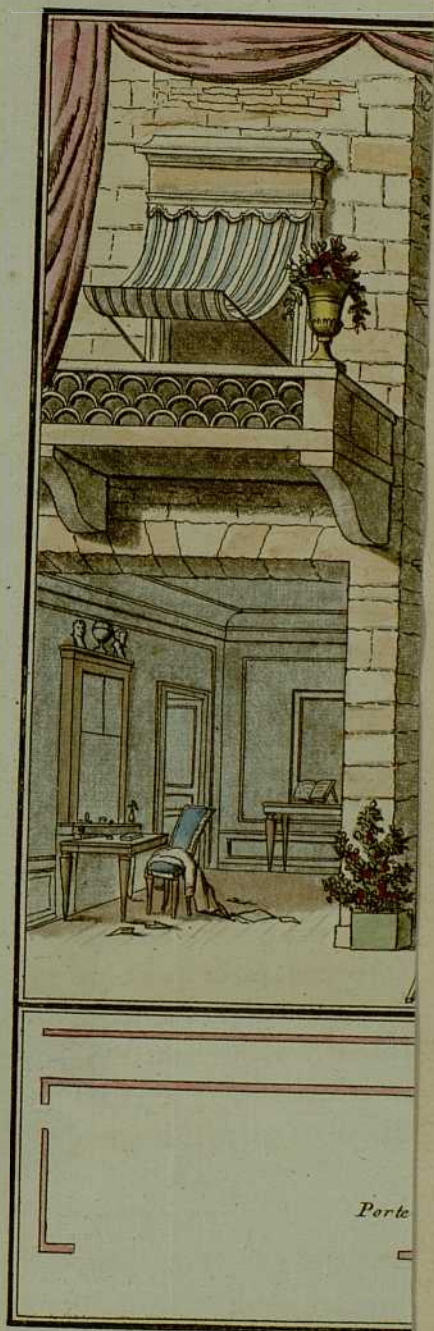
Agnès de Courci, par Mad. Bennett, auteur d'*Anna*, ou l'héritière galloise, et de *Rosa*, ou la fille mendiante, traduit de l'anglais, 4 vol. in-12, fig. Chez Pougens, libr. quai Voltaire.

Le jeune philosophe, traduit de l'anglais de Charlotte Smith, 3 vol. in-12, figures. Prix 5 fr. Chez Nicole, rue du Bouloy, n°. 56.

Rosalie, ou les mystères de Glaswerca, par Maria Dallington, traduit de l'anglais par Levesque, 1 vol. in-12. Prix 1 fr. 80 cent. Chez Rochete, rue Sorbonne, n°. 382.

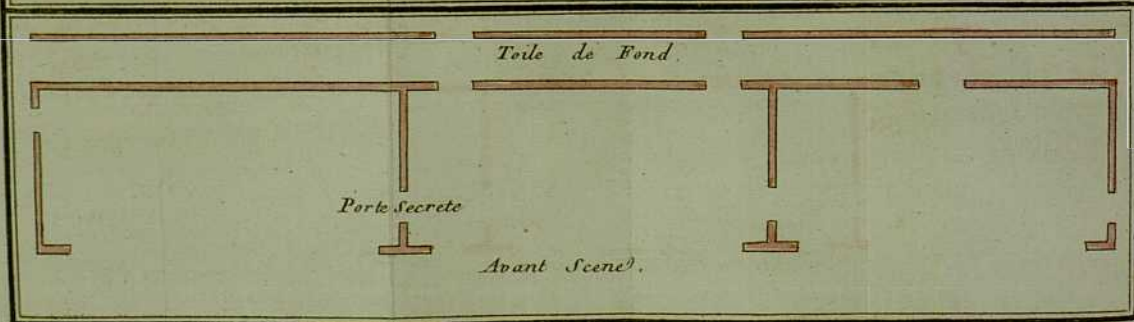
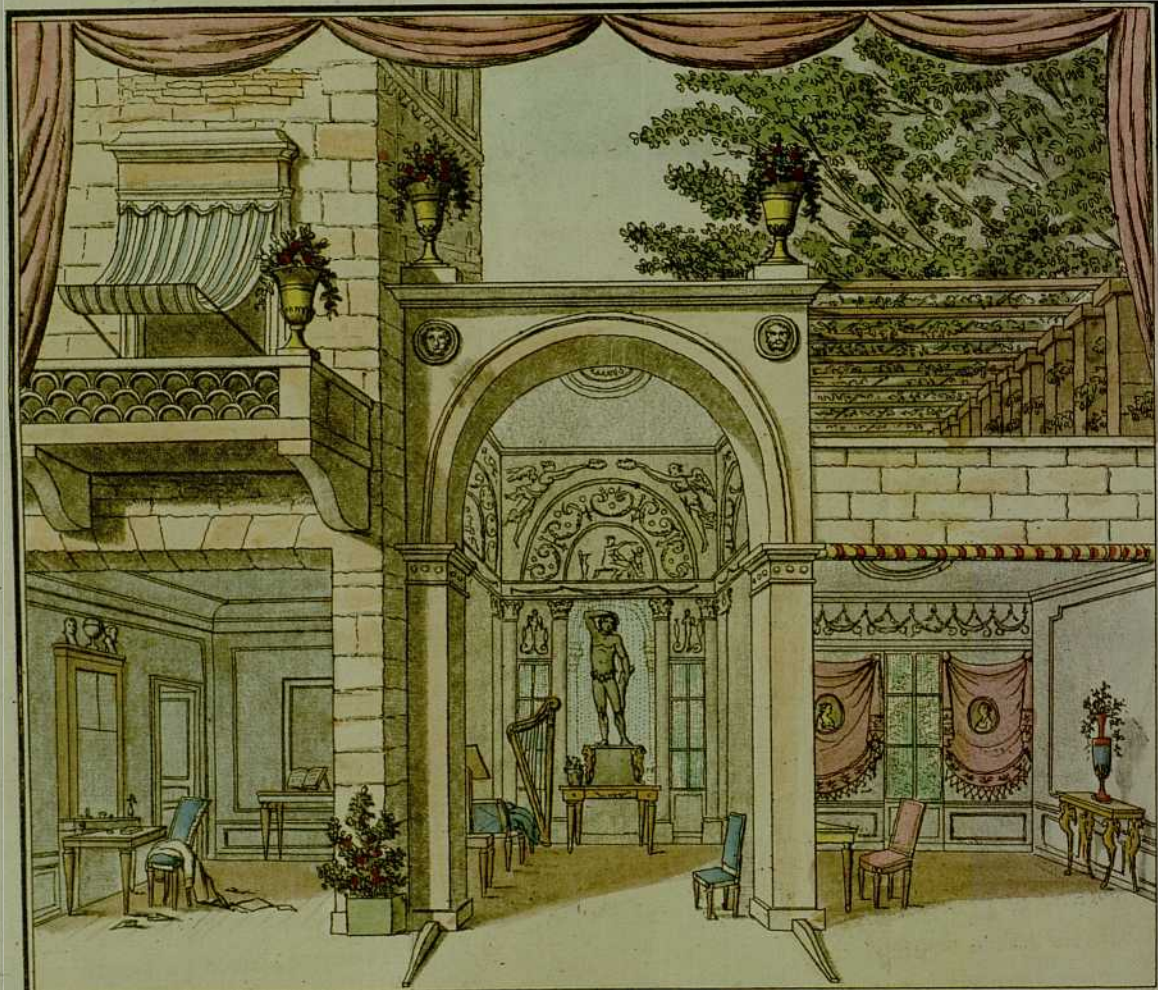
Nota. Les Souscripteurs recevront avec le N°. prochain, le Frontispice et la Table du Tome I.

FIN DU TOME I.



r
 a
 ,
 le
 r.
 ar
 s-
 e,

9

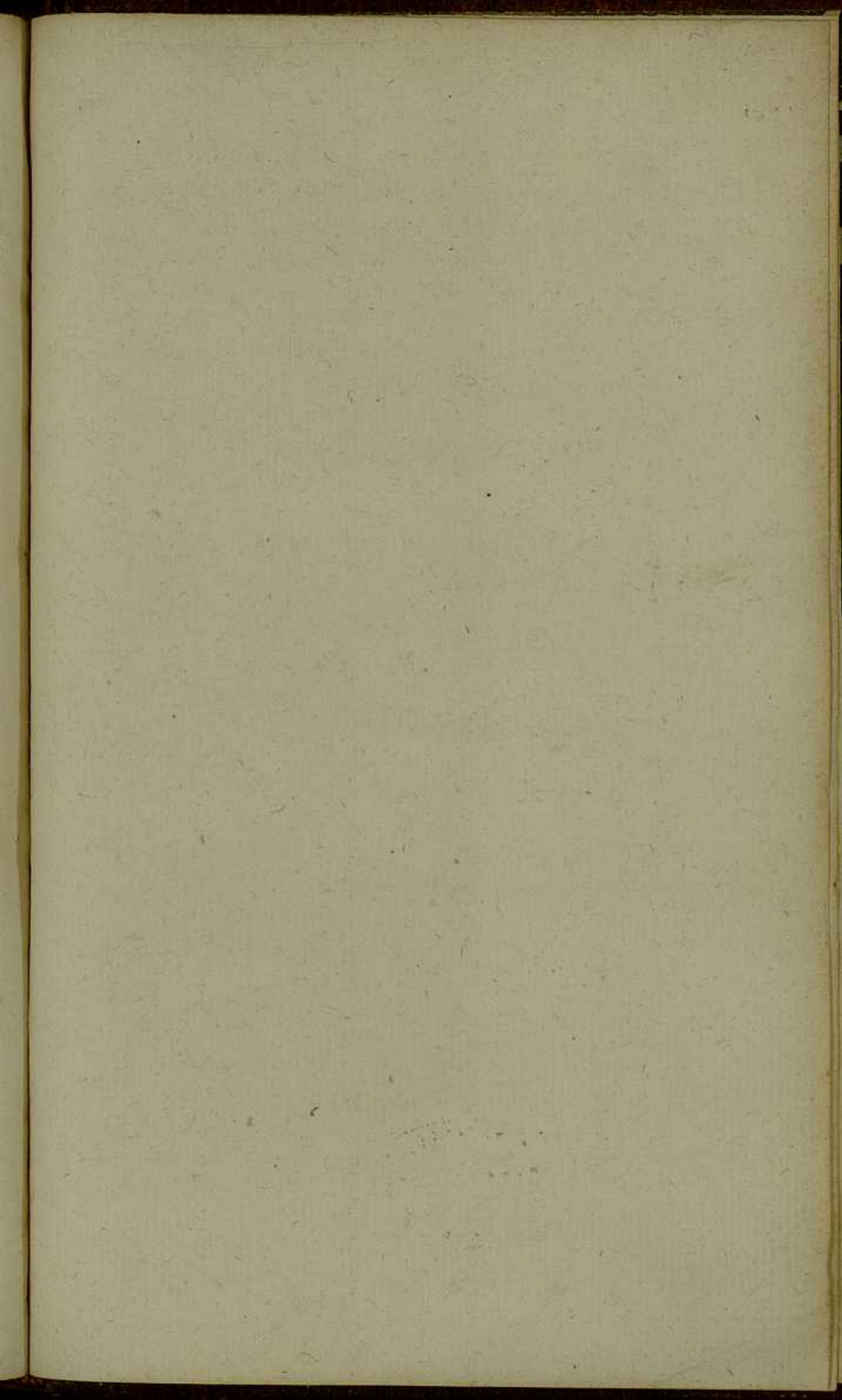




Toile de Fond.

Secrete

Avant Scene.



LE MOIS,

OUVRAGE PÉRIODIQUE.

(N^o. IV.)

VARIÉTÉS.

MESSIDOR.

DANS le calendrier français, ce mois répond aux douze derniers jours de juin et aux dix-huit premiers de juillet.

C'est au commencement de messidor, jadis 22 juin, que le soleil entre dans le signe du cancer ou de l'écrevisse. Le nom de cette constellation lui a sans doute été donné, parce qu'à cette époque, le soleil, parvenu au tropique, forme le *solsnice d'été*, s'arrête, et paraît retourner en-arrière.

Le mois du nouveau calendrier tire son nom des moissons auxquelles il est particulièrement

Tome II.

A

V A R I É T É S.

consacré. En effet, dans la plus grande partie du territoire français, le mois de *messidor* est l'époque des récoltes en grain.

Ce mois sur tout le globe, a toujours été remarquable par quelque époque solennelle.

A Rome, ce fut celle où *Jules-César* réforma les erreurs du premier calendrier; et ce fut en mémoire de cette réforme savante et utile, que *Marc-Antoine*, en sa qualité de consul, ordonna que ce mois s'appellerait *Julius*, du nom de *César*, et que nous avons depuis nommé *juillet*.

On célébrait à Rome, dans ce mois, la fête des *Ambarvales*.

A Athènes, il commençait l'année, et ramenait, tous les quatre ans, cette fête si solennelle dans toute la Grèce, celle des jeux olympiques.

En Egypte, il fut et il est encore l'époque de la fête que célèbrent les Egyptiens, pour obtenir du ciel que l'inondation régulière et annuelle du Nil devienne pour eux la source de la fertilité de leurs campagnes.

La constitution française a bien fait de consacrer dans ce mois une fête au premier de tous les arts; à celui sous lequel le globe où nous sommes ne serait bientôt qu'un repaire d'animaux féroces; à l'*Agriculture* enfin. C'est de

toutes les fêtes nationales celle qui paraît porter dans son institution un véritable caractère, et qui paraîtra sans doute plus auguste encore, quand le calme de la paix et celui de la raison auront enfin triomphé des orages renaissans d'une révolution prolongée.

Tout le monde sait que l'empereur de la Chine célèbre et solemnise, tous les ans, la fête de l'*Agriculture*, fondée par un usage immémorial.

On sait que la pompe la plus auguste embellit cette cérémonie, dont le but est de remercier l'auteur de toute fécondité, de l'accroissement et de la conservation des biens de la terre.

Une seule fois encore on a ébauché à Paris l'imitation de cette solemnité, que la plupart de nos philosophes avaient dès long-tems recommandée à toutes les nations et à tous leurs gouvernans : mais il ne suffirait pas que Paris la consacrat par des jeux, il faudrait encore qu'elle fût répétée le même jour dans tous les cantons de la république, et même dans toutes les communes par tous les cultivateurs et par tous les magistrats. On devrait peut-être y prononcer par-tout cette formule usitée en *Perse*, où les rois et leurs ministres, où tous les fonctionnaires publics, après avoir donné aux doyens des cultivateurs l'accolade fraternelle, les avoir comblés

d'hommages et de présens , leur disent : » Nous
 » nous sommes également nécessaires , vous pour
 » nous donner notre subsistance , nous pour assu-
 » rer votre tranquillité. Cultivez donc la terre ;
 » nous vous défendrons , et ne cessons jamais de
 » nous aimer en frères. » Il est vrai que , pour
 rendre cette formule sacrée , il ne faudrait pas
 se contenter de la proférer par le mouvement
 seul des lèvres ; mais il serait nécessaire que la
 bouche devînt réellement l'organe du cœur et du
 sentiment : nous sommes peut-être malheureu-
 sement trop payés en France pour croire que les
 grands mots et les belles phrases n'ont pas pour
 ceux qui les débitent , la vérité d'élan qui les
 rend seuls persuasifs.

Le 14 juillet , qui répond au 26 messidor , fut ,
 comme on sait , le jour où se fit l'explosion
 de la liberté contre le pouvoir devenu arbitraire.
 Cette époque , quelque soit l'opinion de ses con-
 temporains , sera mémorable dans l'histoire et
 pour la postérité , comme l'origine d'une révolu-
 tion dont les annales du monde entier n'avaient
 point encore fourni d'exemple : elle ne paraît
 pas encore prête à finir au moment où nous écri-
 vons , quoique dix ans se soient écoulés. Jamais
 la guerre du pouvoir contre la liberté , qui , de-
 puis la naissance du monde et de la société , n'a

cessé de produire ses funestes explosions de siècle en siècle et de nations en nations, n'a peut-être présenté de phases plus variées, plus bizarres, et malheureusement plus universellement sanguinaires que dans la révolution française.

Le mois de messidor vient encore d'être témoin d'une de ces phases politiques dont il serait indiscret de prévoir quel sera le résultat. La crise du 30 prairial a eu les suites indispensables qu'elle devait entraîner : presque tous les agens de l'ancien directoire sont remplacés. Le ministre de l'intérieur, *François de Neufchâteau*, a cédé le porte-feuille au citoyen *Quinette*, ex-conventionnel, l'une des victimes livrées, en 1793, à l'Autriche par *Dumourier*, et détenue dans les fers de l'empereur pendant un espace de tems considérable avec *Camus*. Le ministère de la police est confié au citoyen *Bourguignon*, ancien secrétaire-général du département de la justice, du tems du citoyen *Génissieu*, et, dit-on, ami du directeur *Gohier*.

Le ministère de la guerre passe des mains du *C. Millet-Mureau* dans celles du général *Bernadotte*; celui des finances, qui, par parenthèse, n'est pas le moins nécessaire peut-être à changer, trouve en ce moment peu d'hommes jaloux de s'en charger. Le *C. Ramel*, qui ne s'effraye pas

aussi facilement de cet emploi, consentirait volontiers à le garder.

Voici quant aux personnes : quant aux choses, il n'est pas, nous le répétons, très-facile de prononcer dans quel sens se terminera ce nouveau mouvement. Ce qu'il en résulte de plus clair, c'est que deux partis toujours marchant parallèlement quand il s'agit de changer ce qui existe, voudraient aujourd'hui faire tourner à leur profit la crise qu'ils ont peut-être provoquée. Mais jusqu'ici le Corps législatif paraît s'enchaîner aux formes constitutionnelles, qui seules peuvent sauver l'édifice. On loue et l'on blâme les choix qu'il a faits ; on loue et l'on blâme ceux que fait le Directoire. Tout cela est dans l'ordre, et ne peut pas être autrement. Nous devons cependant être dégoûtés de la manie de juger précipitamment les hommes et les choses.

L'abus que font déjà quelques journalistes de la liberté de la presse, la résurrection scandaleuse du *Père Duchêne* et de son indécent langage, les sottises fastidieuses et nauséabondes d'une foule d'écrivains sans talens et sans mesure, l'audace des crieurs publics, qui, dans le vestibule même du temple des lois, osent proclamer d'insolentes prophéties ou des personnalités grossières, font redouter aux esprits timides et aux

victimes de la terreur, le retour du régime révolutionnaire , presque hautement redemandé par des feuellistes justement en exécration. Mais les bons esprits , les patriotes courageux , les observateurs fonceés , pensent que ces premiers élans réactifs ne prouvent rien ; que les Conseils , armés d'une défiance salutaire , surveilleront les ennemis de l'ordre public , de quelque masque qu'ils se couvrent , et ne se laisseront pas dominer par les assassins de 1793 , dont ils seraient les premières victimes , ni influencés par les adresses révolutionnaires de quelques partisans de *Babæuf*. On doit et l'on peut présumer que la sage division des pouvoirs les sauvera désormais de l'attrait dangereux de franchir leurs limites ; que des lois mûries réprimeront la licence , en maintenant la liberté ; que l'exemple récent du peu de durée des systèmes oppressifs préservera les têtes ardentes de l'envie de les rétablir ; qu'on portera tous ses soins à faire aimer le nouvel ordre de choses à l'intérieur , et à le faire respecter à l'extérieur , comme l'avait fait si puissamment le génie de *Buonaparte* , et comme peuvent encore le promettre le courage et l'énergie des *Massena* , des *Moreau* , des *Macdonald* , des *Joubert* , et de nos braves armées. C'est dans cette espérance que nous promettons bien ne par-

ler que rarement politique, afin de ne pas grossir la foule de ces babillards indiscrets, prenant, comme le disait *Mirabeau*, leur horizon pour les bornes du monde, et ne voyant les hommes, les choses et les événemens qu'avec les lunettes de la passion et de l'esprit de parti.

LE même mois de messidor a vu s'éteindre une des cent quarante-quatre lumières de l'Institut national, le citoyen *Leblanc*, auteur des *Druides*, de *Manco-Capac*, et de plusieurs ouvrages littéraires estimables, quoique peut-être assez peu connus.

Il n'est pas douteux que les candidats destinés à le remplacer, ne se remettent sur les rangs, et nous y verrons sans doute *Parny*, *Palissot*, *Arnauld*, *Dumousnier*, etc.

En parlant de l'Institut, nous devons informer nos lecteurs d'une scène assez bizarre qui s'est passée à l'une de ses séances publiques, le 15 messidor. Elle est plus importante qu'on ne pense, par l'opinion qu'elle doit laisser aux observateurs des progrès de notre civilisation, et du crédit des corps savans sur l'esprit public actuel.

Le citoyen *Mercier*, le fameux dramaturge ;

l'apologiste de *Shakespeare* et de *Rétif de la Bretonne*, l'auteur de *l'An 2440*, du *Bonnet de nuit*, du *Tableau de Paris*, etc., avait été mis sur la liste des lecteurs publics de la séance, pour un morceau de lecture sur *Caton et sa mort*, qu'il s'était engagé de réduire à un quart d'heure de lecture. Il avait déjà plus que doublé l'espace de tems qui lui avait été donné. Une partie du public ne l'entendait pas très-bien; l'autre ne le comprenait peut-être guères : la patience s'est fatiguée, et le murmure des conversations particulières succédant à l'attention, a couvert tout-à-fait la voix de l'orateur. Le président a voulu lui sauver un déboire prolongé. *Mercier* n'a point voulu lâcher prise : des verres d'eau successifs ont paru ranimer son courage pour soutenir la lutte. Le public, abusant un peu de l'autorité de tous contre un, s'est amusé à *huer*, à *rire*, à *brocarder* le lecteur; et *Mercier*, inébranlable comme un roc, a poursuivi sans s'émouvoir. Ce scandale n'a pu se terminer que par la levée de la séance, et *Mercier* s'est cru vainqueur, parce que le champ de bataille lui est demeuré. Il lisait, dit-on, encore, quelques secondes après que la salle s'était évacuée.

Dans cette scène, le public avait peut-être

un peu du premier tort; une séance littéraire d'un corps savant et respectable, n'est point un spectacle où l'on achète, pour son argent, le droit de témoigner son ennui. Elle n'est devenue scandaleuse que par l'obstination de *Mercier Reicrem*, qui, faisant parade d'une dignité ridicule, a cru son nom assez imposant pour appaiser l'orage des murmures, et n'a pas réfléchi qu'il expiait personnellement le délire de ses dernières opinions sur les arts.

Pareille scène arriva à l'Académie à un homme fort supérieur à *Mercier*, et l'un des plus spirituels membres de ce corps littéraire. L'abbé de *Boismont*, dans un discours lu à la séance suivante, sur l'inconvenance des témoignages ouverts de mécontentement, eut le secret de faire goûter les vérités très-justes et un peu dures qu'il disait au public, et d'enlever les suffrages de ceux même dont il blâmait ouvertement la conduite. Tel fut l'ascendant de la vérité et de l'esprit, qu'ils triomphèrent alors même de l'amour-propre. Peut-être serait-il dangereux de risquer aujourd'hui une pareille leçon : le public, dans ce tems, se respectait un peu davantage, avait au fond plus de justice et de lumières, moins d'ignorance et de despotisme.

P H Y S I Q U E.

LE citoyen *Garnerin* a fait, le 3 messidor, l'expérience courageuse de son parachute. Il n'est pas douteux que cette découverte n'ajoute beaucoup à celle des aérostats, puisqu'elle tend à préserver l'aéronaute des dangers dont le moindre accident de son frêle conducteur menaçait sa vie. L'homme assez courageux pour démontrer le premier la possibilité et les avantages du parachute, mérite donc réellement une place parmi les propagateurs des sciences utiles.

Voici le récit que le cit. *Garnerin* fait lui-même de son voyage et de sa descente.

Le succès d'une grande expérience et l'intérêt que les vrais savans et les amis de l'humanité prennent à tout ce qui peut concourir à la gloire des arts et de la république, me font un devoir d'offrir le rapport de ma descente en parachute, faite le 3 messidor, à Paris.

Après plusieurs expériences préliminaires et l'ascension d'un ballon doré, qui fut lancé par le cit. *Lalande*, et qui produisit l'effet le plus agréable, je procédai à la suspension de mon parachute à l'aérostat rempli de gaz inflammable. Cette opéra-

tion se fit avec beaucoup d'adresse de la part des personnes qui m'ont secondé.

L'ensemble des machines offrait un spectacle imposant qui captivait l'attention; l'espèce de nacelle dans laquelle le citoyen *Beauvais*, mon compagnon, dans une ascension précédente, m'aida à me placer, n'avait rien de remarquable par son élégance; mais tout y était prévu pour neutraliser les inconvéniens d'une chute trop accélérée. Je fus d'abord assez heureux pour franchir un échafaudage à feu d'artifice, très-élevé, qui m'inspirait beaucoup de crainte à cause de sa situation sous le vent. Je reçus peu d'applaudissemens à mon départ; mais quelque chose de plus flatteur pour moi et de plus honorable pour les spectateurs, régna parmi l'assemblée: ce fut un silence morne, auquel succédèrent bientôt les soupirs d'intérêt et d'effroi de plus de quatre cents mille citoyens amoncelés dans les rues, dans les plaines et sur les maisons. Un vent du nord-est me fit traverser le quartier d'Antin, la place de la Révolution et la rivière, en me poussant sur les Invalides. Dans ce trajet, j'aurais pu tenter la descente; mais la crainte de tomber dans l'eau ou sur les maisons, me fit desirer de gagner la plaine. Arrivé sur le faubourg Vaugirard, une région de calme m'obligea à retarder encore ma descente. Toute ma force d'ascension n'était pas encore épuisée, quoique j'eusse déjà plus que doublé l'élévation de six cents mètres d'où j'avais promis de redescendre. Au-dessus du calme, je fus pris d'un courant sud-est qui, en me faisant repasser la rivière entre Auteuil et Passy, me porta sur le bois

de Boulogne. Je voyageais depuis dix ou douze minutes , le soleil était couché, des vapeurs commençaient à m'environner , tout me faisait craindre que j'échappasse à la vue , avant ma séparation de l'aérostat ; ce qui m'eût fait perdre l'irréfragable témoignage du succès de mon expérience. D'ailleurs, je me représentais la pénible attente des spectateurs : toutes ces considérations me déterminèrent à préparer ma descente , quoique je ne fusse pas sur un terrain favorable. J'avais atteint une hauteur immense de seize cents soixante-quatre mètres ; Paris n'était plus pour moi qu'un plan , et la terre qu'un grand tableau. J'avoue que j'eus besoin de m'armer de courage pour mesurer de l'œil l'énorme distance où j'étais séparé d'elle.

Je tranche le cable qui joint le parachute au ballon : ce dernier s'élance dans les hautes régions ; l'abîme s'entr'ouvre pour m'engloutir tout entier ; mais à l'instant le parachute prend son développement , sa surface frappe l'air , dont l'élasticité me soutient. Des cris de surprise et d'admiration arrivent jusqu'à moi , à travers l'immensité des airs : l'expérience s'opère de la manière la plus complète ; aucunes oscillations , que celles qui peuvent ajouter à la majesté du spectacle , ne viennent effrayer ni l'artiste , ni les témoins. Je descends enfin , après neuf ou dix minutes de séparation de l'aérostat , sur une avenue d'arbres du jardin du cit. *Limoges* , à Boulogne , à un myriamètre de mon départ et à un demi-mètre de l'endroit de ma séparation. En son absence , les personnes de la maison me firent un accueil aussi obligeant que celui que je reçus le

lendemain de la part du maître qui était à Tivoli. Une cavalcade nombreuse arriva presque aussitôt que moi. Les personnes les plus honnêtes, et dont je regrette d'avoir oublié le nom, me reçurent dans leur voiture, et me ramenèrent au lieu de mon départ, où je reçus les plus vifs applaudissemens.

Je suis encore sans nouvelles de mon aérostat ; mais j'espère que les administrations centrales et municipales me donneront les renseignemens qu'elles pourront avoir à cet égard.

Voici maintenant la description de cette utile et simple machine.

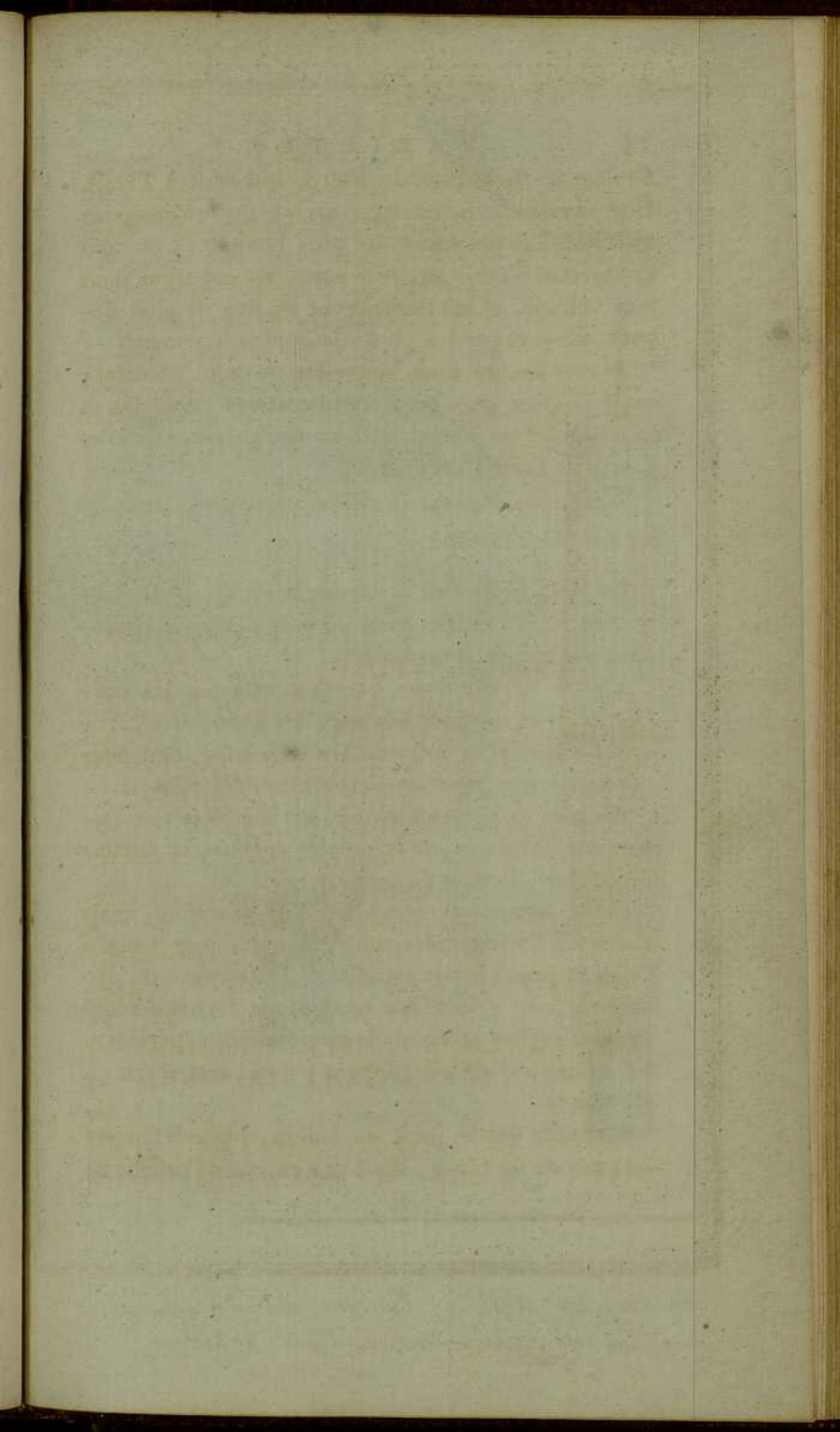
Le parachute du cit. *Garnerin* est un demi-globe parfait. Il est entièrement de toile, et garni de rubans sur toutes les coutures.

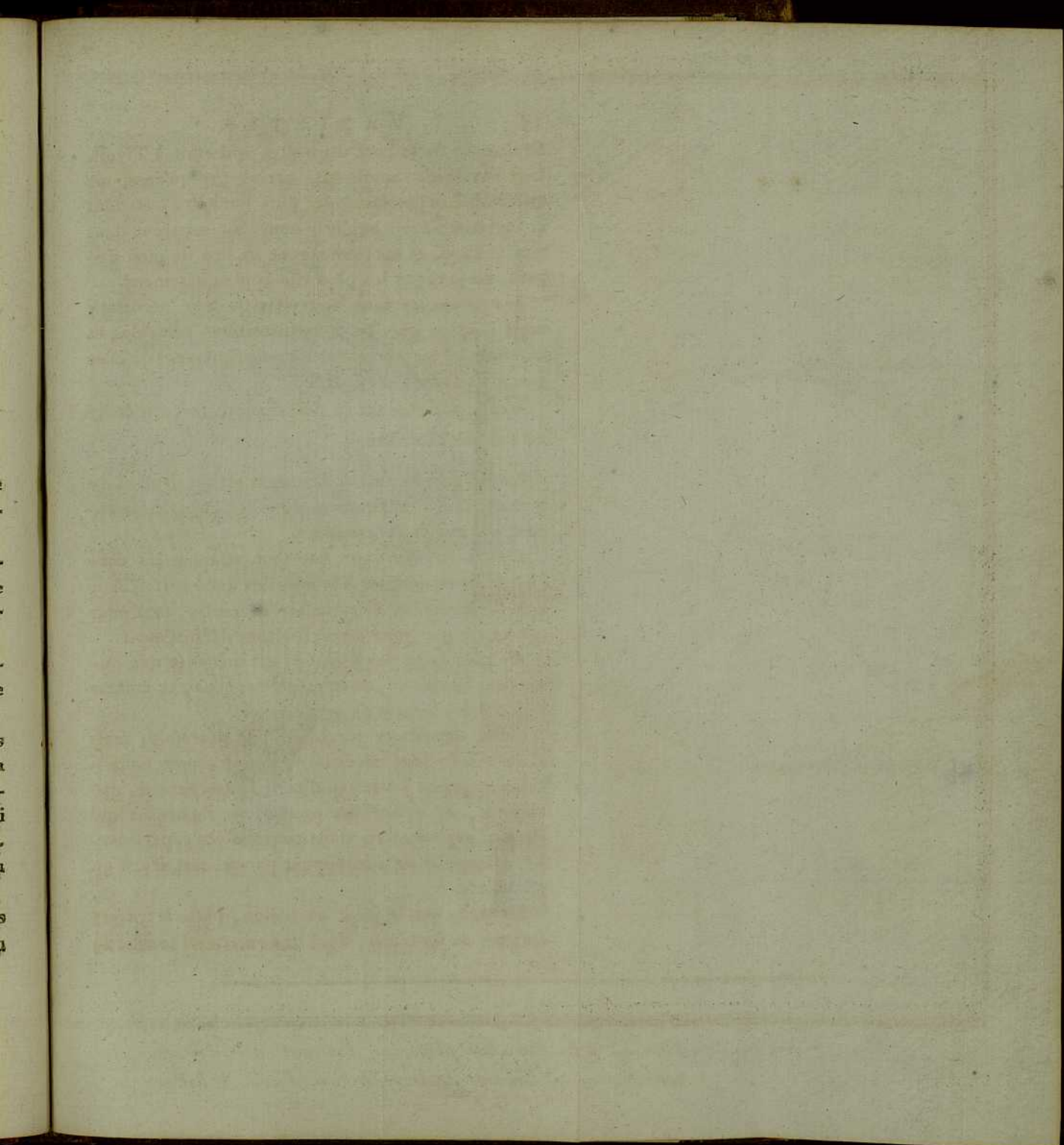
C'est à son équateur que sont attachés les cordages correspondants à la nacelle : aussi cette partie est-elle renforcée d'une lisière de corde, tant pour cet usage que pour empêcher tout déchirement.

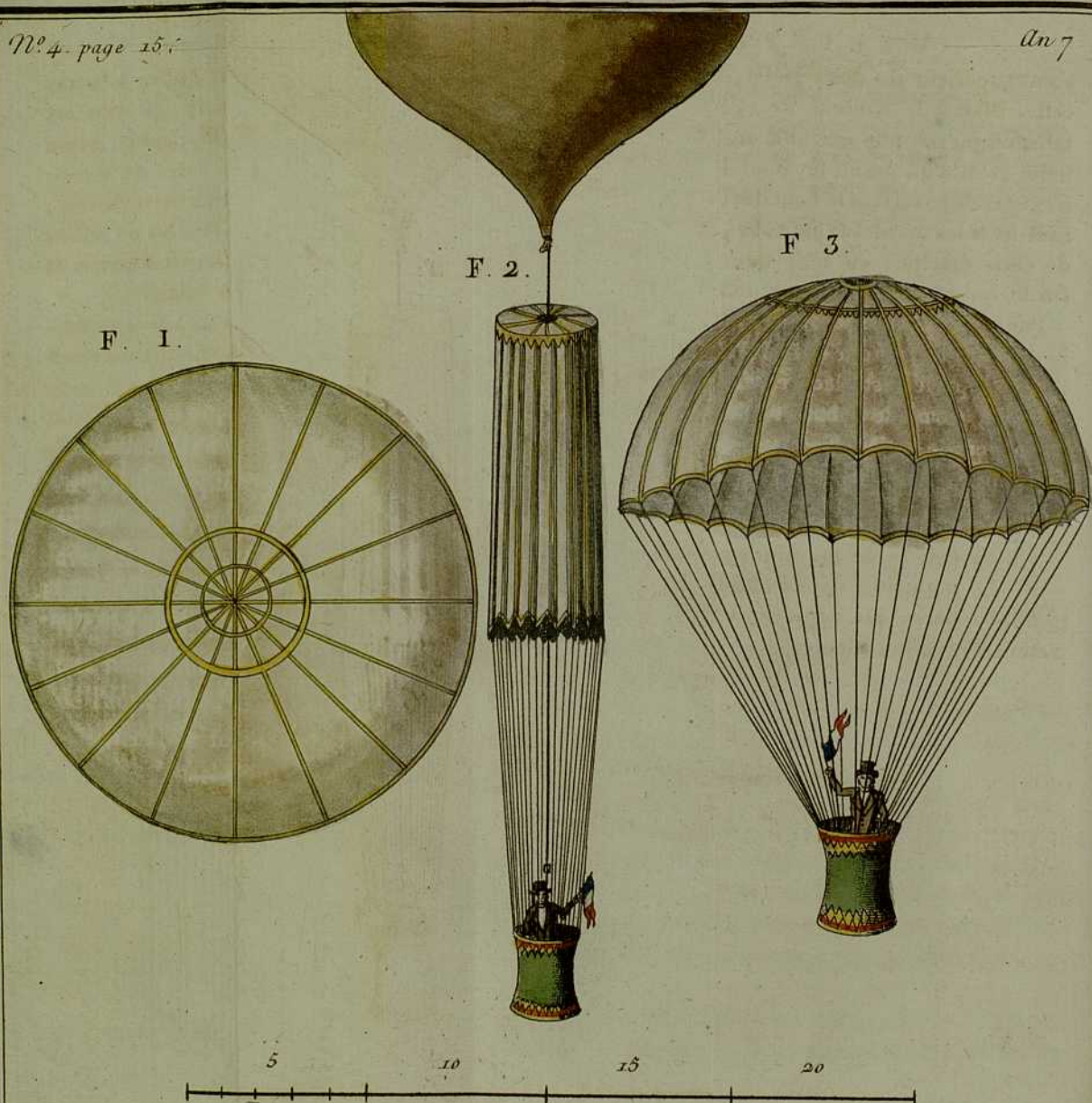
Au pôle de ce demi-globe, est ménagée une ouverture circulaire, traversée de rubans, et comme l'équateur, bordée de corde.

Cette ouverture n'existait pas autrefois ; mais *Garnerin* l'a jugé nécessaire, pour donner issue à l'air comprimé par la rapidité de la descente du parachute, et éviter les oscillations fâcheuses qui avaient exposé sa vie dans sa première expérience. La colonne d'air s'échappant par-là, sert d'axe au parachute.

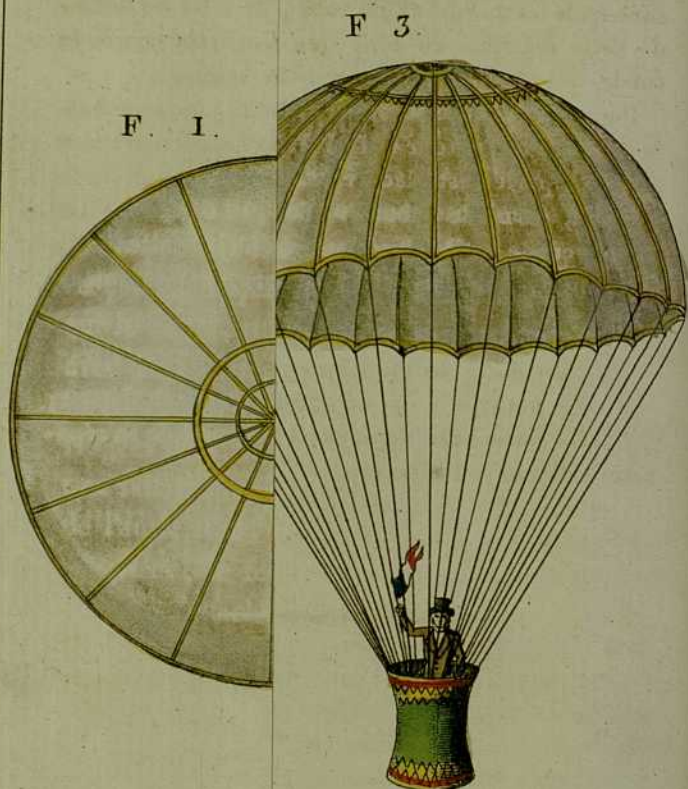
La corde qui le joint au ballon, passe à travers un tube de fer-blanc, dont une extrémité touche au







F. 1. Calotte du Parachute — F. 2. Parachute ployé, à l'instant du départ. —
F. 3. Parachute déployé, à l'instant de la séparation d'avec le ballon.



F. 1. Calotte à l'instant du départ.

F. 3. Séparation d'avec le ballon.

point supérieur du demi-globe, et l'autre à la nacelle. Mais à la hauteur de la main, ce tube est interrompu par une machine en fer, dont la forme imite celle d'un grand E, dont la barre du milieu n'existerait pas. Dans le bout des deux autres barres, sont fixés les morceaux du tube, et c'est au milieu de cette machine en fer, que *Garnerin* coupe la corde qui attache le parachute au ballon.

Pour éviter toute secousse violente, dans ce moment critique, autour de l'ouverture supérieure dont j'ai déjà parlé, est placé extérieurement un cercle en bois, garni de rubans roulés; ce cercle est fixé au moyen de petites ficelles qui ont leur attache au parachute, et il l'empêche de se fermer entièrement.

La *planche* représente :

- 1^o. La calotte du parachute;
- 2^o. Le parachute déployé, à l'instant du départ;
- 3^o. Le parachute déployé, à l'instant de sa séparation d'avec le ballon.

M O D E S.

LES agitations politiques nuisent assez ordinairement aux arts utiles , et encore plus aux arts de pur agrément.

La crise du 30 prairial a produit une stagnation très-naturelle dans les magasins de la mode. On ne peut donner comme absolument neuf que le chapeau de l'invention du C. Leroy , appelé *casque à la coquette*, fond de taffetas puce, tirant sur le violet, rubans de satin blanc par-dessus, avec des rosettes ou nœuds de côtés formés des mêmes rubans , de manière qu'elles soient mélangées de blanc et de violet. Il doit s'en trouver une faisant touffe sur le sommet du chapeau, et de l'autre côté, dont les bandes sont autrement disposées, le fond est légèrement plissé. Ce chapeau s'attache sur le menton avec un ruban puce uni formant rosette, dont les deux bouts extrêmement longs, tombent sur le sein. Quand on est très-blanche, cela n'en vaut que mieux; mais la condition n'est pas de rigueur.

La dernière fête de *Tivoli* a été extrêmement brillante. Toutes les beautés du jour s'y disputaient la palme. Une de nos aimables héroïnes

de célébrité.
 autour d'elle :
 mieux la voir ;
 trop incom-
 a assure que
 la jalousie de
 craindre à s'é-
 flatteur dans
 la forme.

une réponse
 ne d'esprit à
 e qu'on pen-
 econde toute
 même per-
 e désir de se
 portée sur le

de cette so-
 ez avec fran-
 x et choisi.
 tement et po-
 bien , reprit
 'y étais pas » ?
 lignement les
 oins jolie de
 e un peu sin-
 e la soirée.

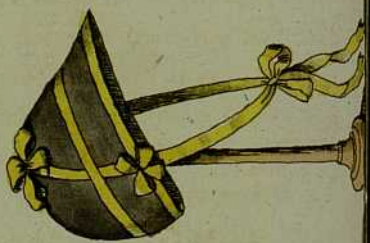
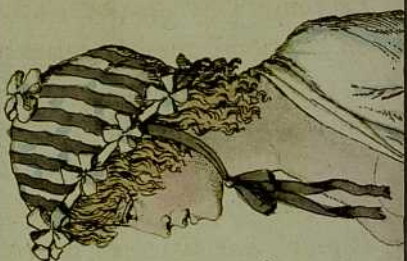
B

LES agita
nairement a
de pur agré

La crise
tion très-nat
On ne peut
le chapeau d
casque à la c
sur le violet
avec des rose
mêmes ruban
langées de b
une faisant t
de l'autre côt
disposées, le
chapeau s'atta
puce uni for
extrêmement
on est très-bl
mais la condi

La dernier
brillante. Toi
taient la palm

an 7

N^o 4 page 16.

a cependant pensé expier son trop de célébrité. La foule s'est amassée, pressée autour d'elle : on est monté sur des chaises pour mieux la voir ; et cet hommage universel devenu trop incommodé , l'a forcée de se retirer. On assure que cette petite aventure est le fruit de la jalousie de quelques rivales , qui , pour la contraindre à s'éclipser , ont dirigé ce mouvement flatteur dans le fond , mais très-importun dans la forme.

Nous avons rapporté , un jour , une réponse assez originale faite par une femme d'esprit à Madame *** , qui désirait savoir ce qu'on pensait de sa figure. En voici une seconde toute aussi plaisante que s'est attirée la même personne , dans un cercle où le même désir de se faire faire des complimens l'avait portée sur le même sujet de conversation.

» Quelle est la plus jolie femme de cette société , selon vous , disait-elle : parlez avec franchise ». Le cercle était nombreux et choisi.
» Vous , sans doute , reprit modestement et poliment la Dame interpellée. Fort bien , reprit Mad. *** ; mais après moi , ou si je n'y étais pas » ? La Dame un peu surprise , fixe malignement les yeux sur elle , et lui nomme la moins jolie de toutes , et dont la tenue était même un peu singulière. Mad. *** bouda le reste de la soirée.

M É L A N G E S.

MADEMOISELLE PANACHE, INSTITUTRICE.

(Tiré du *Parent's assistant.*) C O N T E.

MISTRIS Temple avait deux filles, Emma et Hélène. Le soin de les élever était sa plus douce occupation, et la tendresse de ses filles l'en récompensait. La confiance la plus parfaite régnoit dans leurs entretiens, et donnoit à cette bonne mère la facilité de corriger dans leur naissance, les petits défauts de caractère, les erreurs de jugement auxquelles la jeunesse et l'inexpérience sont souvent exposées.

Mistriss Temple vivait à la campagne. Sa société n'était composée que d'un petit nombre d'amis intimes. Elle sentait combien il était important au succès de son plan d'éducation, de resserrer le choix des personnes avec lesquelles elle avait à vivre, et dont les manières, les opinions et les discours, devaient nécessairement influencer sur le caractère de ses enfans. Cependant mistriss Temple pensa qu'à mesure que ses filles

grandissaient et devenaient capables de juger plus aisément des gens et des choses , il était convenable d'offrir à leurs réflexions de nouveaux moyens de développement , en étendant un peu le cercle de ses relations , et en leur donnant des occasions d'observer une plus grande variété de caractères.

Elle redoutait peu pour Emma l'impression des visages nouveaux et des idées nouvelles ; mais la vivacité d'Hélène la rendait plus susceptible d'opinions exagérées. Elle était sujette à se prévenir fortement en faveur des gens qu'elle ne connaissait que depuis quelques heures ; et son goût pour tout ce qui était nouveau , lui faisait admirer sans mesure et adopter sans réflexion , les manières d'agir et de penser de ses nouvelles connaissances. Hélène avait près de douze ans , lorsque lady S. , de retour de ses voyages , vint s'établir à sa maison de campagne , dans le voisinage de mistriss Temple. Cette dame avait une fille , lady Augusta , un peu plus âgée qu'Hélène.

Un jour , un beau carrosse arrive à la porte , et l'on annonce lady S. et sa fille. Nous ne dirons rien à présent de ces deux Dames , si ce n'est qu'Hélène en demeura enchantée , et ne put parler , tout le reste du jour , que de lady Augusta.

Le lendemain, comme elles étaient à l'ouvrage avec leur mère, Hélène dit à sa sœur Emma :
— Lequel aimes-tu le mieux, le rose, ou le bleu ?
— Mais je ne sais pas ; le bleu, je crois. — Oh ! sûrement, c'est le bleu. — Et vous, maman, quel est votre avis ?

— Moi. . . . c'est une question importante que vous me faites là : il me faudrait du tems pour y penser. Je crains de me décider plutôt pour le rose.

— Le rose ! c'est singulier ! ne trouvez-vous pas, cependant, que ce shawl bleu pâle, de lady Augusta, était charmant ?

— Oui, je l'ai trouvé fort joli ; mais comme j'ai vu beaucoup de shawls bleus en ma vie, je n'ai pas trouvé celui-là bien remarquable.

— Peut-être, en effet, n'avait-il rien de distingué ; mais convenez qu'il était mis avec un goût tout particulier.

— Mais. . . . à-peu-près comme tous les shawls, autant que j'en puis juger.

— J'aime beaucoup lady Augusta, maman.

— Quoi ! parce qu'elle a un shawl bleu ?

— Non, maman, dit Hélène en riant ; je ne suis pas si sottre que cela : ce n'est pas pour son shawl que je l'aime.

— Eh bien donc, c'est parce qu'elle se met avec beaucoup de goût ?

— Oh ! non : pas du tout.

— Eh ! pourquoi donc ?

— Pourquoi , maman ? mais attendez cela n'est pas facile à bien expliquer. Vous savez qu'on aime ou qu'on n'aime pas les gens à la première vue , sans bien savoir soi-même pourquoi.

— On aime ou l'on n'aime pas à la première vue Qui entendez-vous par *on* ?

— Moi , maman , et tout le monde aussi.

— Oui , vous , peut-être , mais non pas tout le monde ; car il n'y a que les sots qui aiment ou qui n'aiment pas sans raison.

— J'espère pourtant n'être pas du nombre. Je voulais dire seulement que je n'y avais pas bien pensé ; mais je suis sûre qu'en y réfléchissant , je pourrois vous prouver que j'aime lady Augusta par beaucoup de bonnes raisons.

— Je ne vous en demande qu'une , Hélène.

— Eh bien , maman , d'abord je l'aime , parce qu'elle est d'une humeur agréable.

— Vous ne l'avez vue qu'une demi-heure. Pouvez-vous être bien sûre qu'elle est habituellement d'une humeur agréable ?

— Non , maman ; mais il est sûr qu'elle en a l'air

— Est-ce là votre seule raison pour l'aimer beaucoup ?

— Non, pas la seule. Je l'aime aussi, parce que. . . . parce que. . . . comment voulez-vous que je vous dise chaque chose en particulier ? c'est impossible ; mais , en tout , je l'ai trouvée fort aimable.

— Allons , mon enfant , je vois bien ce que cela veut dire ; c'est que vous ne voulez pas vous donner la peine de vous rendre compte de vos propres idées. Cela revient à ce que je vous disais tout-à-l'heure : c'est que vous êtes dans le nombre de ces gens qui aiment ou n'aiment pas , sans savoir pourquoi. Qu'en dites-vous , Hélène ?

(Hélène pose son ouvrage avec un mouvement de dépit.)

— Mon enfant , je suis fâchée de vous mettre dans un si grand embarras ; mais que sont donc devenues toutes vos bonnes raisons ?

— Je les ai bien toujours ; mais je n'ose pas les dire , à cause d'Emma. Je suis bien sûre qu'elle va se moquer de moi.

— Non , en vérité , dit Emma , je te promets de ne point me moquer ; d'ailleurs , je m'en irai , si tu veux.

— Non , non , reste seulement : c'est égal ; je dirai ce que je voulais dire. Eh bien donc , maman , ne vous souvenez - vous pas qu'avant que nous eussions fait connaissance avec lady

Augusta, nous en avons entendu faire l'éloge à tout le monde? On disait qu'elle était charmante, remplie de talens.

— Tout le monde ! dit Emma, tu exagères ; je ne me souviens que de mistriss H. et de miss K.

— Oh ! ma chère sœur, et lady M., et puis d'autres encore ?

— Allons, cela fait trois, et puis....? Peux-tu appeller cela tout le monde?

— Je savais bien, Emma, que tu te moquerais de moi ; tu es si malicieuse ! Mais badinage à part, maman, je suis persuadée que lady Augusta a beaucoup de talens. Savez-vous qu'elle a une gouvernante française ? mademoiselle.... mademoiselle.... J'oublie toujours son nom.

— Le nom n'y fait rien.

— Ah ! je m'en souviens, mademoiselle Pannache.

— En quoi pensez-vous que consiste cette éducation si merveilleuse ?

— J'entends, maman, qu'elle danse parfaitement bien, qu'elle parle italien et français, peint supérieurement..... Imaginez qu'elle fait des portraits en miniature..... très-ressemblans !

— Les avez-vous vus ?

— Non , maman ; mais j'en ai entendu beaucoup parler.

— C'est une singulière manière de juger en peinture.

— Au moins , je sais qu'elle joue très-bien du piano , et qu'elle est excellente musicienne : pour cela , je n'en puis pas douter.

— Vous ne l'avez pourtant pas entendue ?

— Non ; mais j'ai vu un air italien écrit de sa propre main , et c'est elle qui l'a mis en musique : elle me l'a dit.

— Allons , c'est très-bien : vous avez vu sa musique , et entendu sa peinture ; et la danse à présent ?

— Pour la danse , je ne sais que le nom de son maître ; c'est un certain nom qui rime comme un nom français.

— Ainsi , nous devons encore convenir , dit Emma en riant , qu'elle danse très-bien.

— Sérieusement , reprit Hélène , je la crois très-instruite.

— Sur quoi donc le croyez-vous ?

— Voici sur quoi : quand je lui ai demandé si elle avait beaucoup lu l'histoire , elle m'a répondu : oui , un peu ; mais j'ai parfaitement compris , à son air , que cela voulait dire beaucoup. Je vois bien , Emma , que tu te moques de

moi : malgré tes belles promesses , tu n'as pas cessé de rire.

— Pardonnez-lui , dit mistriss Temple , il était , en vérité , bien difficile de s'en empêcher.

— Vous êtes donc toutes les deux contre moi , maman ; il faudra bien que je finisse par avouer que je me suis un peu hâtée de juger de lady Augusta , et que , peut-être , malgré toutes mes bonnes raisons , elle est très-ignorante , et d'un mauvais naturel.

— A présent , vous donnez dans l'autre extrême. Il est possible qu'elle ait toutes les qualités que vous lui supposez. Je voulais seulement vous faire comprendre que vous n'en avez encore aucune preuve.

— Il me semble , maman , qu'un bon cœur doit cependant juger favorablement d'une personne inconnue , jusqu'à ce qu'il y ait des raisons de s'en défier ; et comme une étrangère peut avoir tout autant de vertus qu'une personne avec laquelle nous avons passé toute notre vie , il serait bien dur de lui supposer tous les vices , uniquement parce qu'elle est une étrangère.

— Votre raisonnement n'est pas tout-à-fait juste , Hélène ; car n'y a-t-il point de milieu , entre accorder à quelqu'un , sans examen , toutes les vertus , ou la soupçonner de tous les vices ?

— Mais alors, maman, que faut-il faire ? Il est pourtant bien désagréable d'être long-tems dans l'incertitude sur l'opinion qu'on doit avoir des gens.

— Pour moi, je ne vois point la nécessité de juger une personne au moment où elle entre dans ma chambre ; et quoiqu'il soit désagréable de rester quelque tems dans le doute, il faut en prendre son parti, ou risquer les conséquences d'un jugement très-faux ; ce qui, je vous assure, ma chère enfant, est beaucoup plus désagréable que de douter. —

Ici se termina la conversation. Quelques jours après, lady Augusta vint avec sa mère dîner chez mistriss Temple. Pendant la première heure, Hélène se souvint des justes réflexions de sa mère, et se tint dans les bornes du doute philosophique.

Peu de tems après, mistriss Temple accepta une invitation de lady S. pour dîner chez elle, avec ses filles ; comme elles arrivèrent un peu trop tôt pour l'usage de cette maison, elles ne trouvèrent dans le salon que la gouvernante française, mademoiselle Panache. Hélène, qui avait conçu la plus haute idée de la réunion de perfections que devait avoir une gouvernante française, l'aborda avec un sentiment qui tenait du respect. Mademoiselle Panache était tout-à-fait

exempte de cette timidité qu'une étrangère éprouve quelquefois dans un pays dont elle connaît à peine la langue et les usages. Elle ne parlait pas aisément l'anglais ; mais cela ne l'arrêtait point : elle substituait des mots français à ceux qui lui manquaient , et ne laissait point languir la conversation. Après les premiers complimens , on parla de la France et des ouvrages de littérature française. Mistriss Temple dit qu'elle avait le projet d'en acheter quelques-uns pour ses filles , et demanda à mademoiselle Panache quels étaient les auteurs qu'elle recommanderait plus particulièrement. — Quels auteurs ! vous me faites bien de l'honneur , madame ; mais.... par exemple , vous avez *Télémaque*.... et *Bélisaire* ; c'est ce qu'il y a de mieux pour les jeunes demoiselles. Hélène et Emma avaient déjà lu ces deux ouvrages ; en sorte que mademoiselle Panache fut appelée à faire un second effort de mémoire , pour trouver quelque'un des titres de livres dont elle avait entendu parler. Attendez , dit-elle , en mettant la main sur le front , dans l'attitude de quelqu'un qui cherche ; mais tous ses efforts ne lui présentèrent jamais que *Bélisaire*.... et.... *Télémaque* , et puis l'ouvrage d'un certain abbé , dont le nom lui échappait , quoiqu'elle se rappellât parfaitement que le livre

avait été publié dans l'année mil six cent quatre-vint-dix. Hélène riait sous cape, et son admiration pour la gouvernante française était déjà fort diminuée. Mistriss Temple, qui craignait d'avoir mis mademoiselle Panache dans un grand embarras, en la sortant de son cercle de littérature française, la tira de peine sur le nom de l'abbé, en parlant de *Gilblas*. Elle observa que quoique ce livre fût mis trop généralement entre les mains des jeunes filles, elle pensait que mademoiselle Panache avait bien raison de l'excepter du nombre des ouvrages propres à l'éducation.

Oh ! interrompit la gouvernante, je suis charmée, madame, que vous soyez de mon avis ; je pense absolument comme vous. Je n'imaginerais jamais de mettre *Gilblas* entre les mains d'une élève, jusqu'à ce qu'elle fût parfaitement maîtresse du génie de la langue. Ce n'était point sous le rapport du style, mais sous celui de la moralité, que mistriss Temple condamnait *Gilblas*. Pour mademoiselle Panache, son seul objet était d'enseigner le français à son élève, ou plutôt de faire croire qu'elle en était capable. — Savez-vous, dit-elle, que lady Augusta est vraiment un petit prodige ! Vous en serez étonnée. Madame est bon juge, on le voit bien. Vous savez ce que c'est que la poésie française, et combien c'est un

genre difficile, à cause des rimés, de la distinction des genres masculins, féminins et neutres; des noms substantifs et adjectifs. Il faut que tout cela s'accorde avec le sens dans notre poésie. Je ne puis pas vous expliquer tout cela; mais enfin, il est sûr que même parmi nous autres français, il y a très-peu de gens qui écrivent passablement en vers, excepté nos grands poètes de profession. Eh bien ! croiriez-vous, madame, que milady Augusta, sans aucune exagération, écrit en vers comme en prose; sur mon honneur, véritablement comme un ange ! — Elle fut interrompue par l'arrivée de son élève, qui entra avec sa mère. Lady Augusta avait, ce jour-là, un shawl rose; en sorte qu'Hélène fut obligée de revenir de sa décision sur la préférence qu'on devait accorder à la couleur bleue. Il n'y avait qu'un instant que chacun avait repris sa place auprès de la cheminée, lorsque lady S. remarqua que sa fille se gâtait le teint, parce qu'elle exposait son visage au feu sans écran. — Mademoiselle Panache, pourquoi permettez-vous qu'Augusta se tienne si près du feu? Et vous, ma chère petite, comment pouvez-vous vous brûler ainsi votre visage? prenez donc un écran, mon amour, pour me faire plaisir.

— Il n'y a point d'écrans ici, maman, dit

Augusta, en faisant semblant de reculer sa chaise.

— Comment, point d'écrans ! Je croyais, mademoiselle, que vos écrans dans le genre étrusque étaient achevés.

— Oui, madame, répondit la gouvernante, ils sont finis ; mais j'ai oublié de les descendre au salon.

— Je déteste les écrans brodés, dit lady S., en se retournant vers mistriss Temple ; on craint toujours de les gâter.

Mademoiselle se leva pour aller chercher les siens, quoique lady S. lui dît, d'un air distrait :

— Ne vous dérangez pas, mademoiselle. — Alors s'adressant à mistriss Temple : — Avez-vous aussi une gouvernante française ? Je crois que vous m'avez dit que non ?

— En effet, répondit mistriss Temple, je ne pense point à avoir de gouvernante pour mes filles.

— Mais, en vérité, je crois que vous avez raison ; car c'est un grand ennui pour les parens ; et je crois, qu'en général, cette sorte de gens-là ne vaut pas grand'chose ; mais comment faire ? il faut se soumettre à tous ces inconvéniens ; car on dit qu'il n'y a que ce moyen de donner aux enfans une bonne prononciation. Quel parti prenez-vous donc à cet égard ?

— Mes filles, dit mistriss Temple, lisent et

entendent les ouvrages français aussi bien que je puis le desirer; et comme je ne leur ai laissé prendre aucune habitude sur la prononciation, je crois que si elles étaient appelées à voyager en France, elles saisiraient l'accent avec plus de facilité que quelqu'un qui a contracté de bonne heure une prononciation vicieuse.

— Oh ! sans doute, répondit lady S.; les mauvaises habitudes sont aussi tout ce que je redoute pour Augusta : cela m'a rendue très-difficile, je vous assure, sur le choix d'une gouvernante. Il nous en arrive souvent de Suisse, ou des provinces de France, qui parlent un jargon abominable. Il n'y a rien de si difficile que de trouver quelqu'un en qui l'on puisse avoir toute confiance.

— Cela est très-difficile, en effet, dit mistriss Temple.

— Cependant, continua milady S., je crois que je suis tombée fort heureusement; car je suis certaine que mademoiselle Panache vient de Paris, et qu'elle y a été élevée; c'est un grand sujet de tranquillité. Quant à son moral, dit-elle en baissant un peu la voix, mais seulement assez pour exciter davantage l'attention de lady Augusta, je la renverrai lorsque ma fille aura un an ou deux de plus; ainsi elle ne peut pas lui faire grand mal; d'ailleurs, ajouta-t-elle en parlant plus

haut, j'ai vraiment très-bonne opinion d'elle; il semble qu'elle s'accorde très-bien avec Augusta.

— Oui, assurément, dit celle-ci, mademoiselle est extrêmement complaisante : je l'aime à la folie.

— C'est là le point essentiel, dit lady S. Il faut prendre les enfans par la sensibilité : c'est mon système. Et elle demanda l'approbation de mistriss Temple par un regard d'intelligence.

C'est sur le cœur qu'il faut agir, ajouta-telle. Quant à cela, j'ai tout lieu d'être contente de mademoiselle Panache; c'est la meilleure créature du monde. Je ne m'en rapporterais pas tout-à-fait là-dessus à mon propre jugement, mais j'en ai reçu les meilleures recommandations.

Mademoiselle Panache rentra dans cet instant avec un de ses écrans à la main. Elle le présenta respectueusement à la jeune lady, qui le reçut comme s'il lui eût été apporté par une femme-de-chambre. Les deux sœurs en furent également scandalisées. Les jeunes demoiselles dînèrent à une table séparée avec mademoiselle Panache, qui cherchait à les amuser de son mieux par un babil importun. Lorsqu'on se mit au jeu, elle offrit de leur montrer les appartemens du château, qui étaient vastes et meublés magnifiquement. Celui de lady Augusta était de la dernière élégance; rien n'y manquait de ce qui constitue l'apparence

l'apparence des soins de l'éducation moderne. Une bibliothèque soignée attira sur-tout l'attention des deux sœurs. Pour lady Augusta, elle ne s'occupa que d'un chapeau à la française, auquel mademoiselle Panache avait travaillé le matin, et qui était posé sur un sofa, en attendant qu'elle pût y donner la dernière main. Ah ! qu'il est joli ! s'écria lady Augusta. Voyez, dit-elle, en s'adressant aux deux sœurs, ce chapeau n'est-il pas délicieux ?

— Oh ! oui ! charmant, dit Hélène, qui n'aurait pas osé hasarder son jugement la première, mais qui était sûre de ne point se compromettre en appuyant lady Augusta.

— Permettez donc, mademoiselle Hélène, que je vous arrange une fois à ma fantaisie. Tenez, ceci est affreux, par exemple. Comme cela : un peu plus de côté. Souvenez-vous, mademoiselle, que cela doit toujours aller ainsi ; rien n'est plus essentiel que la grace dans ces sortes de choses : les moindres chiffons peuvent paraître avantageusement avec de la grace. Mais vos marchandes de modes n'entendent rien à cela ; il faut que tout leur vienne de Paris. C'est-là vraiment le centre du goût. — Mademoiselle Panache débita encore beaucoup de phrases tout aussi intéressantes. Elle déploya une con-

naissance si exacte des différentes qualités et des prix de tous les articles de modes, qu'Emma commença à soupçonner que son éducation n'avoit été dirigée que sur ce point-là, et que Mlle. Panache avoit passé de l'emploi de marchande de modes au rang de gouvernante, sans autres titres qu'une parfaite confiance en elle-même. Un petit incident contribua à la confirmer dans cette idée.

Tandis que Mlle. Panache travaillait à l'ajustement d'Hélène, elle mettait à sa bouche toutes les épingles dont elle était embarrassée. Emma lui offrit inutilement une pelotte pour éviter le danger dont elle la croyait menacée; mais la gouvernante lui répéta plusieurs fois que c'était son habitude, et qu'il n'y avait rien à craindre. Cependant, une exclamation lui échappant au moment où elle avoit plusieurs épingles à-la-fois dans la bouche, elle faillit s'étrangler, et donna un instant de frayeur très-vive aux jeunes filles. Mais se remettant aussi-tôt avec une présence d'esprit extraordinaire :

— Qu'avez-vous donc? leur dit-elle, ce n'est rien ça. Ah! si vous aviez vu Mlle. Alexandre, c'est cela qui vous aurait fait peur. Je l'ai vue plus d'une fois mettre trente, quarante, cinquante et jusqu'à cent épingles dans sa bouche, et pen-

dant tout ce tems ne cesser de causer et de rire, comme si de rien n'était. Hé bien, jamais il ne lui est arrivé aucun accident.

— Qui est donc Mlle. Alexandre ? dit Emma.

— Eh, mon dieu ! cette fameuse marchande de modes, si célèbre, rue St. Honoré : la rivale de de Mlle. Baulard.

— Ah oui, je sais, dit Lady Augusta toute fière de savoir le nom de deux marchandes de Paris, sans se douter de la gloire d'en avoir une troisième pour gouvernante ; Emma sourit, et garda le silence. Elle était douée d'un jugement solide ; elle avait l'habitude de réfléchir, et savait penser par elle-même : il n'était pas facile de lui en imposer par des mots et des grimaces. Mlle. Panache sentit bientôt qu'elle ne réussirait pas auprès d'elle ; aussi n'essaya-t-elle pas de la gagner par ses flatteries, ni de perfectionner ses notions sur le grand article de la mode. Lady Augusta, de son côté, conserva avec elle plus de réserve qu'avec sa sœur. La supériorité de la raison d'Emma se faisait sentir à elle sans qu'elle s'en rendît compte.

— J'espère ma chère Hélène, dit Lady Augusta, car elle affectait une amitié très-vive, j'espère que vous serez à tous les bals qui auront lieu aux courses de chevaux.

— Je ne sais pas, mais je crois que maman doit y aller.

— Et vous, dit Mlle. Panache, sans doute vous y serez aussi ? Votre maman n'aurait pas la cruauté de vous en priver ; une demoiselle faite comme vous ! —

Hélène n'avait jusqu'alors pensé au bal qu'avec indifférence ; mais elle commença à croire que ce serait un grand bonheur d'y aller, ou plutôt, qu'en effet il serait fort cruel d'en être privée.

Elle tomba dans une rêverie profonde : elle venait de découvrir que ses jouissances passées n'étaient qu'ignorance de plaisirs plus grands ; elle voyait un nombre infini de choses qui manquaient à son bonheur. Son imagination lui présentait de nouveaux desirs, de nouveaux besoins difficiles à satisfaire. Ses idées même sur le bien et le mal étaient en confusion : tant la sottise d'une gouvernante peut avoir d'influence sur un esprit léger, dans une seule conversation. Mais nous allons voir encore un trait du talent de Mlle. Panache comme institutrice.

Tandis que les jeunes filles causaient ensemble, elle s'approcha d'une glace qui était à l'autre extrémité de la chambre. Son attention était absorbée par des observations sur la distance exacte à laquelle on peut s'apercevoir si une femme a du

rouge ou non. Elle s'éloignait et s'approchait alternativement du miroir, pour bien établir le vrai point, lorsque tout-à-coup Mlle. Panache poussa un cri d'effroi, et se leva précipitamment. Qu'est-ce donc, s'écrièrent tout-à-la-fois les jeunes filles? Regardez! regardez! dit la gouvernante épouvantée en montrant du doigt le fourreau de lady Augusta. C'était une petite sauterelle verte. — La voilà! la voilà! s'écria-t-elle, s'éloignant toujours. Ce n'est qu'une sauterelle, dit Emma. Ah, mon dieu! une sauterelle sur mon épaule! et lady Augusta courait toute la chambre en se secouant de toute sa force. Enfin la jolie sauterelle tomba sur le parquet, plus effrayée qu'aucun de ses ennemis, et s'efforçait de s'échapper; mais Mlle. Panache la poursuivit impitoyablement. Arrêtez-la! arrêtez-la! s'écria-t-elle, que j'écrase au moins ce vilain animal. En même-tems elle s'approchait pour faire elle-même l'exécution; mais Emma se baissant pour sauver la vie à l'insecte, dit à la sensible gouvernante: O mademoiselle, ne la tuez pas, je vous en prie! je vais la mettre dehors de la fenêtre à l'instant.

— Ah dieu, comment pouvez-vous la toucher? dit lady Augusta, tandis qu'Emma la prenait délicatement dans la main, et que sa sœur, dont le cœur n'était pas encore endurci par l'exemple,

courait pour ouvrir la fenêtre. La malheureuse bête allait échapper, lorsqu'un coup de vent la rejetta dans la chambre.

— Ah ! tuez-la, tuez-la donc ; au nom du ciel, que quelqu'un la tue, dit Augusta. Alors Mlle. Panache faisant un mouvement rapide, l'écrasa sous son pied. Elle est morte.

— Est-elle bien morte, dit lady Augusta, en s'approchant avec crainte. — Avancez ! répondit la gouvernante. De quoi avez-vous peur ? Elle est morte, je vous dis.

La jeune lady regarda les entrailles de la pauvre bête, et fut rassurée. — Voilà comment Mlle. Panache donnait ses leçons d'humanité.

Cette ridicule scène fit sourire Hélène et soupirer Emma. Après un moment de silence, on se mit à examiner de nouveau la bibliothèque.

— A propos, dit lady Augusta, je suis vraiment fâchée de vous avoir privée de vos petites gravures, d'autant que mon oncle vient de m'en envoyer une collection délicieuse de Bartolozzi.

— J'espérais pourtant, répondit Hélène, que les miennes pourraient vous faire plaisir. Vous aviez témoigné le désir d'en avoir de semblables pour les appliquer sur un panier à ouvrage.

— Ah ! oui, c'est vrai, je l'avais oublié ; mais j'en ai trouvé de charmantes l'autre jour dans un

livre français, et je vais les copier pour mon panier. Je vais vous les montrer. — Mlle. Panache, donnez-moi ces petits volumes reliés en maroquin rouge, qui sont tout en-haut, tout en-haut.

— Mais, milady, vous savez bien que ce sont des livres défendus; je n'oserais pas en toucher un seul; vous savez bien que milady, votre chère maman.....

— Bah ! bah ! milady, votre chère maman, répéta Augusta en contrefaisant le ton de la gouvernante, ne vous embarrassez pas de cela : donnez-moi toujours le livre.

— Non, non, absolument pas; croyez-moi, milady, ces livres ne sont point faits pour les jeunes demoiselles, croyez-moi.

— Et comment savez-vous si bien cela, mademoiselle ?

— N'importe, dit l'institutrice en rougissant, n'importe, je le sais. Mais il n'est pas question de cela. Vous ne voudriez pas désobéir à milady, et vous savez que pour les romans, personne dans la maison ne doit y toucher qu'elle-même. Vous le savez aussi bien que moi, mademoiselle Augusta; ainsi, en conscience....

— En conscience, répéta lady Augusta, du ton d'une personne que la contradiction irrite : j'admire beaucoup la délicatesse de votre con-

science, mademoiselle Panache. — Croiriez-vous, mesdemoiselles, dit-elle en s'adressant aux deux miss Temple, croiriez-vous que ma scrupuleuse gouvernante a le second volume de ce même ouvrage sous son oreiller depuis quinze jours ? Je l'ai trouvée un matin à cette lecture, et c'est ce qui m'en a donné tant d'envie ; car autrement il est bien sûr que je n'y aurais pas pensé. — Ainsi, en conscience, mademoiselle. . . .

La gouvernante, irritée, rougit jusqu'au blanc des yeux. — Mais vraiment, milady Augusta, dit-elle, vous me manquez en face. — Celle-ci, au lieu de répondre, sauta sur l'escabeau, pour tâcher d'atteindre elle-même le livre, tandis que Mlle. Panache, craignant de compromettre son autorité par une plus longue résistance, jugea prudent de se retirer. — Allons, mademoiselle, descendons, dit-elle ; je pense qu'on nous attend pour le thé. En même-tems elle ouvrit la porte, Emma la suivit à l'instant.

— Attendez-moi donc un moment, Hélène, ma chère Hélène, dit lady Augusta.

Hélène hésitait. — Vous ne prendrez donc pas ce livre ?

— Non, ce n'est que pour regarder la vignette.

— Je vous en conjure, laissez ce livre ; allons.

nous-en ; mademoiselle Panache dit que cela est mal.

— Oui , elle dit cela ; mais elle s'en va pour que je puisse faire ce qui me plaît , sans qu'elle paraisse s'en mêler ; ainsi vous voyez qu'il n'y a plus d'inconvéniens. Tenez ! le voilà ! En même-tems elle sauta à terre : — Regardons vite.

— Oh ! non , en vérité , je ne puis pas rester , dit Hélène , en s'avançant vers la porte.

— Mon dieu ! quel enfant vous êtes , reprit Augusta en riant. Votre maman ne sera pas fâchée , je vous le promets. Quel mal peut-il donc y avoir à regarder une vignette ?

— Il est bien sûr que si ce n'est que cela , il n'y a point de mal , dit Hélène , vaincue par la même fausse honte qui avait déjà influencé son opinion plus d'une fois dans cette journée.

— Eh bien , voyons donc. N'est-elle pas délicieuse , cette vignette ? avouez , Hélène.

— Oui , charmante , dit celle-ci , en la regardant à peine. A présent , descendons.

— Non , non , un moment ; vous trouvez celle-là jolie , n'est-ce pas ? Eh bien , je vais vous en faire voir une qui l'est encore beaucoup plus.

— Allons , une donc seulement.

Mais quand elle eut vu celle-là, lady Augusta disait toujours : Encore une , et puis encore une autre. Enfin , elle avait déjà parcouru bientôt deux volumes , Hélène toujours combattant et toujours cédant par faiblesse , et par mauvaise honte.

Les vignettes n'étaient point dans le fait d'une beauté remarquable ; et lors même qu'elles l'auraient été , Hélène n'aurait eu aucun plaisir à les regarder avec le sentiment de la faute dont elle était , pour ainsi dire , complice. Elle ne prévoyait pas cependant toutes les difficultés dans lesquelles un seul pas hors du bon chemin allait l'entraîner. Comme elles en étaient à la fin du dernier volume , elles entendirent des voix dans l'escalier. — Ah dieu ! voici maman , les voici ! Que ferons-nous , s'écria lady Augusta ? et quoiqu'il n'y eût , à son avis , aucun mal à regarder une vignette , cependant elle pâlit , et la crainte qui naît du reproche de la conscience , se peignit sur son visage.

Il n'y avait plus moyen de remettre les livres dans leur place. Que faire ? Il faut les mettre dans nos poches , dit lady Augusta.

— Oh ! non , non ! pas pour rien au monde.

— Mais que voulez-vous donc que je fasse. Je ne puis pas les mettre tous deux dans ma poche. Que deviendrai-je ? chère Hélène , secourez-moi.

Hélène, toute tremblante, consentit à recevoir le livre, ou plutôt le laissa mettre de force dans sa poche.

— Ma chère, dit lady S., en ouvrant la porte à l'instant où l'opération fut achevée : ces dames demandent à voir votre appartement ; êtes-vous prête à les recevoir ?

— Très-certainement, répondit Augusta, avec un sourire forcé. Pour Hélène, son embarras et sa rougeur étaient si visibles, que sa mère, qui entra avec le reste de la compagnie, ne put la voir sans les remarquer.

— Il me semble que vous n'êtes pas bien, ma chère enfant, lui dit-elle.

Hélène ne répondit pas.

— Peut-être, dit lady Augusta, ce sont ces raisins après-dîner qui vous ont fait mal.

Hélène ne put se résoudre à tromper sa mère, même par un signe de tête qui aurait confirmé ce mensonge ; elle sentit un mépris profond pour lady Augusta. Elle était sur-tout effrayée de se trouver, pour ainsi dire, malgré elle, entraînée dans une suite inévitable de faussetés dont elle avait horreur.

— En vérité, mon cher cœur, dit lady S., vous n'êtes point bien ; votre physionomie est altérée.

— C'est sûrement les raisins, dit Mlle. Panache.

— Non, en vérité, répondit Hélène, dont la confusion et l'angoisse s'accroissaient à chaque instant. Ce ne sont point les raisins —.

Alors elle regarda sa mère; ses larmes étaient prêtes à couler; et si lady Augusta n'avait pas dans cet instant pressé son bras pour lui rappeler l'importance du secret, elle aurait certainement déchargé son cœur du poids qui l'oppressait, en avouant sa faute. Mais un sentiment d'honneur la retint. Elle aurait cru y manquer en trahissant un secret dont elle n'était pas seule responsable.

Mistriss Temple ne voulant pas approfondir la chose dans ce moment-là, détourna l'attention de la compagnie sur un autre objet. En descendant au salon, où l'on allait boire le thé, lady Augusta prit la main d'Hélène d'un air d'intimité auquel celle-ci répondit en la retirant froidement.

— Soyez tranquille, lady Augusta, lui dit-elle, je ne veux point vous trahir.

— Me le promettez-vous ?

— Oui, je vous le promets; et un air de mépris qu'elle ne put dissimuler tout-à-fait, accompagna son geste et ses paroles.

Après le thé, lady Augusta fut priée de chan-

ter un air italien. Elle se mit à son piano, chanta et s'accompagna avec toute l'aisance et la gaiété imaginables ; tandis qu'Hélène , incapable d'affecter une tranquillité d'esprit qu'elle ne sentait pas , eut constamment les yeux baissés et l'air fortement préoccupé.

— N'ayez donc pas cette contenance coupable , lui dit Augusta en se penchant vers elle , pour prendre un livre de musique : pourquoi ne faites-vous pas comme moi ?

— Je ne puis , dit Hélène.

La jeune lady ne sentit pas toute la force de cette réponse. Elle n'était pas sévère envers elle-même , et la réconciliation avec sa conscience avait été bientôt faite.

On avait apporté ses dessins , on l'avait fait chanter. Les éloges faux ou vrais , l'enivrèrent tellement , que le repentir intérieur de sa faute ne se fit plus sentir de la soirée.

La manie de faire parade de tout ce que l'on sait , est fort à la mode dans les éducations actuelles ; et les talens , qui ne devraient être qu'un préservatif contre la dissipation , et une ressource contre le désœuvrement , deviennent ainsi un aiguillon pour l'amour-propre , et causent aux femmes plus de chagrins que de jouissances.

Cependant la triste Hélène ne pouvait s'occu-

per que du livre qu'elle avait dans sa poche ; et plus le moment du départ approchait , plus son inquiétude augmentait. Lady Augusta était si occupée à recevoir des complimens , qu'il n'y avait pas moyen de s'entendre avec elle. Enfin , mistriss Temple demanda sa voiture. L'assemblée formait alors un cercle imposant ; Hélène se voyait plus loin que jamais du moment de se débarrasser de son fardeau.

Elle eut un moment l'idée de prendre sa mère à part pour la consulter ; mais le souvenir de sa promesse la retint.

Le carrosse arriva à la porte , sans qu'Hélène eût pu encore se rapprocher de lady Augusta. Enfin , au moment de se séparer , elle lui dit à l'oreille , en sortant à moitié le livre de sa poche : Voulez-vous le reprendre ?

— Mon dieu non ! je ne puis pas à présent.

— Que voulez-vous donc que j'en fasse ?

— Emportez-le chez vous , et renvoyez-le à mon adresse , entendez-vous , par la première occasion , quand vous n'en aurez plus que faire.

— Ah ! il y a long-tems que je n'en ai plus que faire. Laissez-moi vous le rendre à présent , je vous en conjure.

— Hélène , ma chère , nous n'attendons plus que vous , dit mistriss Temple,

Il fallut donc partir avec le livre toujours en poche. Hélène se vit ainsi entraînée de difficultés en difficultés ; car elle avait promis à sa mère de ne jamais emprunter aucun livre sans sa permission , et certainement elle était bien loin de croire qu'elle manquerait à cet engagement lorsqu'elle s'était laissé persuader de regarder les vignettes. Ah ! disait-elle en elle-même , comment tout cela finira-t-il ? quel parti prendrai-je ? pourquoi ai-je eu la faiblesse de consentir à jeter les yeux sur ce livre ; et pourquoi me suis-je follement persuadée que j'aimerais lady Augusta , sans connaître son caractère ? oh ! que je voudrais ne l'avoir jamais vue !

Hélène , absorbée dans ces pénibles réflexions pendant toute la route , ne se mêla point à la conversation ; et lorsque la voiture s'arrêta , elle aurait été bien embarrassée de se rappeler un seul mot de ce qui s'était dit entre sa mère et sa sœur.

Mistriss Temple comprit bien qu'Hélène avait quelque chagrin secret ; mais comptant sur sa candeur , elle aimait mieux devoir sa confiance à ce sentiment , que de l'obtenir par des questions. Elle se contenta donc de lui souhaiter une bonne nuit , sans lui témoigner ni curiosité , ni mécontentement.

Hélène jusqu'alors n'avait pas connu le tourment de l'insomnie. Son sommeil était toujours calme et pur comme ses pensées ; mais à présent son ame était en proie au trouble et aux regrets. Elle ne ferma pas l'œil de toute la nuit. Des mouvemens inquiets l'agitèrent sans cesse. Son oreiller fut arrosé de ses larmes , et les minutes lui parurent des heures dans cette longue nuit. Enfin , le jour tant désiré commença à éclairer son appartement. Elle se leva le cœur gros de soupirs. Ses occupations habituelles , dont elle s'acquittait ordinairement avec tant de gaîté , ne lui présentait ce jour-là qu'une tâche pénible ; mais ce qui l'affectait encore plus vivement , c'était la manière tendre et confiante de sa mère avec elle. Son cœur était droit , elle connaissait trop bien le charme d'une intégrité constante et d'une confiance sans réserve , pour ne pas en déplorer la perte. Et pour quels plaisirs , pensait-elle , ai-je échangé ces biens si précieux ! -- La difficulté de se déterminer sur ce qu'elle avait à faire n'était pas le moindre de ses tourmens. — A qui recourir pour des conseils ? l'honneur lui défendait également de trahir lady Augusta et de tromper sa mère. Comment accorder ce qu'elle devait à toutes deux ? Elle était bien décidée à ne pas ouvrir le livre défendu , la cause de tous ses chagrins ;

grins ; mais elle craignait d'être obligée à le cacher encore long-tems ; car elle sentait combien les conséquences de sa faute seraient plus graves , si elle avait recours à l'assistance secrète d'un domestique. La pauvre enfant , combattue par tant de scrupules opposés , et ne sachant comment se tirer d'un si grand embarras , cacha sa tête dans ses mains , et pleura amèrement.

Sa mère entra dans cet instant ; et sans paraître remarquer le trouble d'Hélène , elle lui dit . — Voilà , ma chere , un éventail qu'un des domestiques vient de trouver dans la voiture où il est resté depuis hier. Il dit que Mlle. Panache le mit dans la poche de la voiture , comme un présent de lady Augusta pour vous. --- C'était un brillant éventail de Paris.

— Oh ! dit Hélène , je ne puis pas le recevoir. Je ne veux aucun présent de lady Augusta. Je voudrais que jamais . . .

— Vous voudriez peut-être , dit mistriss Temple en souriant , n'avoir pas entamé l'échange des présens ; mais puisque c'est vous-même qui avez commencé , il ne serait pas honnête de refuser l'éventail.

— Je ne dois pas , cependant , je ne puis pas l'accepter. Oh ! maman , si vous saviez combien je suis malheureuse ! n'avez-vous pas compris

qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire lorsque vous entrâtes hier dans la chambre de lady Augusta?

— Oui, dit mistriss Temple, mais je n'ai point voulu vous questionner là-dessus. J'ai pensé que si vous desiriez que j'en fusse informée, vous me le diriez vous-même. Vous êtes assez raisonnable, Hélène, pour n'être plus traitée en enfant.

— Non, non, dit Hélène, en fondant en larmes, je ne mérite pas cet éloge. Si vous saviez, maman!... mais ce qu'il y a de plus cruel, c'est que je ne sais pas si je dois vous le dire. Ne serait-ce pas mal à moi de trahir le secret d'un autre? Que dois-je faire, maman?

— Il m'est difficile de vous conseiller, puisque je ne sais pas de quoi il s'agit; mais je ne veux point forcer votre confiance. Je vois que vous êtes retenue par un motif délicat, cela me suffit: faites ce que vous jugez convenable.

— Ah, maman! je me suis attirée ce chagrin par ma folie. Au moins je puis vous dire ce qui me concerne seule. Vous trouverez sans doute que j'ai fait une grande faute, dit-elle en tirant le livre de sa poche. J'ai apporté ce livre sans votre consentement. Elle s'arrêta là, et semblait attendre des reproches de sa mère; mais celle-ci

garda le silence. Son regard n'exprimait point de colère, mais de la surprise et du chagrin.

— Est-ce là tout ce que vous avez à me dire ?

— C'est tout ce que je puis dire, répondit Hélène : peut-être si vous saviez toute l'histoire, vous me trouveriez un peu moins condamnable ; mais je dois me taire sur le reste, et j'espère que vous n'exigerez pas que je vous en dise davantage.

— Non assurément ; je vous ai dit que je ne voulais point forcer votre confiance.

— Et cependant, maman, ne voudrez-vous pas me tirer de peine, me dire ce que je dois faire de ce malheureux livre ?

— Comment voulez-vous, mon enfant, que je vous donne un conseil sans être instruite du fond de l'affaire ? Je vous plains ; mais je ne puis point vous aider : c'est à vous à juger de ce qu'il convient de faire. —

Hélène, après avoir un peu délibéré, écrivit un billet à Lady Augusta, et pria sa mère de l'envoyer. Mistriss Temple le donna sans regarder l'adresse.

— Oh, maman ! dit Hélène, que vous êtes bonne, et pour moi qui l'ai si peu mérité ! Mais, maman, quelle punition m'infligerez-vous ?

— Je crains qu'elle ne vous paraisse sévère ;

mais il ne dépend pas de moi de l'adoucir. La confiance ne se commande pas : c'est à vous à vous efforcer de regagner la mienne. — Ah, maman ! l'ai-je donc perdue tout-à-fait ?

— Non, mais elle est au moins fort diminuée : il m'est impossible d'avoir de vous la même opinion que j'en avois hier matin. Jugez-en vous-même.

— Sans doute, dit Hélène avec un profond soupir, cela ne peut pas être autrement. — Oh ! dit-elle en elle-même, si Lady Augusta savait tout ce qu'elle me coûte ! mais je crois pourtant qu'après avoir lu mon billet, elle ne pourra s'empêcher de tout avouer à sa mère. —

Ce billet d'Hélène était d'une éloquence simple et touchante ; mais l'effet en fut absolument nul sur Lady Augusta. Elle répondit par quelques lignes. Elle présentait ses complimens à Miss Hélène ; elle était charmée de la savoir mieux portante, etc. . . . Et ce qui est plus singulier, c'est qu'au bout de trois semaines, lorsqu'elles se rencontrèrent au bal, Lady Augusta ne fit pas plus d'attention à Hélène et à sa sœur, que si elle ne les eût jamais vues. Il est vrai qu'elle se trouvait alors avec deux ou trois jeunes personnes du premier rang, et par conséquent du premier mérite à ses yeux.

Mistriss Temple ne fut point fâchée de voir cette relation tout à-fait rompue.

— Je suis bien sûre à présent, dit Hélène, de ne pas me laisser aisément séduire par les apparences : un shawl bleu ou un shawl rose ne m'en imposera plus.

— Mais, en vérité, dit Emma, je crois qu'une grande partie des défauts de Lady Augusta doit être attribuée à Mlle. Panache.

— Tous ! tous ! j'en suis bien sûre, répondit Hélène : je ne voudrais pas avoir une gouvernante française pour tout au monde. Lady S. avait bien raison de dire que c'est une triste espèce.

— C'était une expression trop générale, dit Mistriss Temple ; il n'est ni juste, ni prudent de juger toute une classe de personnes par un individu, bon ou mauvais : toutes les gouvernantes françaises ne se ressemblent pas.

— Eh bien, reprit Hélène, je puis dire au moins que je ne voudrais pas, pour rien au monde, avoir une gouvernante comme Mlle. Panache. —

CAISSE D'ESCOMPTE DU COMMERCE,
rue de Menare.

IL ne faut pas confondre cet établissement avec celui de *la Caisse des Comptes courans*, place des Victoires, maison Massiac.

Tous deux ont pour but d'escompter le papier de banque et de commerce, à un taux aussi modéré que les circonstances le permettent, et d'opposer ainsi un frein à la cupidité des capitalistes, qui, avant la création de ces deux établissemens, n'avaient point eu honte de faire monter l'escompte du papier à 4 et 5 pour cent par mois.

Lorsque l'argent est aussi cher, les biens-fonds perdent les trois quarts de leur valeur; les denrées décuplent de prix; la main-d'œuvre s'élève à un tel point, que tout commerce d'exportation devient impraticable; quelques soient les revenus publics, le trésor national est sans argent, l'Etat sans crédit, le particulier sans ressource, et la société est menacée d'une affreuse dissolution.

L'établissement de *la Caisse des Comptes courans*, et celui de *la Caisse d'Escomptes du Com-*

merce qui l'a suivi de près, doivent donc être considérés comme des associations essentiellement avantageuses au bien public.

La *Caisse des Comptes courans* escompte le papier à $\frac{1}{2}$ p^r. $\frac{\circ}{\circ}$. par mois, c'est-à-dire à 6 p^r. $\frac{\circ}{\circ}$. par an. Mais cette Caisse n'escompte que le papier des banquiers. Les banquiers sont les intermédiaires, les agens, l'aliment du commerce. Mais s'il n'y a point de commerce, la banque est sans aliment; et si les banquiers cherchent néanmoins et trouvent à faire quelques opérations sur leurs fonds ou leur crédit, le fondement de ces opérations n'ayant aucune base réelle, la solidité des banquiers les plus accrédités peut passer pour problématique.

Les fondateurs de la *Caisse des Comptes courans*, c'est-à-dire les banquiers, ont donc agi diamétralement contre leurs intérêts propres, en déterminant qu'ils n'escompteraient que le papier de banque, et nullement celui du commerce; c'est-à-dire le papier des banquiers, et nullement celui des négocians.

Cette exclusion a donné naissance à la *Caisse d'Escompte du Commerce*. Les plus riches, les plus accrédités, les plus justement estimés des négocians de Paris se sont réunis pour former ce dernier établissement, bien plus essentielle-

ment utile à la société en général, que celui formé par les banquiers.

La *Caisse d'Escompte du Commerce* n'escompte aucun papier de banque, mais seulement le papier des négocians reconnus solides. Elle a commencé à escompter à 1 p^r. $\frac{2}{3}$. par mois; elle a depuis modéré son escompte à $\frac{3}{4}$ p^r. $\frac{2}{3}$. par mois, outre un huit p^r. $\frac{2}{3}$. prélevé indistinctement sur tous les effets escomptés, quelque soit leur terme. Elle procure ainsi au commerce des fonds à moins de 12 p^r. $\frac{2}{3}$. par an; ce qui rend infiniment plus douce la position des commerçans, qu'elle ne l'était dans ces tems où ils ne pouvaient trouver du crédit qu'à 25 et 30 p^r. $\frac{2}{3}$. par an.

La *Caisse d'Escompte du Commerce* a tenu une assemblée générale le 4 messidor.

Il y a été arrêté : 1°. que l'escompte pour le trimestre courant continuerait comme le dernier trimestre, sur le pied de $\frac{3}{4}$ p^r. $\frac{2}{3}$. par mois. 2°. Que le dividende dû aux actionnaires pour le dernier trimestre, leur serait payé sur le pied de 2 $\frac{1}{4}$ p^r. $\frac{2}{3}$. de la valeur de leurs actions.

On a procédé ensuite à la nomination des administrateurs qui doivent diriger les opérations de cette Caisse pendant le trimestre actuel, et les noms de ces 12 administrateurs rappellent

ce qu'il y a de mieux connu dans le commerce à Paris. Ce sont :

Les CC. *Frédéric Delon*, de la maison Antoine et Louis-Frédéric Delon, faubourg Denis.

Galleimant, négociant, rue Bourg-l'Abbé.

Guyot, de Lille, de la maison Guyot frères et compagnie, place du Chevalier du Guet.

Fernel, de la maison Fernel et Pétitain, rue Honoré.

Mermillod fils, de la maison Mermillod père, fils et Métayer, rue Phelippeau.

Magnier, de la maison Caron Magnier et compagnie, rue Denis.

J. F. Schrader, négociant, rue Tiquetonne.

Lagorce, négociant, rue de la Loi.

Bruneau, de la maison Bruneau Morin et compagnie, rue du Mail.

Labat, de la maison Orry Labat et compagnie, rue Neuve-Augustin.

Clayé (Remy), négociant, rue Martin.

F. Logette, négociant, rue Bourg-l'Abbé.

On annonce que la *Caisse des Comptes courans* se dispose à rembourser un cinquième des capitaux des anciens actionnaires de cet établissement, lesquels ont si cruellement vu compromettre leur fortune par la légèreté de l'ancienne administration.

Au Rédacteur du Mois.

CITOYEN, je lis dans l'un de vos numéros quelques observations critiques sur le mode d'élection adopté par l'Institut, d'après l'illustre *Borda*, qui réunissait à de grandes lumières trop de délicatesse pour se persuader que l'esprit de parti dût jamais influencer les choix de cette association savante, dont il était membre. On ne saurait au moins disconvenir que, dans le silence des affections privées et de toute passion, les suffrages d'une société nombreuse, composée d'hommes voués à des travaux très-différens, ne soient bien moins sujets à s'égarer, lorsqu'il n'est permis à chaque membre de donner sa voix que par fractions, pour ainsi dire; lorsque chaque votant est, en quelque sorte, forcé de transiger entre son propre jugement et l'opinion commune, et qu'enfin ses préventions pour l'un des candidats ne le dispensent pas de partager à l'un des deux autres concurrens la faveur de son suffrage. J'avoue que si l'intrigue formait deux partis acharnés, l'un et l'autre, comme vous le dites, à exclure réciproquement l'individu que porterait le parti adverse, un troisième prétendant pour-

rait en profiter. Quel mal trouve-t-on à cela ? Cette crainte seule déjouera bien des intrigues. Mais *Borda* n'en a pas eu le projet. Ce philosophe très-retiré, vivant loin de son siècle, dans un petit cercle d'amis, jugeait peut-être mal les hommes. Ils les a cru meilleurs qu'ils ne sont : voilà ce qu'on doit conclure de votre article ; alors que vous demandez que l'Institut fasse une sorte d'amende honorable, en reconnaissant *le vice du scrutin adopté*. Une hypothèse générale aurait appuyé cette proposition. Vous avez mieux aimé citer un exemple particulier, celui de l'élection de *LEGOUVÉ*, qui n'est pas la dernière ; et vous paraissez établir qu'il a seulement obtenu le triple suffrage de onze votans. Cependant, quinze membres de l'Institut, dans la première classe, l'ont porté de leurs trois voix. Nous les nommerions publiquement, si cette légère discussion méritait qu'on demandât leur aveu. J'ajoute (et le fait est notoire) que quatre billets présentant isolément le nom de *Legouvé*, ont été mis au rebut, et que vraisemblablement il eût été l'élu préféré des membres dont le vote s'est trouvé irrégulier. On ne peut douter enfin que plusieurs votans des seconde et troisième classes ne lui aient, en cette circonstance, marqué leur prédilection. Il résulte de-là qu'on a voulu pré-

senter, dans le *Journal du Mois*, quelque consolation aux citoyens *Palissot* et *Parny*, dont je suis loin de méconnaître le mérite; mais votre supposition gratuite a dû paraître un peu *désobligeante* à leur rival heureux, qui n'a fait aucune démarche pour son aggrégation à l'Institut, et qui modestement considère comme l'un des motifs de son élection, le penchant naturel de tout homme doué de quelque talent à refuser de soumettre son goût, de plier sa volonté aux recommandations, aux sollicitations même des hommes puissans. L'auteur d'*Épicharis*, de *la Mort d'Abel* et du poëme *des Souvenirs*, n'a eu d'autres protecteurs que ses ouvrages, ses mœurs et l'amabilité de son caractère.

P.....

NOTE ou RÉPONSE DU RÉDACTEUR.

L'auteur de l'article sur le mode de scrutin de l'Institut, n'a sûrement point eu l'intention de rien dire de désobligeant au cit. *Legouvé*, dont il aime le talent et chérit la personne. Il suffit de lire l'article en entier pour s'en convaincre. Il sait fort bien que le cit. *Legouvé* n'a fait aucune démarche pour son aggrégation, et l'article n'a pas dû faire soupçonner que l'auteur pût l'en accuser.

Un calcul mathématique, très-simple, et basé sur le nombre des voix que chaque candidat avait obtenues, a donné le résultat *aperçu* qu'on a imprimé. On n'a cité cet exemple que parce qu'il était le plus voisin de l'époque à laquelle on écrivait. Si l'on s'était trompé de quelques voix, même d'une douzaine, le résultat serait toujours le même. C'est donc seulement à prouver l'inconvénient du mode adopté que s'est attaché l'auteur de l'article, et il avoue qu'il ne prévoyait pas que la susceptibilité la plus chatouilleuse pût y démêler autre chose ; mais il répète avec plaisir qu'il rend toute justice au talent, à la moralité, à l'esprit et au caractère du cit. *Legouvé*, et que nul autre motif que celui de dire une vérité de fait n'a guidé sa plume, puisqu'il est plus attaché au cit. *Legouvé* qu'à ses deux concurrents.

S P E C T A C L E S.

THÉÂTRE FRANÇAIS
DE LA REPUBLIQUE,

Rue de la Loi.

MATHILDE,

Drame en cinq actes, en prose.

Tout le monde connaît le roman anglais de mistriss *Inchbald*, intitulé *Simple histoire*, et sa suite, sous le titre de *Mathilde*. Nous en avons une traduction élégante, par le cit. *Deschamps*. C'est dans la seconde partie que le cit. *Monvel* a puisé son sujet.

Holrem, six ans après la naissance de *Mathilde*, a découvert, dans une lettre de *Wodmar*, qui lui est tombée entre les mains, que celle qu'il aimait comme sa fille, n'était que le fruit illégitime d'une liaison criminelle de son épouse avec ce même *Wodmar*.

Depuis ce moment, et dix ans après (c'est l'époque où commence la pièce), *Mathilde* est malheureuse, sans pouvoir deviner ce qui lui attire la disgrâce de

son père. Elle en est repoussée , toujours reléguée loin de lui , et à la veille d'être déshéritée , en faveur d'un neveu , nommé *Ernest*. Celui-ci , qu'on accuse d'être l'auteur secret des malheurs de sa cousine , parce qu'*Holrem* a scrupuleusement caché son secret à tout monde , est , au contraire , très-épris de *Mathilde* , très-affligé de son sort , et se propose même de renoncer aux bienfaits de son oncle , s'il ne cesse d'appesantir sa rigueur sur *Mathilde*. D'un autre côté , le fils de ce *Wodmar* , qu'*Holrem* a par conséquent les plus fortes raisons de croire le frère de *Mathilde* , veut aussi l'obtenir pour épouse. *Holrem* la lui refuse , comme on peut bien le penser ; et , sur ce refus , le jeune homme se détermine à l'enlever , pour la soustraire au malheur dont il sait qu'elle est la victime. Mais elle est bientôt sauvée par *Ernest* , et ramenée dans les bras d'*Holrem*. Celui-ci , combattu violemment entre un attachement involontaire pour l'infortunée et intéressante *Mathilde* , et le préjugé d'honneur qui lui crie de la repousser , cède à la voix du dernier , et donne l'ordre fatal de l'éloigner tout-à-fait. Alors , le jeune *Wodmar* , qui n'a plus d'espérance , vient enfin , quoiqu'un peu tard , révéler que l'épouse d'*Holrem* n'était pas coupable ; que son père avait supposé cette cruelle lettre par vengeance , et qu'à sa mort il a désavoué , par une autre , tout ce que pouvait contenir la première sur la naissance de *Mathilde* et l'honneur de sa mère. Cet aveu rend le cœur d'*Holrem* à sa fille ; et , de plus , *Wodmar* renonce à la main de celle qu'il aime , pour la céder à *Ernest* , qui l'a mieux méritée , et qui , d'ailleurs , en est aimé.

Cette pièce, dont la conduite décèle un talent exercé dans l'art dramatique et une assez grande connaissance des effets du théâtre, est cependant fondée sur de très-fortes invraisemblances. Ce que l'auteur a voulu ajouter au roman, et qu'il a emprunté d'un drame allemand, l'a entraîné dans des fautes qu'il a souvent rachetées, mais qu'il n'a pas sauvées. Comment, en effet, *Wodmar* le fils, qui sait que la lettre de son père est supposée, et qu'elle est l'unique cause des malheurs de *Mathilde*, tarde-t-il si long-tems à remplir son devoir en instruisant *Holrem*, puisque son père le lui avait ordonné ? Quel faux point d'honneur peut l'engager au silence ? Puisqu'il aime *Mathilde*, son amour n'était-il pas intéressé à tout divulguer et à concilier ainsi sa tendresse et son devoir ? L'amour, en pareil cas, pouvait-il être balancé par un scrupule qui devient lui-même un nouveau crime ? Comment espère-t-il qu'*Holrem*, qui le croit frère de *Mathilde*, lui donnera sa sœur pour épouse ? N'était-il pas bien plus sûr de l'obtenir par un aveu qui pourrait rendre le bonheur à *Holrem* et à sa fille ? Il est bien évident que tout ce nœud roule sur la prolongation d'un mystère qui ne devrait pas exister, et que *Wodmar* avait peut-être moins de raisons de révéler au dénouement qu'à l'exposition. Cette invraisemblance saute aux yeux et nuit à l'effet de l'ouvrage, qui, dans le développement des caractères et dans les situations adroitement amenées, offre un intérêt assez doux. Les détails en sont estimables ; le style n'a pas l'affectation commune de certains drames ; il est naturel, touchant et précis ; quelquefois il a
une

une sorte d'élévation : tout cela, joint au jeu spirituel et nuancé de la C^{ne}. *Petit*, des CC. *Monvel* et *Damas*, ont triomphé des fautes et déterminé le succès. Mais l'art même que l'auteur a mis à affaiblir les teintes trop choquantes de l'invraisemblance, se fait souvent sentir, et prouve qu'il ne se les était pas dissimulées.

THÉÂTRE FRANÇAIS,
LES SOCIÉTAIRES DE L'ODÉON,
RÉUNIS A LA CITÉ.

LES VOISINS, comédie en acte et en prose,
représentée, pour la première fois, le 21 messidor.

DURMONT, riche et ancien négociant, retiré, avec sa fille *Cécile*, dans un beau domaine qu'il vient d'acheter aux portes de Paris, lui annonce qu'il se propose de la marier avec *Armand*, jeune homme placé chez son ami *Dupré*, autre négociant de Paris. Il sait que sa fille en est aimée, et qu'elle n'est point ingrate. Il attend *Armand* pour savoir de lui son véritable nom, et les motifs qui lui en font porter un autre. Son défaut de fortune ne l'arrêtera pas lui-même, étant né sans biens, et ne devant le sien qu'à la générosité d'un ami, qui a secondé et encouragé ses premiers travaux. Tandis qu'il se propose de consacrer la journée à cette intéressante affaire, des *voisins* de campagne viennent lui dérober tout son tems. Ce sont *Lambert*, un égoïste; *Malainval*, un officieux mal-adroit, espèce de bel-esprit; ils viennent, sans façon, dès la première visite, lui demander à dîner. L'éloge que chacun d'eux fait tout haut de l'autre, et le mal qu'il en dit tout bas à *Durmont*, font une scène

très-comique, remplie d'ailleurs de détails charmans et d'une critique fine et vive de nos mœurs actuelles. Ils annoncent un deuxième voisin pour dîner; *Monbrun*, autre égoïste, et fat de profession. *Armand* arrive aussi. *Malainval* pénètre son amour pour *Cécile*, et promet de le servir. Il réfléchit seul au moyen d'y réussir. Il le persuade qu'il faut couvrir le défaut de fortune; et croyant y travailler efficacement, il annonce à *Durmont* qu'*Armand* a de la délicatesse suivant le cours du jour, et que sous son autre nom, il est intéressé dans une maison de jeu. Ainsi donc ce jeune homme fera rapidement fortune. Persuadé que *Cécile*, élevée à Paris, doit en avoir les goûts, il lui annonce que son amant lui sacrifie vingt femmes, dont il est bien traité; qu'il sera mari commode; qu'elle pourra, sans lui, aller, venir, courir, faire de la dépense, et qu'il ne la gênera ni par son amour, ni par sa jalousie. *Durmont* et *Cécile*, très-mécontents de ces détails, traitent ensuite fort mal le malheureux *Armand*, qui s'attendait au meilleur accueil, sur la parole de *Malainval*, que tout était bien disposé. *Armand* a recours à *Lambert*, qui, malgré ses protestations d'amitié et ses offres de service, n'ose s'exposer à se brouiller avec *Durmont*, en parlant en sa faveur. Mais *Lambert* confie le tout à *Monbrun*, qu'on attendait, et le charge du soin de réparer les sottises de *Malainval*. *Monbrun* considère que ce mariage serait une très-bonne affaire pour lui-même, et, en conséquence, avoue à *Durmont* qu'*Armand* n'est qu'une espèce de philosophe sauvage, qui fait profession d'une rigidité de principes si

ridicules aujourd'hui, que quelque place qu'il occupe, il n'y saurait jamais gagner que ses appointemens. Il ajoute qu'il cache son véritable nom, qu'il est fils de *Valbert*, ce négociant de Nantes, retiré aux isles, qui, à force de chercher à obliger les autres en arrangeant leurs affaires, a fini par déranger les siennes. Mais *Valbert* est précisément celui qui, vingt ans auparavant, a fourni à *Durmont* les premiers capitaux, base de sa fortune. On conçoit qu'il n'hésite pas à donner sa fille à l'estimable fils de son bienfaiteur.

Tel est le fond léger de cette jolie comédie, dont l'extrait qu'on vient de lire, ne peut donner qu'une idée très-imparfaite. Il faut la voir pour apprécier le bon comique, la gaîté, la critique piquante, et les fines plaisanteries que l'auteur a eu le talent, non de coudre à sa pièce, mais de faire ressortir de son sujet.

Elle finit par des couplets de la composition de *Malainval*; celui-ci a été redemandé.

Ma voisine toujours sommeille,
Et toujours veille mon voisin.
Pour qu'il dorme et qu'elle s'éveille,
Chez eux je fais porter mon vin.
J'en verse un verre à ma voisine;
J'en verse douze à mon voisin:
Mon vin réveille ma voisine;
Mon vin fait dormir le voisin.

Le dernier couplet, adressé au public, finit ainsi:

Aimez-vous cette œuvre badine?
Que dans ces lieux, après-demain,

Chacun amène sa voisine,
Et la voisine son voisin ?

On a demandé l'auteur, et l'ingénieux citoyen *Picard*, l'auteur fécond et varié de plusieurs productions couronnées d'un juste succès, est venu recevoir le nouveau tribut d'applaudissemens que le public lui avait déjà unanimement payé pendant la pièce.

THEATRE DU VAUDEVILLE,
RUE DE MALTRE.

LE CONCERT AUX ELÉPHANS , parade en un
acte , représentée le 16 messidor.

COMME l'usage est introduit à tous les théâtres de demander l'auteur d'une pièce nouvelle , bonne ou mauvaise , l'usage s'est introduit aussi au Vaudeville de faire suivre la pièce qui précède la nouveauté d'un couplet d'annonce. Voici celui du Concert aux Eléphants ; et il faut convenir qu'il n'annonçait pas les couplets charmans et pleins d'esprit dont cette parade est semée.

AIR : De la Soirée orageuse.

Le Vaudeville à qui tout rit ,
De tous côtés faisant sa quête ,
Cherche par-tout des gens d'esprit ,
Et par fois rencontre des bêtes.
Les animaux que l'on va voir ,
Ne sont pas d'une mince espèce :
Ah ! puissent-ils être ce soir
Les seules bêtes de la pièce !

Voici l'extrait de cette folie pleine de gaité , et qui a reçu de nombreux applaudissemens depuis le commencement jusqu'à la fin.

Le théâtre est coupé en deux dans sa profondeur ; le fond est occupé par la loge à claire-voye des élé-

phants , fermée de rideaux. Sur le devant est le *Cornac* endormi : il est réveillé par le grognement de ses *pétits*. Le concert qu'il leur prépare doit attirer un grand nombre de curieux. *Arlequin* , son ami, joueur de violon du faubourg Marceau, arrive fort triste. Le *Cornac* s'inquiète du concert : *Arlequin* a tout disposé ; mais il est au désespoir, les *éléphants* causent sa ruine. Avant leur arrivée, il gagnait beaucoup d'argent à débiter les chansons qu'il chantait, et que quelquefois il composait lui-même ; mais aujourd'hui la foule est à ses bêtes, et l'abandonne. -- Mais tu gagnes encore assez pour vivre, dit le *Cornac*. Oui, répond *Arlequin*, pour vivre garçon ; mais si d'un garçon on veut faire un homme, il lui faut une femme : pour faire une femme, il faut une fille. Cette fille a un père : ce père veut qu'on ait de l'argent. Il n'en a pas : ainsi, faute d'argent, point de père, point de fille ; point de fille, point de femme ; et point de femme, l'homme est forcé de rester garçon. -- Je gage que tu es amoureux de *Colombine*, la fille de M. *Cassandre* l'herboriste, la jolie marchande de plaisirs du quartier. -- *Arlequin*, dont la femme doit être respectée, a supprimé ce nom de *Colombine* qui a la réputation équivoque, et il appelle sa maîtresse *Zéphirine*. Mais il a pour rival *Gilles*, le marchand de tisane. Autant les *éléphants* font de tort à *Arlequin*, autant *Gilles* y fait ses affaires en vendant du coco à la foule qui les visite : il se fournit de réglisse et de chien-dent chez l'herboriste *Cassandre* que cela séduit, et il est bien dur pour *Arlequin* de se voir ainsi couper l'herbe sous le pied. Le *Cornac* qui prend part à sa peine,

lui conseille de faire une chanson sur les *éléphants* : il en aurait un grand débit. *Arlequin* goûte cette idée, et se propose d'aller rêver sous les bosquets du Jardin des Plantes, pour être inspiré par le grand homme qui les a créés,

Il n'est aucun de ces bosquets
Qui ne rappelle à l'ame pure,
Et la science et les bienfaits
De l'écrivain de la nature.

Zéphirine survient : elle est surveillée par *Gilles* qui ne la perd pas de vue par ordre de son père.

Il a beau garder sa personne,
Arlequin gardera son cœur.

On entend *Gilles* et *Cassandre* : le *Cornac* fait sauver *Zéphirine*. *Gilles* et *Arlequin* se querellent : *Cassandre* prend le parti de *Gilles*, qui vante sa fortune et l'estime dont il jouit du Luxembourg à l'Estrapade. *Arlequin* se retire en l'assurant qu'il ne sera jamais connu que de l'Hôpital à la Pitié.

Gilles, resté seul avec *Cassandre*, ne peut s'accoutumer à ce nom de *Zéphirine* inventé par *Arlequin*. *Cassandre* le préfère à celui de *Colombine*, *Gilles* lui répond :

Arlequin fait des épigrammes
Sur le plaisir que votre fille vend :
Il dit que du plaisir, *Zéphirine*, et des femmes,
Autant en emporte le vent.

Cassandre lui ordonne d'aller voir ce qu'est devenu sa fille, et de ne la pas perdre de vue. Le *Cornac* rentre : il invite *Cassandre* au concert qu'on prépare à ses petits, et apporte deux bouteilles de vin pour la leur faire déboucher et boire en présence

de tout le monde. Il fait l'éloge de ses *éléphants* qui donnent plus d'une leçon de morale aux hommes. D'abord, tous les jours en se réveillant, ils portent les yeux vers le ciel comme pour lui rendre hommage; ensuite ils ont tant de pudeur et de modestie, qu'ils n'estiment le plaisir

Qu'accompagné du mystère.

Enfin, ils ne sont pas moins attentifs à payer un bienfait qu'à punir un outrage. Il sort pour aller mettre un habit neuf, afin de paraître décemment au concert, et prie *Cassandre* de bien garder ses deux bouteilles de vin. *Gilles* revient: il a trouvé *Zéphirine*, l'a fait rentrer dans la maison, a fermé la porte à double tour, et en apporte la clef à *Cassandre*, qui s'écrie: *Surveillons, surveillons, mon ami; mais ne renfermons jamais.* Il sort pour aller délivrer sa fille, et recommande à *Gilles* la garde du vin qui lui est confiée. *Gilles* en boit d'abord une bouteille: *À l'autre*, dit-il ensuite, *celui qui porte une voie d'eau peut bien porter deux bouteilles de vin.* Il entame la seconde; et entr'ouvrant le rideau qui cache les *éléphants*, boit à leur santé. L'un d'eux le frappe de sa trompe en grognant. *Gilles* ensuite, un peu ivre, répartit également ce qui reste de vin dans les deux bouteilles, les remplit d'eau, et les replace dans le panier. Le *Cornac* rentre avec *Cassandre*, *Zéphirine*, *Arlequin*, des musiciens et une foule de curieux. On tire les rideaux, et l'on voit les deux *éléphants* avec un seau d'eau au milieu d'eux. Le concert commence, et les petits se meuvent en cadence aux accens de la musique, *Arlequin* a composé un duo pour exprimer

de quels sentimens ils sont animés : il chante pour le mâle, et prie *Zéphirine* de faire la femelle. *Cassandre*, occupé des *éléphans* qui enlacent leurs trompes, ne voit pas qu'*Arlequin* embrasse sa fille. Le concert étant fini, il s'agit de rafraîchir les *éléphans* : le *Cornac* prend une bouteille, et la présente au mâle qui la refuse en grognant. *C'est singulier, il n'a pas soif.* Il la présente à la femelle qui la repousse de même. Cependant le mâle avale un *seau d'eau* : le *Cornac* goûte le vin ; ce n'est que de l'eau rougie. On accuse *Gilles*, déjà décelé par son état d'ivresse. Il nie : *Demandez-leur plutôt*, dit-il, en s'approchant de la loge. Le mâle lui lance au visage le seau d'eau qu'il a pompé dans sa trompe. Le crime est avéré, *Gilles* est honni, baffoué, chassé ; et *Cassandre*, en lui défendant de jamais reparaitre devant lui, s'écrie :

On verrait bientôt, j'en réponds,
La Seine à tarir toute prête,
S'il fallait de tous les fripons
Ainsi laver la tête.

Arlequin se jette aux genoux de *Cassandre*. Il a composé une chanson sur les *éléphans* : le libraire en a été si satisfait, qu'il lui en a donné soixante-quinze francs ; il les dépose à ses pieds, lui demande sa fille, et l'obtient, à condition de chanter sa chanson.

Arlequin, monté sur une chaise, chante des couplets dont le sujet est qu'il n'est personne qui ne tienne un peu de l'éléphant. *Chacun a sa trompe qui pompe, qui pompe notre argent.* Ils sont sur l'air : *Ah ! voilà la vie.*

Le folliculaire
 Qui tourne à tout vent,
 Pour un vil salaire
 Qui toujours se vend,
 N'a-t-il pas sa trompe
 Qui pompe, pompe,
 N'a-t-il pas sa trompe
 Qui pompe notre argent.

Le dernier couplet est adressé au public.

Si le Vaudeville
 N'a, pour instrument,
 Qu'un pipeau fragile,
 Traitez doucement
 Sa petite trompe
 Qui pompe, qui pompe,
 Sa petite trompe
 Qui pompe votre argent.

Tel est le fond léger de cette jolie bagatelle, dont le succès a été complet. On a demandé les auteurs qui n'ont point paru : ce sont ceux d'*Une Journée de Fernex*, réunis au citoyen *Desfougerets*.

Les deux couplets d'*Arlequin* en l'honneur de BUFFON (nous avons rapporté la fin du premier,) ont été couverts d'applaudissemens long-tems prolongés.

Suivant le second, l'immortel BUFFON a écrit ses livres sur *les genoux de la Nature*. Cette image nous semble fausse et forcée. On a quelquefois dit d'un grand poëte, qu'il écrivait sous la dictée d'Apollon : cette image est grande et belle ; mais l'imagination ne peut se représenter un homme quelconque écrivant sur *les genoux de la Nature*. Elle est trop grande, trop étendue, trop au-dessus de la faiblesse

humaine : lui donner *des genoux*, c'est imiter ces sectaires insensés qui ne savent se donner une idée de DIEU qu'avec la figure d'un vieillard, une longue barbe, et la grande robe de soie cramoisie.

Ce couplet a regu autant d'applaudissemens que si la pensée en eût été grande et l'expression juste et poétique.

Cette bagatelle a été jouée avec beaucoup de soin, d'esprit, d'ensemble et de gaité par les citoyens *Laporte, Chapelle et Charpentier*, et par la citoyenne *Fleury* : malheureusement le *Cornac* savait mal son rôle.

LA DOUBLE RETRAITE, comédie en un acte, représentée pour la première fois le 24 messidor.

ON n'a pas oublié *la belle Fermière*, comédie en trois actes de la citoyenne *Candeille*, jouée pendant plus de trois ans avec un succès soutenu sur le théâtre de la République, et qui a réussi par-tout où elle a été représentée.

Une veuve sensible et malheureuse par l'inconduite et l'abandon de son époux décédé enfin heureusement, se retire inconnue dans une ferme qu'elle exploite, y porte ses talens pour la musique, son goût pour la harpe sur laquelle elle s'accompagne en chantant des romances. Un propriétaire aisé du voisinage, séduit par sa beauté, captivé par ses talens et son esprit, vit chez elle déguisé en garçon de ferme : il la surprend chantant sur sa harpe dans un cabinet séparé ; il ose répondre à ses chants. De-

là naît une explication ; et bientôt un doux lien réunit les deux amans.

Nous venons, en rappelant succinctement une partie du fond d'une comédie charmante en trois actes, de faire l'extrait, ou peu s'en faut, d'une comédie bien froide, bien insignifiante, bien longue, et qui pourtant n'a qu'un acte.

Si, comme dans la *belle Fermière*, la veuve *Célimène* se retire sous le nom de *Lise* dans une campagne touchante pour rimer à la solitude qui l'enchanté, elle est accompagnée de *Marton* sa femme-de-chambre sous le nom de *Claudine* : toutes deux sont en retraite chez le fermier *Thibaut*, et se font passer pour ses nièces.

D'un autre côté, *Florval* et *Valentin*, son valet, sont en retraite aussi, l'on ne sait pourquoi, à quatre pas de là.

Célimène chante et pince de la harpe dans un cabinet qui occupe une partie du théâtre, ainsi que dans la *belle Fermière*. *Florval* lui répond aussi ; elle se montre, un coup de foudre vient frapper mutuellement leurs cœurs, et ils se marient.

Cette pièce n'a point réussi : en vain *Arlequin* dans le couplet d'annonce usité, comme on fait à ce théâtre, a dit au public :

A vous aujourd'hui vient s'offrir

Une muse encore inconnue :

Ah ! daignez faire réussir

La première entrevue.

En vain *Marton*, à la fin de la pièce, a voulu lui peindre l'auteur regagnant son asyle, et le prier de

Protéger sa retraite,

le public n'en a pas moins manifesté son mécontentement par des sifflets; et comme on n'a point demandé le nom de l'auteur, *la muse reste encore inconnue.*

Nous ne savons si les acteurs présageaient le sort de cette nouveauté, et si la crainte de l'événement enchaînait leurs talens et troublait leur mémoire: ce qui nous a paru certain, c'est que, dans *la double Retraite*, le talent et la mémoire étaient en *retraite* aussi. L'auteur pourrait donc essayer de se consoler en disant:

C'est qu'ils auront joué comme des étourdis.

THEATRE DES TROUBADOURS,
provisoirement RUE MARTIN.

COLIN-MAILLARD, *Vaudéville - anecdotique en un acte*, représenté le 16 Messidor.

TRISSOLET, aubergiste de profession, sot et pédant par nature, a jadis étudié en sixième, et se croit un savant. Il est entêté de sa science, et prétend être un homme fin et rusé. Il se souvient qu'*Ulysse*, il y a environ 75 ans, a eu la finesse de reconnaître *Achille*, déguisé en femme à la cour de *Nicodème*. Il ne veut marier sa fille qu'à un gendre aussi rusé qu'*Ulysse*. *Justin*, qui l'aime et en est aimé, s'est déguisé en fille, et s'est fait admettre pour servante par *Trissolet* dans son auberge, sous le nom de *Rosette*. *Trissolet*, devenu amoureux de la fausse *Rosette*, la presse vivement, et est surpris à ses genoux par sa femme, qui feignant d'être aussi la dupe du travestissement de *Justin*, s'emporte, comme de raison, contre son mari. Celui-ci veut divorcer et épouser *Rosette*. » Il n'en sera rien, dit la femme; vous y trouverez des obstacles. J'aurai la loi pour moi, dit l'époux; et nous la nature, répond sa femme ». Cependant *Justin* reprend les habits de son sexe, et paraît avec deux de ses amis,

qui reviennent affamés de la chasse, et commandent un dîner *splendide*. Ce repas se trouve soudain servi, comme par magie, et se consomme sur le théâtre en trois minutes. Les trois jeunes gens ont invité l'aubergiste à en prendre sa part avec eux. Il demande ensuite 220 liv. pour la dépense : dispute entre les trois amis, qui feignent de vouloir payer l'écot. On propose de tirer au sort : on bande les yeux de *Trissolet*; celui qu'il attrapera, payera; mais tous trois se sauvent, il n'attrape que *sa femme*, et voit qu'il est dupé. *Justin* reparait avec ses amis, est reconnu pour la fausse *Rosette*; et *Trissolet*, convaincu que ce jeune homme n'est pas moins rusé qu'*Ulysse*, consent à lui donner sa fille.

Si l'on demandait où sont l'intérêt de ce petit drame, le mérite de l'invention, le piquant du sujet? Il faudrait convenir que les auteurs, car ils sont deux, ont cru pouvoir compter sur le succès sans cela. Et ils ont eu raison; car ils ont réussi, si l'on appelle réussir, les applaudissemens d'un spectateur peu nombreux, rempli d'amis disposés d'avance à crier *bravo* sur paroles.

Ils ont été demandés, comme de raison. L'un d'eux s'appelle *Blanc*; l'autre, plus sage, n'a pas voulu qu'on dît son nom.

Il ne faut pas croire qu'on en ait ainsi tout bonnement rendu compte au public. On est venu lui chanter une espèce d'énigme, ou si l'on veut, un logogryphe, une pointe enfin, et la voici.

Deux auteurs ont donné le jour
A la pièce qu'on vient d'entendre.
Sur leurs noms voici sans détour

Tout

Tout ce que je puis vous apprendre,
Du parterre trop indulgent,
Malgré la demande unanime :
L'un a signé son nom en blanc,
Et l'autre a gardé l'anonyme.

On voit que, quoiqu'on ait joué *M. de Bièvre*, ou *l'Abus de l'Esprit*, aux *Troubadours*, cette dernière pièce n'a corrigé ni les *entrepreneurs*, ni les *auteurs*. Malheur à eux, malheur à nous ! car à force d'*abuser* ainsi, sans retenue, d'un peu d'*esprit*, on aura bientôt usé ce qui nous en reste. Heureux cependant si nous revenions alors au *sens commun* !

Colin-Maillard mérite un reproche beaucoup plus grave. Les mœurs et les bienséances y sont blessées par-tout. Outre le scandale d'un époux cherchant à corrompre sa servante, le travestissement de *Justin* a fait réchauffer par les auteurs quelques-unes des indécentes bouffonneries de *la Fille capitaine* et de *la Femme juge*.

On conçoit que l'imagination s'égare en composant sur un mauvais fond qui nous rit ; mais le public, pourquoi souffre-t-il, et d'où vient qu'il ne repousse pas de semblables turpitudes ?

P O É S I E S.

LE CHIEN VICE-ROI,
*CONTE IMITÉ DE L'ABBÉ BLANCHET.*Par le C. AUGUSTE CREUZÉ.

Tout a sa voix dans l'Univers :
Dieu qui fit les êtres divers ,
Donne un langage à tout le monde,
Tout parle ; les hôtes des mers ,
Les enfans des forêts , les insectes des airs ,
Pas un qui ne s'entende et qui ne se réponde.
Nous croyons quelquefois parler éloquemment :
O qui des animaux entendrait les harangues !....
Ce Lafontaine était un homme bien savant ,
Car il parlait toutes leurs langues.
Après lui quelques-uns en ont su quelques mots ;
Mais fort peu. Nous avons négligé ces sciences ;
En France on a mal-à-propos
Laisse tomber les connaissances.
L'Hélicon est désert , l'Hypocrène est à sec.
Je suis persuadé qu'avec un peu d'étude ,
On apprendrait le chien comme on apprend le grec,
Et tout dépend de l'habitude.
O si , dans notre langue , un de nos beaux esprits ,
De cette nation importait les ouvrages ,

De ses poètes les écrits
Et les maximes de ses sages !

VICE-ROI de Johor , naguère un mandarin
Méprisa tellement les lois et la justice ,
Que le peuple écrasé sous son sceptre d'airain ,
Dispensa le bourreau du soin de son supplice.
Aussi-tôt de Siam le monarque puissant ,
Voulut venger la mort de son représentant.
Ce prince était, dit-on , un fort sot personnage ;
Mais un sot orgueilleux l'est cent fois davantage.
Ayant bientôt soumis les révoltés tremblans ,
Et livré tous leurs chefs aux pieds des éléphants ,
Il tint du haut d'un trône , à leur troupe en silence ,
Ce discours , dont sa garde augmentait l'éloquence :

» INSECTES , dont le bruit est venu jusqu'à moi ,
» Qui de l'éléphant blanc avez bravé le roi ,
» Je devrais sur vous tous punir un tel désordre.
» Je veux bien cette fois ne pas vous écraser ;
» Vous pouvez vivre encor , mais jusqu'à nouvel ordre ;
» Et quand de mes bontés vous osez abuser ,
» Quand de mes mandarins vous dédaignez l'empire ,
» Vous ne méritez plus qu'un chien pour vous con-
» duire ».

Un chien énorme était à ses pieds étendu.

» Viens, Barkouf, dit le roi, viens, ce trône t'est dûs
» Règne en mon nom sur eux ; qu'à ta vue ils pâlissent ,
» Extermine-les tous s'ils te désobéissent.
» Et toi , sage Lokman , vieillard qu'on m'a vanté ,
» Du vice-roi Barkouf , sois le premier ministre ,
» Sache le préserver de tout complot sinistre ,

» Fais respecter ses lois et son autorité ;
 » Et que même au besoin ta sagesse l'éclaire ,
 » S'il se peut que cela soit par fois nécessaire ».

LOKMAN s'est incliné : » Sire , dit-il , c'est moi
 » Qui dois être éclairé par votre vice-roi ;
 » C'est lui dont le génie et la haute sagesse ,
 » Dirigeront mon zèle , aideront ma faiblesse.
 » Pour d'utiles écrits , on sait que j'ai toujours ,
 » Des animaux divers , écouté les discours.
 » Et par une rencontre heureuse et sans pareille ,
 » Je sais la langue chienne, et j'aboye à merveille ».
 Saluant , à ces mots , Barkouf majestueux ,
 Il aboya d'un ton doux et respectueux.
 Le vice-roi , charmé que l'on le complimente ,
 Fait retentir au loin sa réponse bruyante.
 Lokman l'explique au roi , qui , sans craindre d'erreur ,
 Admire l'interprète et bien plus l'orateur.
 Il part , et pour Siam se remet en voyage ,
 Disant qu'il n'eut jamais de vice-roi plus sage.

BARKOUF qu'il élevait à cet excès d'honneur ,
 N'était pas comme lui d'une humeur rigoureuse ;
 Sous un air un peu dur il cachait un bon cœur ;
 Et les traits sont souvent une enseigne trompeuse.
 Caressé par Lokman , et de ses soins flatté ,
 Barkouf de ses leçons tira tant d'avantage ,
 Qu'avec beaucoup d'aisance et quelque dignité ,
 De vice-roi bientôt il fit le personnage.
 Toujours prompt à sortir des chaînes du sommeil ,
 Il suivait du lever l'étiquette ordinaire ,
 Il gagnait à pas lents la salle du conseil.

Là , son premier ministre exposait mainte affaire ;
On prenait les avis , et chacun discutait :
Souvent lorsque la chose était trop difficile ,
Avec le vice-roi le sage en aboyait ,
Et rendait au conseil sa réponse subtile.
Alors de l'audience arrivait le moment ,
Barkouf écoutait tout d'un regard débonnaire :
Il présentait la patte assez facilement ,
Et remuait la queue en prince populaire ,
Accordant à propos , à regrets refusant.
Avec son interprète , il savait si bien faire ,
Qu'on était consolé , si l'on n'était content.
Chacun les bénissait. L'audience finie ,
Le vice-roi Barkouf suspendait ses travaux ,
Près d'une table simple , abondamment servie ,
Rappelait l'appétit des antiques héros.
Puis dans un parc immense , écoutant son audace ,
Ce prince se livrait aux périls de la chasse.
Rentrant dans son palais au tems accoutumé ,
Dès-lors avec Lokman il restait enfermé ,
S'occupait avec lui de la correspondance ;
Et dans un encrier , trempant sa patte immense ,
Au bas de chaque lettre avec sérénité ,
Il apposait sa griffe , et laissait un pâté.
(Vous lui pardonnerez , c'était sa signature ,
Mon héros n'était pas très-fort sur l'écriture).
Délivrés à la fin de ces soins importants ,
Tous les deux sans contrainte aboyaient quelque tems ,
Et Barkouf oubliant la grandeur souveraine ,
Soupait avec plaisir et s'endormait sans peine.

Un pareil vice-roi , qu'un tel ministre aidait ,

Devait de ses efforts voir un brillant effet,
Bientôt de ses talens, l'influence efficace,
De son prédécesseur eut effacé la trace ;
L'autre avait tout gâté : Barkouf répara tout.
Du bonheur à son peuple il applanit les routes ;
Il fit de bonnes lois, et n'en fit pas beaucoup ,
Aussi les voulut-il voir exécuter toutes.

MAIS ainsi qu'aucun homme aucun chien n'est parfait,
A ce prince si grand on faisait un reproche ;
Barkouf trop fréquemment à l'amour se livrait ,
Et toujours la vertu tremblait à son approche.
Encor si, dans ses goûts, il eût mis quelque choix !
Mais la moindre maîtresse excitait son envie.
Aussi par des transports peu décens quelquefois ,
Il avait dérangé mainte cérémonie.
Lokman se désolait qu'il outrageât les mœurs ,
Qu'il oubliât ainsi l'orgueil de sa couronne ;
Mais on sait que l'amour aux héros se pardonne ,
Et que cette faiblesse est celle des grands cœurs.

De la paix, grace au prince, on savourait les charmes,
Un essaim de Malais, que l'on n'attendait pas ,
Soudain sème par-tout la mort et les allarmes.
Barkouf sous ses drapeaux comptait peu de soldats ;
Mais bientôt il ne peut conter les volontaires
Qui viennent soutenir la plus juste des guerres.
En tactique, Barkouf étant très-peu savant ,
Du camp aux généraux a laissé l'ordonnance ;
Mais bientôt ses guerriers au combat s'avancant ;
Armé d'un gorgerin, à leur tête il s'élance.
O chanteur des exploits et d'Achille et d'Hector ,

Les exploits de Barkouf sont plus brillans encor !
 Rien ne peut résister. Mais ô triste imprudence !
 Aux traces des vaincus trop long-tems obstiné ,
 Notre héros , atteint d'un trait empoisonné ,
 Tombe sur les lauriers qu'a cueillis sa vaillance.

DES peuples qui pourrait exprimer la douleur !
 A Siam aussi-tôt de leur perte cruelle ,
 Vingt députés en pleurs vont porter la nouvelle.
 » Roi de l'éléphant blanc , dit Lokman l'orateur ,
 » Du sort à notre égard , la rigueur est extrême ,
 » Il vient de nous ravir notre bon gouverneur ,
 » Notre père , j'ai dit presque un autre vous-même.
 » Vous nous l'aviez donné : quel précieux bienfait !
 » Il s'est montré toujours aux méchans inflexible ;
 » Il a su réparer le mal qu'on avait fait ,
 » Et su faire le bien qu'on croyait impossible.
 » Hélas ! se pourrait-il que troublant notre paix ,
 » Son successeur encore augmentât nos regrets ,
 » Eût une main avide , un cœur dur , un ton rogue.
 » Vous l'avez déjà dit , ô puissant souverain !
 » Nous ne méritons pas pour chef un mandarin ;
 » Et faut-il l'avouer , nous aimons mieux un dogue ».

LE monarque était loin d'attendre un tel aveu ,
 Il sentit le danger qui menaçait son trône ,
 Et craignit que , bientôt formant un autre vœu ,
 A son éléphant blanc on n'offrît sa couronne.
 Le succès de Barkouf l'épouvantait un peu.
 » Non , que de mon courroux nulle trace ne reste ,
 » Dit-il , réparons votre perte funeste :
 » Le mandarin Miour , un homme merveilleux ,

» Va remplacer Barkouf et faire cent fois mieux »;

IL fit cent fois plus mal. Dans toutes les affaires ,
 Dédaignant de Lokman les conseils salutaires ;
 Par son stupide orgueil bientôt tout fut brouillé.
 Barkouf, se disait-on , s'en faisait moins accroire,
 Le tombeau de Barkouf de larmes fut mouillé :
 Dans la province encore on bénit sa mémoire ,
 Et voilà ce que c'est qu'un chien bien conseillé.

LA PETITE-MAITRESSE ET LE PEIN'TRE.

JE viens à vous , Monsieur ; par-tout on vous renomme :
Aussi , pour mon projet , faut-il un habile homme.

-- Madame , épargnez-moi. -- J'admire vos portraits . . .

Quelle vérité dans ces traits !

Etes-vous de loisir ? Je veux me faire peindre. --

-- En Diane , en Vénus , en Flore ? -- A votre choix. --

-- Sous votre forme , sans rien feindre ;

Trop heureux de saisir les charmes que je vois ! --

-- Ah ! ne me flattez point ! Faites-moi ressemblante.

Je vais vous parler franchement :

Ce portrait est pour un amant ,

Rendez-moi donc . . . là . . . bien frappante ;

Mais que de mon mari ce portrait cependant

Ne soit pas reconnu , dans un cas d'accident.

G U I C H A R D .

LITTÉRATURE.

LACHABEAUSSIÈRE au C. ARNAULT,
Homme de Lettres et Poëte tragique.

J'AI lu avec plaisir, mon cher ARNAULT, votre *Essai sur le Drame*, imprimé dans le premier N^o. des *Veillées des Muses*. Il a renouvelé pour moi celui que j'avais éprouvé à la lecture que vous en fîtes vous-même au Lycée de la maison *Marbœuf*: mais il m'a fait naître quelques réflexions que je crois devoir vous communiquer.

Depuis l'introduction de ce nouveau genre entre la Tragédie et la Comédie, et qu'on est convenu d'appeler *Drame*, je ne sais pourquoi, il n'a cessé d'avoir des apologistes et des censeurs.

Au nombre des premiers se sont rangés tout naturellement ceux qui, trouvant sans doute plus de facilité dans ces sortes de compositions, dans lesquelles, comme vous le dites vous-même, la médiocrité est moins impatiemment supportée que dans les autres, devaient d'abord s'en emparer comme favorable à leur paresse, peut-être à leur impuissance, et les défendre ensuite pour l'intérêt de leur amour-propre. Tels furent *Diderot*, *Mercier*, *Beaumarchais*, et quelques autres. Ces hommes se disant créateurs, n'étaient cependant, comme j'espère vous en faire convenir, que des affaiblisseurs des grandes conceptions dramatiques.

Tous les écrivains que leurs études , leur talent et leur génie avaient plus ou moins lancés dans la carrière tragique et comique, se sont énergiquement opposés à cette invasion qui semblait leur annoncer la décadence de l'art et la ruine du bon goût, et il faut avouer que des adversaires tels que *Voltaire*, *Piron*, *Collé*, *Palissot*, *Laharpe* et *Cailhava* semblent un peu détruire l'équilibre dans la balance des autorités.

Je vous demande la permission de vous rappeler ici des couplets peu connus, qu'on avait attribués à *Piron*, et qui sont de *Collé*. Les voici.

Quel est ce poëme fantasque,
Dont le mélange mal-adroit
Tient du tragique le plus flasque
Et du comique le plus froid ?
C'est toi, bâtarde comédie,
Avorton de la tragédie,
Qu'on voit triompher aujourd'hui ;
Toi, dont le larmoyant comique
N'a pris de la muse tragique
Que le ton pleureur et l'ennui.

Ni la chaleur, ni l'élégance,
Ni les mœurs, ni les passions,
Ne rachètent l'extravagance
De ces folles créations.
Un nom caché dans la naissance,
Quelque froide reconnaissance,
Voilà leur éternel refrain.
De cette comédie étrange
Les plans semblent faits par la Grange,
Les vers par l'abbé Pellegrin.

Des caractères romanesques,
Des incidens miraculeux,

Des vertus toujours gigantesques,
 Un fond d'intrigue fabuleux;
 Un intérêt faible et pénible
 Qui sort d'un roman impossible:
 Que peignent ces tristes pastels!
 Molière connaissait les hommes:
 Il nous a peints tels que nous sommes;
 Ses tableaux seront immortels.

Révérènd père la Chaussée,
 Prédicateur du saint Vallon,
 Porte ta morale glacée
 Loin des neuf Sœurs et d'Apollon.
 Ne crois pas, Cotin dramatique,
 A la Muse du vrai comique
 Devoir tes passagers succès.
 Non. La véritable Thalie
 S'endormit à chaque homélie
 Que tu fis prêcher aux Français.

Je sais que ces couplets supposent ce qui est en question ; mais ils prouvent du moins que dans le tems où ils parurent , c'est-à-dire , tout au plus un demi-siècle avant l'époque où nous sommes , on regardait le genre tragique bourgeois comme une innovation dangereuse dans la littérature , et que les bons esprits n'étaient pas alors disposés à l'applaudir.

Si depuis on a montré plus d'indulgence en sa faveur , si le public , les gens de lettres ont paru l'adopter , ne serait-ce pas que les derniers ont trouvé la carrière plus facile ? Ne serait-ce pas que le public , toujours avide de nouveautés et impatienté de la rareté des ouvrages du grand genre , a préféré des jouissances moins vives , mais plus ré-

pétées, à l'ennui de les attendre plus long-tems ? Ne serait-ce pas enfin que la multiplicité des théâtres, pour se soutenir, ayant accueilli tous les ouvrages médiocres, a présenté à beaucoup d'auteurs des moyens plus prompts de paraître et de réussir, et que l'esprit du public s'est accoutumé peu-à-peu à une nourriture devenue journalière ?

Me permettez-vous sur cette question déjà tant de fois agitée, une observation qui, je crois, n'a point été faite, et qui cependant me semble fondée. C'est qu'on fait bien de l'honneur au Drame de l'appeler un genre, et voici mes raisons.

Dans les arts, ce qui constitue la différence spécifique des genres, c'est, ce me semble, la différence des moyens qu'on emploie, et des effets qu'on produit. Je ne vois rien dans les pièces qu'on appelle Drames, qui diffère en moyens de ceux de la tragédie ou de la comédie.

Quel est le but de l'une ? De peindre des passions exaltées, et d'effrayer ou d'attendrir sur leur résultat. Quel est le but de l'autre ? De corriger par le ridicule, et de montrer le danger des vices, des penchans vicieux, ou même des erreurs, par le tableau de leurs effets. Le Drame a-t-il un autre but ?

La terreur et la pitié sont les ressorts de la tragédie : le ridicule, la plaisanterie et la vérité sont ceux de la comédie : le Drame en fait-il jouer d'autres ?

Où sera donc le caractère distinctif du Drame proprement dit ? Je n'ai jamais, jusqu'à présent, trouvé dans la plupart de ceux qui nous ont été donnés comme modèles, que des tragédies sans no-

blesse , c'est-à-dire dégénérées , ou des comédies sans gaité , c'est-à-dire de froides homélies.

Je dis plus ; je suis convaincu qu'il n'y a pas de situation dramatique qui ne puisse appartenir au tragique et au comique , suivant la manière de la présenter et de l'entourer , et qui , mal conçue , mal digérée , soit en l'affaiblissant , soit en l'exagérant , ne convienne ensuite à ce que nous appelons Drame.

Un père rival de son fils , intéressé à découvrir ce qui en est pour régler sa conduite , offre une situation intéressante , dont l'effet peut devenir ou plaisant , ou terrible. Dans le premier cas , l'auteur cherchera à faire rire d'avance le spectateur sur l'effet de la découverte du père , en rendant celui-ci ridicule et le fils désobéissant , et *Molière* appliquera la situation à l'*Avare*. Dans l'autre cas , l'auteur nous effrayera sur le danger d'un fils intéressant et soumis , par le caractère rusé , vindicatif , et sur-tout par le pouvoir absolu du père , et *Racine* fera la scène de *Mithridate* et de *Xipharès*. Qu'un dramaturge s'empare aussi de la situation , il fera moraliser le père , déliner le fils , crier tous les personnages , et il aura fait un Drame.

La tragédie et la comédie n'ont qu'un ressort unique , dont tous les autres me paraissent dépendre : c'est l'opposition des intérêts avec les caractères , et des caractères avec les situations. C'est ce ressort qui , manié avec art , produit le rire , l'attendrissement et la terreur. Quel est le moment qui fait le plus rire dans l'*Avare* ? C'est , sans contredit ,

celui où son fils le force, malgré lui, de donner un diamant à *Marianne*. *Molière* avait pris la situation dans une pièce italienne intitulée *Arlequin dévaliseur de maisons* ; mais cette situation qui n'est que plaisante dans l'original, parce que l'homme au diamant est généreux, devient comique dans *Molière*, parce qu'*Harpagon* est avare et amoureux ; et c'est ainsi que le génie applique et embellit ses imitations.

Quel est le moment où *Phèdre* est plus intéressante ? C'est quand après avoir vu *Thésée* perdu pour elle, et ayant fait sa déclaration à *Hippolyte*, elle apprend le retour de son époux. Dans les deux cas, c'est que l'intérêt du personnage est en opposition directe avec sa situation.

Le Drame ne produit quelque effet que par le même principe. Qu'est-ce qui en produit tant dans ce moment heureux du Drame de Diderot, *J'ai quinze cents livres de rente* ? C'est que le Commandeur a cru effrayer *Saint-Albin* sur la médiocrité de sa fortune, et qu'au contraire il le rassure et l'affermir par-là dans son amour pour *Sophie*. L'intérêt du Commandeur est donc ici directement en opposition avec sa situation.

Enfin, la tragédie et la comédie sont la représentation d'une action qui s'expose, se noue, marche, se contrarie et se dénoue par la succession non interrompue et croissante des événemens relatifs qui se passent dans une journée ; et je ne vois pas que le Drame ait d'autres règles. Pourquoi serait-il un genre différent ?

La comédie étant la représentation d'une action ordinaire de la vie, il peut naturellement s'en trou-

ver de moins gaies, de plus sérieuses que les autres : les caractères et les situations peuvent y prendre plus de gravité, de grandes vérités morales peuvent y trouver place, le langage même peut y devenir passionné par le choc des intérêts.

Iratusque Chremes tumido delitigat ore. HORAT.

Pourquoi ne pas appeller ces sortes d'ouvrages des comédies sérieuses? *La Chaussée* qui n'était pas plaisant, a fait des comédies dans ce genre, qui, par parenthèse, est un peu celui de *Térence*. Pourquoi les appeller des Drames?

La tragédie peut s'emparer d'une action dont les personnages, pour en être moins élevés, n'en auraient pas moins des situations attendrissantes. Pourquoi repousser du domaine tragique les sujets qui ne ressembleront pas à *Œdipe*, à *Iphigénie*, à *Phèdre*, à *Philoctète*? C'est le caractère et la situation des personnages qui doivent faire le genre de l'ouvrage; ce n'est pas leur rang ou leur dignité. Il résultera de ce principe qu'entre la comédie un peu élevée et sérieuse, telle que *l'Ambitieux* de *Des-touches*, par exemple, et la tragédie un peu moins grave, telle que *Melanie* ou *Calas*, il ne restera pas un espace assez distinct pour qu'un genre nouveau ait le droit de s'en emparer exclusivement. Où serait d'un et d'autre côté sa limite positive?

Mais, dites-vous, « qui me niera que la marche » ordinaire des choses ne présente des circonstances » où le terrible se trouve si étroitement lié au » risible, soit par la bigarrure des faits, soit par le » disparate des caractères, qu'on ne sait si elles sont » du

» du domaine tragique ou comique! » Je ne le nierai point; mais je vous observerai que les exceptions aux règles générales ne sont point compatibles avec la vraisemblance des arts; que ces circonstances ne me paraissent pas si communes qu'on pense: enfin, je vous dirai que je serais d'avis de les interdire à l'auteur dramatique, comme j'interdirais au peintre la faculté de mettre sur la toile une bizarrerie qu'un hasard naturel aurait placée dans son modèle.

L'art n'est qu'imitateur, mais il choisit, épure;

Et l'art, quand il fait bien, fait mieux que la nature.

Rarement, d'ailleurs, la même action qui se passe dans un même lieu et dans un espace de tems borné, présente-telle ces bigarrures de teintes que vous paraissent croire communes: un méchant peut bien se réjouir intérieurement du malheur d'autrui; mais il se cachera pour en rire. J'ai vu dans la même maison, sur le même palier, le deuil et la joie, un enterrement et une noce; mais ces deux tableaux, quoique rapprochés, tenaient à des actions, à des personnages différens. Ils m'émurent en sens contraire, de manière à me faire rêver désagréablement toute la journée; mais je ne pris aucun plaisir à la gaité de ceux qui se réjouissaient. Le rire et la douleur sur la même figure la font grimacer; et faire succéder sans nuances l'une à l'autre, c'est, comme disait *Scarron* très-plaisamment, mêler de la crème à de la moutarde. Vous paraissent croire qu'un bourgeois, qu'un artisan, figurerait de mauvaise grace dans une tragédie. Pourquoi? S'il gémit sur les erreurs d'un fils, sur l'infidélité d'une

femme; s'il est en un mot jetté dans des situations fortes, ne serait-il pas digne de la tragédie et du cothurne? Et, si tel est votre scrupule, qui vous force à lui conserver son état naturel? Transportez sa situation à des personnages plus élevés: tout dépend de la manière de la présenter et de l'entourer; c'est là précisément la preuve du talent et le travail du génie. Prenez garde que si vous laissez au Drame la prétention d'être un genre intermédiaire, il ne déprécie bientôt les deux autres, qu'il ne recule ses limites opposées pour s'approprier plus de marge, qu'il n'appelle *Mélanie*, *Fénélon*, *les Vénitiens*, des Drames; que, bientôt fier de son invasion, il ne fasse une poétique; que, se croyant plus près de la nature et de la vérité, il ne regarde la tragédie comme une exagération, et le comique comme des bouffonneries; qu'il ne cherche enfin à persuader que le vrai style est la prose, que *Shakespeare* est supérieur à *Corneille*, *Othello* à *Zaïre*, et que le naturel exige que les tableaux de *Teniers* soient tout à côté de ceux de *Raphaël*. Est-ce bien vous qui, sachant si bien écrire en vers, et par conséquent moins suspect que tous les défenseurs de la prose, voudriez que le Drame s'abstint de la poésie? C'est donc pour donner encore à la médiocrité des moyens d'invasion plus faciles? En quoi des vers passionnés, énergiques, mais convenables aux mœurs, au caractère, à la situation des personnages, pourraient-ils dénaturer le style? Les hommes les moins élevés quand ils sont mus par des passions ou entraînés par des sentimens, élèvent toujours proportionnellement leur langage: c'est une vérité d'ob-

servation et de fait. En quoi la simplicité dégraderait-elle les vers ? N'avons-nous pas dans *Molière* et dans ses imitateurs, la preuve du contraire ? Il ne faut sans doute écrire ni d'un style ridiculement pompeux, ni donner à sa poésie simple l'air trop prosaïque : il faut parler en style convenable, et étudier l'art d'écrire dans ses divers développemens : jamais les vers n'ont gâté ni une pensée, ni un dialogue. Le vers ajoute au plaisir de l'auditeur, il flatte l'oreille par le retour des sons mesurés, il aide la mémoire et fortifie par son charme l'impression du mot ou de la pensée : le spectateur jouit à-la-fois de l'imitation de la nature et du travail de l'art ; et ce double plaisir, dont il ne se rend pas compte distinctement, mais qu'il éprouve, ne nuit pas à ses émotions. Ne croyez pas que ce soit par calcul que *Molière* se soit abstenu d'écrire l'*Avare* et le *Malade imaginaire* en vers : s'il a senti que la comédie de situation pouvait plus aisément s'en passer que celle de caractère, il n'est pas prouvé qu'il eût moins réussi, s'il l'eût versifiée comme on sait que c'était son projet. Le *Festin de Pierre* qu'il a écrit en prose ne se joue qu'en vers, depuis que *Thomas Corneille*, qui avait entendu dire que *Molière* avait eu le dessein de la versifier, l'a fait avec succès.

Enfin, le Drame, fût-il un genre et un bon genre, par cela même qu'il est plus facile, par cela même qu'il obtient quelques succès, produit, je pense, un mal très-réel ; celui d'accoutumer le public aux ouvrages médiocres, d'encourager la paresse des auteurs, d'effacer les principes du goût sévère. Vous croyez que le Drame fera desirer la

tragédie ; et moi je dis que le Drame la perd , comme les romans perdent aujourd'hui la saine littérature. En vain vous vous dissimulez son danger , en espérant que l'amour-propre des auteurs qui attacheront quelque prix à la gloire durable , dédaignera des triomphes faciles. Connaissiez mieux l'esprit humain : le succès du Drame a déjà peut-être fait avorter plus de vingt bons ouvrages , comme l'opéra comique et le vaudeville ont mutilé de bons sujets de comédie. Bientôt la médiocrité orgueilleuse s'emparera de la scène , en obstruera les issues pour le génie qui se rebutera , et l'on finira par oublier jusqu'aux ouvrages des grands maîtres , qu'on ne sera plus en état d'apprécier.

Je vous blâme donc très-sérieusement , mon cher ARNAULT , vous qui , par votre talent , avez soutenu le bon genre , vous qui le soutiendrez encore , d'encourager , d'enorgueillir de votre suffrage les partisans d'un genre hermaphrodite , dont les chefs-d'œuvres même , comme vous le dites très-bien , ne seront jamais des ouvrages de littérature.

Je persiste à croire que *Molière* tient un bout de la chaîne dramatique , *Corneille* l'autre ; que ceux qui s'approchent le plus de ces deux grands hommes , sont seuls les sectateurs du bon , du vrai genre : que si quelques chaînons grossiers et mal forgés sont au milieu , la postérité brisera sans pitié ces mailles irrégulières qui nuisent plus à la chaîne qu'elles ne lui servent , et ne conservera que celles dont la conformité avec les deux premiers anneaux peuvent la rendre uniforme et solide.

AGRICULTURE.

TRAVAUX à faire dans les jardins, du 10 thermidor au 10 fructidor.

C'EST le tems de ramasser les graines de laitues. Le jardinier qui est curieux de ses graines, doit mettre chaque espèce à part.

On recueille aussi la graine de ciboule, d'oignon et de poireau, et il faut la laisser dans sa coque, jusqu'à ce qu'on en ait besoin pour semer, et pour lors, on la frotte pour l'en faire sortir. La meilleure méthode est de la faire sortir de sa coque dans un mortier avec le pilon, et de le faire sans qu'il s'en écrase un grain : cette méthode est d'une grande expédition. On vanne ensuite cette graine, pour qu'elle soit nette.

On replante des chicorées ; on lie celles qui sont replantées dès le mois de messidor. Il faut faire en sorte que le lien d'en-haut ne soit pas si serré, afin que le milieu ne crève pas.

On peut encore semer, pendant ce mois, de la

graine de salsifs d'Espagne ou de scorsonères.

On découvre entièrement les fruits. Ceci est contre le sentiment de quelques jardiniers, qui ne veulent les découvrir que huit ou dix jours avant leur parfaite maturité; mais l'expérience a prouvé qu'en les découvrant plus d'un mois plutôt, les fruits, tels que la pêche, les poires de bon chrétien d'hiver, la virgouleuse, la colmart, etc., deviennent plus beaux et se colorent mieux. En effet, il est constant qu'un fruit qui aura été perfectionné par la chaleur du soleil, et qui n'aura pas été à l'ombre des feuilles de son arbre, sera toujours de meilleur goût et d'une couleur plus vive qu'un autre. La raison est que son suc aura mieux été dirigé, et son humidité superflue évaporée par la chaleur du soleil.

On visite les espaliers des pêcheurs pour savoir s'ils sont abondans en sève, et s'ils n'ont pas besoin d'être palissés.

On visite aussi les treillages de verjus de raisins, si on ne l'a pas fait le mois précédent.

C'est en ce mois que l'on sème la graine de choux pommés; et quand ils sont en état, on les met en pépinière. Un jardinier qui sait son métier, ne manque pas de les mettre à quelque bon arbre, pour les conserver pendant l'hiver, et pouvoir ensuite les replanter au printemps,

On sème des raves pour en avoir en automne.

On sème du cerfeuil pour en avoir en hiver et au printems.

Vers la fin de thermidor, on commence à greffer les amandiers qui ont été plantés au printems ; mais non pas ceux plantés l'année dernière, car ils sont alors trop abondans en sève.

On continue d'arroser tout ce qui en a besoin, comme chicorée, laitues, raves, et autres légumes.

On coupe les vieux montans d'artichaux desquels on a ôté la pomme, comme étant inutile.

On continue de semer des épinards, et on les arrose souvent lorsqu'ils sont levés.

On recueille les pois qu'on a laissé sécher pour la provision d'une maison.

Quand on voit que l'oignon ne profite plus en terre, à cause de ses feuilles, il faut rouler un tonneau dessus pour en briser les montans, et le faire profiter.

On commence, vers la fin du mois, à semer la ciboule pour le carême, ou pour la laisser monter en graine.

Le jardinier qui est curieux de son jardin, ne doit pas manquer, dans ce mois, de faire des labours pour la troisième fois, aux plate-bandes

et aux espaliers, ainsi que des ratissages dans les sentiers des plantes. Ce travail est très-utile.

On ne doit pas oublier de planter des choux blancs d'hiver,

On commence aussi, vers la fin du mois, à semer de la graine d'oignon, pour en avoir l'année suivante au mois de germinal; mais il n'en faut pas semer une grande quantité, de crainte qu'il ne monte,

L O I.

ARRÊTÉ du Directoire - exécutif, concernant la délivrance et l'emploi des bons nominatifs ou rescriptions des rentiers et pensionnaires de l'État.

Du 11 Messidor.

LE DIRECTOIRE EXÉCUTIF, vu la loi du 10 floréal an V, et son arrêté du 17 messidor an VI; considérant qu'il est instant de réprimer les abus qui se sont introduits dans l'emploi des bons nominatifs délivrés aux rentiers et pensionnaires de l'Etat, pour acquitter leurs contributions personnelles de l'an VI et années antérieures; ouï le ministre des finances,

ARRÊTE :

ART. I. Les bons nominatifs ou rescriptions dont la délivrance est ordonnée par la loi du 10 floréal an V et par l'arrêté du Directoire-exécutif du 17 messidor an VI, ne pourront à l'avenir être donnés en paiement d'arrérages, qu'aux citoyens qui justifieront, par un certificat du commissaire du Directoire-exécutif près leur municipalité ou administration de canton, qu'ils sont en même-ems contribuables, et rentiers ou pensionnaires de l'Etat, et qu'ils restent encore redevables de tout ou partie

de leurs contributions de l'an VI ou années antérieures.

II. Le certificat mentionnera les prénoms du contribuable, et sera apposé au bas de l'extrait du rôle de ses contributions.

III. Les rescriptions délivrées dans la forme ci-dessus prescrite, seront certifiées véritables par le contribuable; et ses noms et prénoms seront inscrits au dos de cette pièce par le percepteur, lorsque la présentation lui en sera faite.

IV. Les percepteurs convaincus d'avoir versé leurs recettes en d'autres valeurs que celles qui leur ont été données en paiement seront poursuivis comme dilapidateurs des deniers publics.

V. Les commissaires du Directoire près les administrations centrales, agens généraux des contributions, sont spécialement chargés de tenir la main à l'exécution de l'article précédent, et de faire à cet effet toutes vérifications de caisses et registres nécessaires. Ils en rendront compte dans le mois au ministre des finances.

VI. Le ministre des finances est chargé de l'exécution du présent arrêté, qui sera inséré au Bulletin des lois.

Pour expédition conforme, *signé* SIEYES, *président*; par le Directoire-exécutif, *le secrétaire-général*,
LAGARDE.

LIVRES NOUVEAUX.

*OUVRAGES de Littérature Française ou Étrangère
qui ont paru en messidor.*

Voyage du jeune Anacharsis en Grèce vers le milieu du quatrième siècle avant l'ère vulgaire, par J. J. Barthélemy, quatrième et dernière édition, revue et augmentée par l'auteur, Paris, an 7, 7 vol. grand in-4°. pap. velin, et Atlas in-fol. Prix 300 fr. 7 vol. in-8°. et Atlas in-4°. 48 fr. A Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins, n°. 22, au premier.

Le moyen de s'enrichir en s'amusant, ou Manuel contenant la meilleure manière de gouverner, conserver et multiplier les mouches à miel, in-12. Prix 40 cent. Chez Barrois, rue Haute-Feuille, n°. 22.

Théorique de la musique vocale, ou des dix règles qu'il faut connaître pour bien chanter ou pour apprendre à juger par soi-même du degré de perfection de ceux que l'on entend, par le cit. Florino Tomeoni, professeur de musique, in-8°. avec musique. Prix, 3 fr. Chez Charles Pougens, imprimeur-libraire, quai Voltaire, n°. 10.

* *Suzanne*, poème pastoral en 5 chants, traduit de l'allemand de Mertghen, in-12, prix 75 cent. Chez Paquet, libraire, rue Jacob.

* *Antiquités poétiques, ou Dissertations sur les*

108 LIVRES NOUVEAUX.

poètes cycliques et sur la poésie rythmique, par le cit. *Boucharde*, membre de l'institut national et professeur au collège de France, pour faire suite aux Mémoires de la ci-devant académie des inscriptions et belles-lettres, in-8°. Prix 3 fr. 60 cent. Chez *Pougens*, imprimeur-libraire, quai Voltaire, n°. 10.

Histoire des insectes nuisibles et utiles à l'homme, aux animaux, à l'agriculture, au jardinage, et aux arts, cinquième édition considérablement augmentée, 2 vol. in-12. Prix, 5 fr. au bureau de la feuille économique, chez *Fournier*, imprimeur-libraire, rue Poupée, n°. 5.

Catalogue latin et français de tous les arbres, arbustes et plantes vivaces que l'on peut cultiver dans la France en pleine terre, dans les orangeries et serres-chaudes, par *J. Buchoz*, troisième édition, 1 vol. in-12. Prix 1 fr. 20 cent.

La Guerre des Dieux, poème en dix chants, par *Evariste Parry*, troisième édition, 1 vol. in-12, Prix 1 fr. 80 cent. Chez *Debray*, libraire, Palais-Egalité, galerie de bois, n°. 255. Il y a des exemplaires avec les variantes.

Exposition des principes généraux de la langue française, à l'usage des Français et des étrangers, par le cit. *Yves*, 1 vol. in-12. Prix 1 fr. 25 cent. Chez l'auteur, rue des Deux-Ecus, à la ville de Rennes, et *Bailly*, libraire, barrière des Sergens.

Récréations tirées de l'histoire naturelle, trad. de l'allemand de *M. Wilhelm*, par l'auteur du *Socrate rustique*, 1 vol. in-8°. contenant la classe des insectes. Prix 1 fr. 80 cent. Chaque livraison ornée de six planches enluminées. Chez *Armand*

Kœnig, libraire, quai des Augustins, n°. 18, et à Strasbourg, chez le même, rue du Dôme, n°. 26.

Mémoire de la Société d'histoire naturelle de Paris, 1 vol. in-4°. de 180 pages, caract. cicéro et petit-romain interligné, orné de dix planches en taille-douce. Prix, 6 fr. et 7 fr. 50 cent. franc de port. Paris, Baudouin, imprimeur du corps législatif et de l'Institut national, place du Carrouzel.

Histoire générale des descentes faites tant en Angleterre qu'en France, depuis Jules-César jusqu'à nos jours; avec des notes historiques, politiques et critiques, par Poncet La Grave, citoyen de Calais par lettres d'honneur, ci-devant membre de plusieurs académies, etc. etc. 2 vol in-8°. de plus de 700 pages, ornés de deux planches représentant diverses descentes faites tant en Angleterre qu'en France, et de cartes géographiques enluminées. Prix, 7 fr. 50 cent. et 10 fr. par la poste. Paris, Moutardier, imprimeur-libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Gît-le-cœur.

Géographie moderne de la France, par le cours des fleuves et des rivières, ou Méthode facile pour en apprendre en peu de tems, et sans maître, la nouvelle division; précédée d'un Traité abrégé des sphères de Ptolomée et de Copernic, avec la Description de l'ancienne Gaule, et un Précis rapide de l'histoire des Gaulois et des Francs, et de l'établissement de ceux-ci dans les Gaules, par J. M. Mahias, homme de lettres, et géographe. 2 vol. in-8°. de plus de 600 pages, large justification, cicéro interligné. Prix, 8 fr. et 10 fr. par la poste. Paris, Le Becq, imprimeur, rue Jean-de-Beauvais,

110 LIVRES NOUVEAUX.

n^o. 15, et chez les principaux libraires de Paris et des départemens.

* *Des suites de la Contre-révolution de 1660, en Angleterre*, par Benjamin Constant, broch. in-8^o. de plus de 100 pages, imprimés avec soin. Prix, 1 fr. 20 cent. et 1 fr. 50 cent. franc de port. Paris, Buisson, libraire, rue Haute-Feuille, n^o. 20.

La Thrécie, ou la seule voie des sciences divines et humaines du culte vrai et de la morale, volume in-8^o. de 450 pages. Prix, 3 fr. et 4 fr. 50 cent. franc de port. Paris, Moutardier, imprimeur-libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Gît-le-cœur.

Principes de grammaire générale, par A. I. Silvestre de Sacy; vol. in-12 de près de 200 pages. Prix, 1 fr. 50 cent. et 2 fr. par la poste. Paris, Fuchs, libraire, rue des Mathurins.

Précis des opérations militaires de l'armée d'Italie, depuis le 21 ventose, jusqu'au 7 floréal de l'an 7, par le général Scherer, broch. in-8^o. de 68 pages, très-bien imprimé. Prix, 75 cent. et 1 fr. par la poste. Paris, Dentu, imprimeur-libraire, Palais-Egalité, galerie de bois, n^o. 240.

PIÈCES DE THÉÂTRE.

Matilde, drame en 5 actes, du cit Monvel, représenté au théâtre de la République. Prix, 1 franc 50 cent. et 1 fr. 80 cent. pour les départemens. Paris, Hautbout-Dumoulin, libraire, galerie du théâtre de la République, n^o 25, Palais-Egalité.

Le Val-de-Vire, ou le Berceau du Vaudeville, divertissement en un acte, mêlé de vaudevilles, par

LIVRES NOUVEAUX. III

les CC. *Armand Gouffé* et *Georges Duval*, représenté, pour la première fois, sur le théâtre des *Troubadours*, le 19 prairial, an 7. Prix, 1 fr. 50 cent. avec la musique. Chez le libraire au théâtre du Vaudeville, et à son imprimerie, rue des Droits-de-l'Homme, n°. 44.

ROMANS NOUVEAUX.

Les Soirées de la Chaumière, ou les Leçons du vieux père, par le cit. *Ducray-Duminil*, 8 vol. in-18, fig. Prix 9 fr., chez le Prieur, libraire, rue de Savoye.

Alberti, ou l'Erreur de la Nature, par madame de C***, 2 vol. in-12, fig. Prix 5 fr. Chez *Marchand*, Palais-Egalité, galerie neuve, n°. 10.

Ethélinde, ou la Recluse du lac, par *Charlotte Smith*, trad. de l'anglais par de la Montagne, 6 vol. in-18, fig. Prix 6 fr. Chez *Maradan*, rue Payée André-des-Arts, n°. 16.

La Cabane mystérieuse, par *V. D. M.* 2 vol. in-12, fig. Prix 3 fr. Chez *Louis*, libraire, rue Séverin, n°. 110.

Barnwell, traduit de l'anglais par *G. F. André*, 3 vol. in-12, fig. Chez *Nicole*, libraire, rue du Bouloy, n°. 55.

Fanny et Montrose, traduit de l'anglais par *L. P.*, suivi du *Séducteur*, 1 vol. in-18, fig. Prix, 75 cent. Chez *Pillot*, libraire, rue de la Harpe.

Hortense et Sélicourt, roman français, par *H. Lemaire*, auteur de *Virginie Bellemont*, *Rosine*, etc. 1 vol. in-12, fig. Prix 1 fr. 50 cent. Chez *Louis*, libraire, rue Séverin, n°. 10.

112 LIVRES NOUVEAUX.

Les Matinées nouvelles, anecdotes, par d'Arnaud, 5 vol. in-12, fig. Prix 5 fr. Chez Vatar Jouannet, imprimeur-libraire, rue Cassette, n°. 913.

La Chapelle d'Ayton, ou *Emma Courtney*, 5 vol. in-12, ornés de jolies figures, caractère cicéro non-interligné. Prix, 9 fr. et 11 fr. 50 cent. franc de port. Paris, Maradan, libraire, rue Pavée-André-des-Arts, n°. 16.

Les Veillées de ma grand'mère, nouveaux Contes des Fées, à l'usage des jeunes enfans, par le cit. Ducray-Duminil, 2 vol. in-18, ornés de jolies fig. Prix, 2 fr. et 2 fr. 50 cent. franc de port.

Le Château noir, ou *les souffrances de la jeune Ophelle*, par l'auteur de *la Mère coupable*, 1 vol. in-12, orné d'une gravure. Prix, 1 fr. 50 cent. et 2 fr. par la poste.

Ces deux ouvrages se trouvent chez *Le Prieur*, libraire, rue de Savoye, n°. 12.

Lise et Valcour, ou *le Bénédictin*, par la citoyenne G***d, 2 vol. in-18, ornés de fig. Prix, 1 fr. 50 cent. et 2 fr. par la poste. Paris, Pigoreau, libraire, place Germain-l'Auxerrois.

Matilde, ou *la Forêt périlleuse*, par J. Gardi, vol. in-18, avec jolies figures. Prix, 75 cent. et 1 fr. par la poste. Paris, Lemarchant, libraire, rue du Harlay, n°. 17, et Pigoreau, libraire, place Germain-l'Auxerrois.



